24me Année | N° 2 | 15 Janvier 1917

FEB 21 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Henry Ferrare	*Souvenirs abolis* (Vienne, 1884-1890)	225
V. Blasco-Ibañez	*Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (2e partie)	257
Émile Haumant	*Les Allemands en Russie*	297
Alfred Droin	*Pour la Victoire*	321
Charles de Rouvre	*L'amoureuse Histoire d'Auguste Comte* (fin)	337
Édouard Chapuisat	*Les Cent-Jours vus de Genève*	384
J.-H. Rosny aîné	*L'Énigme de Givreuse* (fin)	394
Raoul Blanchard	*Front balkanique : En Macédoine*	424

Copyright 1917, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LE FEU,
par Henri Barbusse.

Le livre porte ce sous-titre : *Journal d'une escouade.* C'est en effet la vie, au jour le jour, d'une petite collectivité guerrière, et non pas seulement les sensations de l'écrivain dans la tranchée que M. Henri Barbusse a voulu nous donner. Il n'y a là nul égotisme d'intellectuel, mais, au contraire, le perpétuel souci de nous présenter dans sa sincérité nue l'âme des vrais « poilus » et aussi le tissu de misères héroïques dont leur existence est faite. Rien n'est moins littéraire au sens défavorable du mot, c'est-à-dire que rien n'y est littérature, puisque tout y est franchise. Et rien n'est plus vivant que ces pages écrites sous le frôlement continuel de la mort. Dans l'ensemble, dru et touffu comme l'immense scène qu'il évoque, certaines pages se détachent avec un puissant relief.

LA GUERRE ET LA VIE DE DEMAIN.
Conférences faites à l'*Alliance d'hygiène sociale.*

Sous ce titre l'*Alliance d'hygiène sociale*, présidée par M. Léon Bourgeois, a donné depuis 1914 une série de conférences où des spécialistes éminents ont étudié les principales réformes sociales que suggèrent les événements actuels. Le présent volume contient les conférences relatives à l'enfance et à la jeunesse ; elles concernent le rôle de la femme, la protection de l'enfant dès le premier âge, la tutelle des orphelins, l'apprentissage, les divers ordres d'enseignement. La formation des générations qui se développeront après la guerre est de si grande conséquence que nul Français ne sera indifférent aux efforts accomplis pour résoudre les problèmes qui s'y rattachent.

VOIX DE FEMMES,
par Ernest Gaubert.

Ce sont tour à tour des voix amies d'Angleterre, des voix gémissantes de réfugiées françaises, des voix lointaines, chargées de douleur et d'imprécations, qui nous clament les désastres d'Ypres ; d'autres voix encore qui font retentir des cris de souffrance, de courage ou de foi. M. Ernest Gaubert nous les fait entendre tour à tour, en leur conservant un accent de vérité qui impressionne, et son petit livre est riche d'émotion.

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS,
par Louis Barthou.

Dans ces pages émues, claires et vibrantes, M. Louis Barthou se plaît à évoquer l'âme de la France réconciliée, épurée par les sacrifices, invincible par l'union. Il conduit son jeune lecteur sur les fronts français, italiens et anglais ; il lui fait parcourir aussi le vaste champ des idées historiques et philosophiques, unisssant à la fermeté de la leçon et à l'élévation de la morale la grâce aimable d'une exposition qui, par la clarté et l'aménité de la forme, sait demeurer aussi excellemment française que le fond même de l'ouvrage et l'idée patriotique qui l'anime tout entier. Le délicat lettré a traduit avec charme la haute pensée de l'homme d'État.

LA BELGIQUE ENVAHIE ET LE SOCIALISME INTERNATIONAL,
par Émile Vandervelde.

M. Vandervelde a réuni dans ce volume les principaux articles qu'il a écrits, les principaux discours qu'il a prononcés depuis le début de la guerre : impressions recueillies sur le front dans l'étroite zone de terre belge sauvée de l'envahisseur, conférences exposant les souffrances et l'effort de la vaillante Belgique, articles et allocutions destinées à montrer que les socialistes belges, en résistant à l'oppression, en défendant leur patrie, restent fidèles à l'esprit de l'*Internationale* ; telle est la substance d'un livre où se retrouvent les qualités de dialectique passionnée de ce grand socialiste qui est aussi un grand patriote.

CRAPOUILLOTS,
par Paul Duval-Arnould.

Écrits avec verve et bonne humeur, ces récits se lisent facilement. Ils nous initient à la vie d'une équipe de ces artilleurs de tranchée, surnommés *crapouillots* dans l'argot du front, qui ont à détruire les défenses rapprochées de l'ennemi. M. Duval-Arnould qui s'est battu avec eux, nous les montre à l'œuvre dans les tranchées, avant et pendant l'offensive de Champagne. Du capitaine au dernier servant, les *crapouillots* bravent la mort en plaisantant. Cet héroïsme continu et facile n'est pas la seule réalité que retiendra l'histoire, mais il entrera sans doute dans la légende des *poilus* de la Grande Guerre.

SOUVENIRS ABOLIS

(VIENNE 1884-1890)

I

UNE AMIE DE LA PRINCESSE DE BÜLOW

Le salon de Frau de D... ! Que de Français installés ou de passage à Vienne l'ont connu et fréquenté ! Quatre grandes pièces en enfilade situées au premier étage d'une rue courte à immeubles luxueux, non loin de l'Église Votive et des vieux bastions. Un grand confort, sans cet encombrement de bibelots si cher aux Parisiens de la troisième République. Aux murs, quelques bonnes toiles de Makarth, et partout cet arrangement mi-allemand, mi-oriental qui caractérisait les demeures cossues de la capitale autrichienne, à la fin du XIXe siècle : tapis merveilleux, broderies rares, fauves et princières pelures jetées sur les meubles, coussins innombrables, stores opulents et propices à la beauté...

Mais la marque distinctive de la maison était l'abondance et l'hospitalité de la table. En dehors des traditionnels déjeuners du dimanche qui réunissaient quarante personnes intéressantes à titres divers, et où les fleurs, les guipures, l'argenterie fine s'étalaient à profusion, il y avait, chez Frau de D..., table ouverte plusieurs fois par semaine. Dressée à une heure,

avec une abondance et une variété inouïe de hors-d'œuvre, de sandwichs, de pâtisseries, de viandes froides, de boissons chaudes ou glacées, la table restait chargée et accueillante jusqu'au soir.

Deux choses, dans cette hospitalière maison, attiraient cependant plus encore que la science culinaire du Vatel viennois : c'était l'amphytrionne elle-même et l'ingénieuse façon dont elle savait grouper et retenir ses amis ou ses hôtes de passage.

Frau de D... s'appelait d'un nom romantique qui évoquait les Elfes et leurs sortilèges : Malvina, Malvine pour ceux qui le préféraient. Quand les mystérieuses et poétiques syllabes volaient de bouche en bouche, on s'attendait toujours à quelque nouvel enchantement ; car, vers 1890, Malvine de D..., bien qu'elle approchât de la quarantaine, était encore fort belle et infiniment séduisante.

D'origine russe, grande, avec des traits superbes, un regard profond, la faculté de parler cinq langues, elle rappelait au physique, par maints côtés, Sarah-Bernhardt. Elle le savait et, fière de cette ressemblance, s'amusait à copier la coiffure, la mise, les attitudes de la célèbre tragédienne. Elle n'apparaissait guère que vêtue de dalmatiques, de soies souples et splendides, de dentelles précieuses, parfois cerclée, telle Théodora, de ceinturons d'or ou d'argent. Des arbustes rares, des fleurs de serre, des brûle-parfums l'entouraient constamment. Possédant à fond notre langue, au courant de notre littérature, de notre mouvement artistique, imposant tout naturellement par l'exemple le français dans son salon cosmopolite, Malvine de D... était une des personnalités féminines les plus attachantes de la Vienne de François-Joseph, il y a vingt ans.

Le mari, grand financier autrichien, mais d'origine également slave, homme distingué et correct avec ses longs favoris, donnait bonne allure à cette petite cour mondaine. Époux discret et fort épris, il laissait sa femme se livrer en paix à son jeu charmant et léger.

Salon neutre comme politique à cette époque. L'élément artistique y dominait avec quelques grandes étoiles de l'Opéra et du Hofburgtheater, des instrumentistes en vogue, des compositeurs, des peintres, des sculpteurs ; mais la finance, la

diplomatie, les ministères y étaient également représentés. Rarement un homme résistait à une invitation de l'exquise Malvine, et, si parfois l'un se dérobait, la lutte était brève et l'on était sûr, le dimanche suivant, de trouver le vaincu attablé parmi les cristaux et les chauds-froids, avec une expression d'heureux pénitent.

Et comment ne pas sentir l'agrément de vivre chez cette belle ensorceleuse? Vers trois heures, quand le champagne avait coulé à flots, que les cigarettes russes s'allumaient au coin de tant de jolies bouches féminines, que chaque voisin de table s'étant serré la main, en se souhaitant avec un sourire : « *Mahlzeit* ! » (Bonne digestion), s'étendait dans un vaste fauteuil, de merveilleux concerts commençaient.

Presque toujours au piano, Baumgartner, transcrivant de façon magistrale des scènes entières de Wagner, accompagnant des soleils levants comme mademoiselle Standthartner, nièce de l'illustre clinicien, devenue, il y a quelques années, après avoir fait toute une carrière à Bayreuth, madame Felix Mottl ; l'exquise Alice Barbi que Paris devait bientôt encenser, alors presque ignorée et qui arrivait tout droit d'Italie ; Rosa Papier, le grand contralto de l'Opéra ; enfin les familiers de la maison, vedettes glorieuses du Burgtheater, interprétant à l'improviste les plus belles pages de Schiller, de Uhland, de Heine : Sonnenthal, le Mounet-Sully de là-bas, l'un des plus beaux Roi Lear du théâtre au XIXe siècle; Hartmann, l'interprète élégant d'Augier, de Dumas, de Sardou, le Le Bargy du moment; sa femme, la Barretta d'alors; enfin mademoiselle Hohenfels, la Reichemberg autrichienne, élevée, pour des raisons de famille, en France, possédant notre langue de telle façon qu'elle avait pu, au pied levé, donner la réplique à Coquelin, — dont la protagoniste, lors d'une récente tournée, était tombée malade à Vienne, — et qui devait épouser quelques années plus tard l'intendant des théâtres et directeur du Burgtheater, le baron Berger. Et que d'autres que ma mémoire, trop jeune alors, oublie !...

L'enjouement, le bon ton régnaient en maîtres à ces fameux dimanches. Entre toutes ces jeunes femmes, ces jeunes gens, une grande camaraderie. Aucun cabotinage chez ces artistes, d'ailleurs tous gens du meilleur monde. Si parfois quelque

grande passion éclatait ou se nourrissait là, dans l'ombre aucun geste ambigu ne la décelait; elle réservait pour ailleurs les fougueuses déclarations. A cette époque aussi, peu ou point de fard sur les joues des actrices, une mise des plus sobres. Facilement, grandes coquettes et jeunes premières étaient prises pour de petites bourgeoises.

Extrêmement dévouée à ses amis, sûre d'eux, comme ils étaient sûrs d'elle, Malvine entendait que comédiens et comédiennes fussent traités en aristocrates dans son salon. Et ce régime d'unification n'était certes pas l'une de ses moindres originalités.

Un certain dimanche, le cercle fut réduit, la composition du menu et du programme plus soignée encore. Il s'agissait de distraire une hôtesse de marque, la princesse de Bülow qui traversait Vienne pour se rendre en Roumanie et qui était une amie de jeunesse de la maîtresse de maison. Parmi les convives choisis, le président-directeur des Chemins de fer de l'État, Auguste de Serres, sa femme, l'éminente pianiste, Caroline Montigny-Rémaury, Français tous deux, quelques membres de la haute société polonaise et autrichienne.

D'une grâce patricienne bien latine, d'un charme extrême, brune avec le teint clair, les traits fins, la Princesse avait à cette époque, une expression ardente et jeune. Passionnée d'art, elle vibrait aux moindres sonorités musicales ou littéraires.

Le petit concert traditionnel fut, cette fois, des plus intimes et d'autant plus exquis. Madame de Serres joua, comme elle savait le jouer, du Beethoven et ses maîtres français préférés, Saint-Saëns, Bizet... Puis Sonnenthal qui, dans un salon, aimait à prendre l'attitude d'un barde, vint présenter à la princesse quelques volumes richement reliés, en lui demandant d'indiquer ses poésies favorites. Elle arrêta sa main baguée sur un poème de Gœthe que le grand tragédien dit avec une maîtrise surprenante ; puis elle demanda l'*Erlkönig* et ce fut un triomphe de larmes...

Je dois dire que, ce jour-là, le *Roi des Aulnes* fit passer dans mes nerfs et mon cœur un suprême frisson de terreur et de beauté. C'est une de mes belles impressions dramatiques, de

celles que beaucoup ont ressenties en entendant Mounet dans *Œdipe*, Coquelin dans *Cyrano*. L'allemand, sous le rythme et le timbre merveilleux du grand tragédien, devenait une langue admirable...

La princesse pleurait ! Mais, chose curieuse, alors que les pleurs presque toujours enlaidissent les femmes, ces larmes qui roulaient, intarissables, en perles pressées, le long de ses yeux, l'embellissaient. Pas un muscle de la figure n'était contracté. Alors, Sonnenthal qui était, en même temps que magnifique diseur, habile courtisan, s'approcha de madame de Bülow. et lui prenant la main, murmura :

— Jamais je n'ai vu pleurer de la sorte ! Ces larmes sont les plus belles que j'aie vues couler !

Puis, s'inclinant, il but ces larmes brillantes qu'il avait eu le pouvoir de faire jaillir.

Tous ces mots, tous ces échanges de pensées, sauf les poésies allemandes, avaient été dits en français.

En français aussi fut enlevée la fameuse scène de *Nos bons Villageois* de Sardou, par la fille de madame de Serres, fillette de seize ans, enfant choyée de la maison, à laquelle donnait la réplique un jeune attaché d'ambassade, et qui amena le plus joli sourire et la plus franche gaîté dans ce petit cercle d'élite...

Les larmes de la princesse de Bülow, magicienne dangereusement séduisante, devaient bientôt porter leurs fruits.

Ce salon des D... jusque-là si neutraliste, si ouvert, si parisien comme ton, allait devenir, par un lent mais sûr travail, un des temples mondains de la germanophilie agissante à Vienne.

Fût-ce sciemment que ce travail s'accomplit? Fût-ce involontairement et sous la savante pression de la princesse de Bülow que madame de D... se tourna vers le Nord? Je ne saurais le dire au juste, ayant quitté Vienne dès 1890; mais il est certain qu'à dater de ce moment, les politiciens teutons envahirent les quatre salons aux tentures somptueuses, l'ambassade d'Allemagne prit goût aux truffes et au champagne si généreusement servis, l'allemand remplaça comme langue courante le français haut et clair, Paris cessa d'être le centre

magnétique de cette aimable maison, Malvine rectifia sa large coiffure ondée pour se casquer comme Brünehilde, enfin Sudermann domina Sardou, tandis que Wagner régnait en maître, refoulant dans la nuit Saint-Saëns et Bizet...

Souvenir aboli, mais souverainement attachant que cette silhouette blonde, élégante, adroite à se faire aimer de tous et qui vous recevait dans une serre fleurie, sur d'impériales peaux de lion! Souvenir balayé par le cyclone actuel qui nous dresse en face des Autrichiens, comme il y a soixante ans...

II

LE *TONKÜNSTLERVEREIN*[1]

Une salle basse dépendant du grand café installé au rez-de-chaussée de l'Opéra, pièce imparfaitement éclairée, aux murs nus, avec une rangée de chaises tout autour. Au centre, un grand piano à queue, flanqué de quelques pupitres, des relents de *Schnitzel* arrivant jusque-là, le choc tout proche des chopes de bière, tel est le lieu peu élégant où, de 1883 à 1890, se réunissait, en toute simplicité et dans la plus franche cordialité, l'élite musicale de Vienne, chaque semaine à dix heures du soir.

Aux artistes, qui, en veston, attendaient flegmatiquement, dans une salle voisine, le commencement de la séance, fumant leurs pipes devant le mousseux *Wiener Bier,* venaient se joindre, dès la fin de la représentation de l'opéra, — le plus souvent avant dix heures, — quelques initiés, financiers, diplomates, mélomanes.

Si le local était vraiment de dernier ordre, au point de ne pouvoir être protégé parfois de l'indiscrète incursion de quelques souris, le régal artistique était du plus haut goût.

Les compositeurs autrichiens et hongrois, auxquels Brahms et Goldmark donnaient l'exemple, s'asseyaient au piano ou

1. Cercle des Artistes musiciens.

dirigeaient leurs œuvres inédites. Plus d'un manuscrit célèbre fut baptisé dans cette atmosphère de tabagie, sur le pupitre d'acajou encrassé.

Richter, l'illustre Richter, quand il posait le bâton après avoir conduit la Tétralogie, Yann, après de brillantes représentations de *Carmen* ou d'*Hamlet*, aimaient venir se délasser parmi leurs camarades. Hellmersberger, directeur du Conservatoire, ses deux fils, l'aîné compositeur et premier violon à l'Opéra et le deuxième, violoncelle-solo, Rosé, que nous avons entendu à Paris, dont le son merveilleux rappelait celui de Rémy, l'alto Bakrich, étaient dans les plus fidèles et parfois ne dédaignaient pas d'apporter leur instrument et de jouer au pied levé quelque nouveau quatuor.

Assidu aussi, le patriarche d'Hietzing, Leschetizky, qui dirigeait alors la célèbre École de piano de ce nom. Bien des disciples du maître polonais, à commencer par le plus célèbre, Paderewski, firent là leurs premières armes.

Madame Essipoff-Leschetisky, la pianiste russe que Paris fêta tant il y a trente ans, s'asseyait parfois devant le clavier et jouait avec son mari des fragments de l'école russe. Je me souviens les avoir entendus exécuter tous deux, pour je ne sais quel anniversaire ou jubilé, tout le *Bal costumé* de Rubinstein.

Très souvent aussi, madame Montigny de Serres, qui interprétait avec le même amour les grands classiques, les modernes français et allemands, jouait la plus récente sonate de Brahms ou encore le dernier trio de Saint-Saëns, soit avec les fils Hellmersberger, soit avec le grand violoniste hongrois, Jeno Hubay, ou bien attaquait avec un entrain endiablé, secondée par Anton Door, les célèbres *Danses tchèques* de Dvorak.

En grande partie, grâce à elle, l'école française, durant ce septennat, occupa toujours une large place au *Tonkünstlerverein*. D'abord, Saint-Saëns, avec son opulent bagage de musique de chambre, son *Septuor de la Trompette*, sa délicieuse fantaisie de *Wedding-Cake* avec accompagnement de double quatuor, — dédiée spécialement à son amie Caroline, — puis toute la série des transcriptions pour deux pianos : les *Variations sur un thème de Beethoven*, la *Danse macabre*, *Phaëton*, *le Rouet d'Omphale*; Massenet, avec sa belle suite des *Erynnies*, son *Ballet du Cid*, réduit à quatre mains ; Benjamin Godard, et

ses *Pièces pittoresques*; Widor avec ses *Contes d'avril*; Chabrier, avec *España*.

Un programme vaguement préparé, où entrait surtout beaucoup d'improvisation, telle était la règle de la maison. Le metteur en scène de ces séances hebdomadaires fut, pendant des années, Robert Fischhof, pianiste charmant, nommé tout jeune professeur au Conservatoire et neveu de l'ancien directeur de ce grand établissement. Paris le fêta, il y a une vingtaine d'années, quand il joua, au Châtelet, patronné par C. Montigny de Serres, ses *Variations pour deux pianos*, restées au répertoire de beaucoup de pianistes. Fischhof adorait les Français et la musique française et le prouva jusqu'à la crise sanglante qui devait, en démembrant sa famille, lui briser le cœur.

Parfois, dans l'entrebâillement des portes, apparaissait le profil un peu fatigué des grands chanteurs qui venaient de quitter le heaume de Tristan ou le pourpoint de Roméo : Reischmann, le créateur de Wolfram d'Eschenbach, Winkelmann, le plus parfait peut-être des Tannhaüser. Enfin, van Dyck qui, désertant le concert, apprenant tardivement l'allemand, venait de débuter avec éclat dans Roméo, aux côtés de la belle Lola Beeth et devait, en dix ans, faire une admirable carrière, partageant les grands rôles de ténor avec Winkelmann, nommé très vite chanteur de la cour et, comme tel, pensionné dans la suite par l'empereur.

. . . . . .

Pauvre van Dyck ! Glorieux Tristan, inoubliable Siegfried ! Lui qui, plus de mille fois peut-être, avant d'entrer en scène, avait invoqué tout bas l'ombre du Grand Mort, quels durent être son réveil et son désespoir lorsque, le 10 octobre 1914, il entendit, dominant les sanglots du dernier carillon, la *Marche du Crépuscule des Dieux* que jouait pompeusement, en passant sur les cadavres, dans sa ville natale, Anvers-la-Superbe, la musique de la Garde, — tandis qu'à quelques lieues de là, à Barlaer-les-Lierres, un officier prussien, le monocle à l'œil, présidait au pillage officiel de la villa du grand ténor...

III

LE SALON DE LA STAATSBAHN
CAROLINE DE SERRES ET PAULINE DE METTERNICH

Dans le plus somptueux quartier de Vienne, sur la Schwarzenbergplatz, à côté du palais de l'archiduc Louis-Victor, frère de François-Joseph, et de celui du collectionneur Springer, s'élève le superbe immeuble de la Staatsbahn.

Dressé à l'angle de la place et du quai de la Wien, l'immense hôtel domine une grande partie du panorama de la cité : à droite, le dôme de l'église Saint-Charles ; en face, le palais Schwarzenberg et, précédé de ses hautes et magnifiques terrasses fleuries, le Château-Musée du Belvédère. La Wien, chétif ruisseau, chère aux Viennois, assez ridicule à côté du proche et splendide Danube, coulait ou plutôt dormait encore à la fin du XIXe siècle au fond de ses berges verdurées, ne se doutant pas que bientôt l'heure sonnerait où d'ingrats édiles combleraient la marraine de la ville pour faire place à de nouvelles promenades, à de nouveaux palais, — telle l'ambassade de France.

Dans ce Vienne apathique, vivant sur son illustre renommée, résigné dès 1890 à un déclin certain, avant d'être frappé au cœur par la mort du premier archiduc héritier, Rodolphe, fils unique de François-Joseph, ce fut comme un brillant arc-en-ciel, un arpège mélodieux que ce salon de la Staatsbahn, oasis à la fois officielle et privée, que rendaient si attirantes les personnalités du maître et de la maîtresse de maison : Auguste de Serres-Wiecffinski, président-directeur des chemins de fer de l'État autrichien, et sa femme, la célèbre pianiste applaudie dans toutes les capitales d'Europe sous le nom de Montigny-Rémaury, Française comme lui et belle-sœur d'Ambroise Thomas.

Entré dès sa sortie des Ponts-et-Chaussées dans cette puissante société — fondée en 1855 par des cerveaux et des capitaux français —, remarqué de suite et poussé par ses chefs

Isaac Péreire et Maniel, Auguste de Serres, successivement et rapidement devenait inspecteur général, sous-directeur, directeur de la construction, vice-président, enfin en 1883, président-directeur de la Compagnie. Il avait quarante-deux ans. Améliorant, développant, décuplant l'immense réseau existant, l'éminent ingénieur poussait ses voies ferrées, par deux tronçons nouveaux, vers le nord, jusqu'aux frontières saxonnes et prussiennes : Bodenbach et Halbstadt ; au sud-ouest, en Bosnie et en Herzégovine, jusqu'au littoral dalmate ; au sud-est, par la Serbie, jusqu'à Uskub alors turc ; par la Hongrie et le Banat, — cette porte de l'Orient, — jusqu'en Bulgarie et en Roumanie, faisant sienne son idée d'acquérir les Chemins Ottomans et d'atteindre Constantinople, par la fameuse ligne étudiée dès 1880 : Craïova-Sistov-Tirnovo-Ieni-Zagra et Andrinople.

Schwarzenbergplatz, tout avait été combiné pour que la musique régnât en souveraine. Au premier étage, éclairés par neuf fenêtres et réunis par un vaste hall, le grand salon, le boudoir, le cabinet de travail, la salle à manger. Un sobre et authentique mobilier du premier Empire, quelques bonnes toiles, des trophées artistiques, des souvenirs de guerre évoquant 1870, — alors qu'Auguste de Serres, accouru en France, avait été, au Gouvernement de la Défense nationale, le second de Gambetta et de Freycinet, — créaient une atmosphère très française, à la fois indépendante et fière.

Ce hall, aux sonorités de stradivarius fut, pendant sept ans, le centre musical de l'élite aristocratique, diplomatique, financière et artistique de Vienne. Salon unique où se coudoyaient ou plutôt s'observaient, sans se froisser, ces différentes castes, jamais ailleurs mêlées.

Choyée dès son arrivée par la princesse Pauline de Metternich qui retrouvait dans cette Parisienne grande artiste, l'humour français, la meilleure bonne grâce et le plus rare talent, Caroline de Serres devenait bientôt la collaboratrice de tous les projets artistiques de l'ancienne ambassadrice d'Autriche en France, de celle dont les Tuileries et Compiègne ne pouvaient se passer.

Grande, robuste, les cheveux très noirs, la taille restée belle,

Pauline de Metternich avait encore à cette époque les yeux brillants, la bouche charnue, des dents éblouissantes. Elle n'avait certes pas acquis avec le temps une beauté que les Tuileries ne lui connaissaient pas, mais l'autorité de son nom, la puissance de son regard, l'éclat de son esprit et de sa conversation en faisaient un être à part, une « machine à commander ». Ayant horreur du convenu, du banal, on la sentait un peu étrangère à toute cette étiquette, par son indépendance, son amour de la domination et cette ardeur du sang hongrois qui perçait dans tous ses gestes et dans toutes ses actions.

Dès 1886, des lettres, de nombreux billets sont échangés entre elle et Caroline de Serres.

Chère madame,

J'ai à vous remercier en premier lieu de la délicieuse matinée d'avant-hier et je veux vous dire toute mon admiration pour la façon magistrale dont vous avez interprété le *Concert-Stück* de Weber qui sera, n'en doutez pas, l'objet d'un triomphe pour vous lorsque vous le jouerez au Conservatoire à Paris. Sachant combien vous aimez à entendre de grands artistes, je vous envoie ci-joint le programme du Concert de Stavenhagen en vous *suppliant* d'aller entendre ce merveilleux élève de Liszt !

Vous serez, j'en suis sûre, ravie de son jeu, qui rappelle d'une façon tout à fait extraordinaire celui du Maître.

A bientôt, chère madame, j'irai vous voir avant votre départ pour Paris, car je veux vous redire de vive voix toute mon admiration enthousiaste.

PRINCESSE P. DE METTERNICH

Aussitôt, margraves et princesses, s'inclinant devant cette consécration, faisaient, elles aussi, les premiers pas.

La margrave de Salm-Salm, la comtesse Kinsky-Wobna, les princesses Fürstenberg, Aüersperg, le prince Henri XXIV de Reuss, dont la fille est l'actuelle Tzarine de Bulgarie, les comtes Zichy et Zamoïsky, l'ambassadeur d'Italie, chevalier Nigra, l'ambassadeur de Russie, prince Lobanoff, les ambassadeurs et ambassadrices de France, Foucher de Careil et Decrais, lady Paget et lord Paget, ambassadeurs d'Angleterre, la princesse de Reuss et le prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne, le nonce du Pape, Galimberti, — porte-parole de

Rodolphe auprès de Léon XIII — et son jeune secrétaire, Tarnassi, le comte Berchtold et sa charmante fille, morte prématurément ; les femmes des ministres autrichiens Taaffe et de Kallay ne manquaient pas une seule des matinées de la Schwarzenbergplatz, sachant quel régal artistique les attendait.

Empêchée par l'étiquette de paraître dans un salon privé, l'archiduchesse Élisabeth, mère de la reine Christine d'Espagne, envoyait chaque fois la représenter sa première dame d'honneur, la comtesse Chotek, dont la fille devait devenir quelques années plus tard l'épouse morganatique de l'archiduc François-Ferdinand, tandis que le séduisant comte Bombelles, fils du camarade du duc de Reichstadt, représentait, en qualité de grand-maître, la maison du Kronprinz.

Marianne Brandt, Gabrielle Krauss, Blanche Marchesi, Sigrid Arnoldson, Diaz de Soria chantèrent souvent dans ce salon, tandis que les professeurs Epstein, Door, Fischoff, Hellmersberger, les violonistes Hubay et Rosé se faisaient entendre à côté de la maîtresse de maison.

Simple et amicale, la margrave de Salm invitait à plusieurs reprises Caroline de Serres à ses châteaux de Blansco et de Raitz, somptueux domaines moraves, voisins de Brünn et de la forteresse de Silvio Pellico et qui faisaient songer, avec leurs parcs montagneux, leurs grottes de stalactites, leurs eaux vives, leurs parterres, leurs futaies, au « Riesenburg » de George Sand.

Le comte Zamoïski la conviait à Presbourg, afin que l'archiduc Joseph puisse l'entendre ; aux mardis hebdomadaires, le comte Bombelles était assidu, causant des choses de France avec un infini plaisir ; enfin, le vieux prince Henri de Reuss, fou de musique, passait des heures dans le boudoir bleu et or, près du grand Erard, à discourir sur les concertos et opéras de Mozart, s'aventurant parfois à exécuter ses propres compositions.

C'étaient alors des conversations sans fin sur Liszt, Weimar, Rubinstein, la Muette, le Salon Viardot, Tourguenieff... Les silhouettes passaient, vives, multiples, avec des mots évocateurs, des anecdotes... Liszt, le patriarche-roi, et son innombrable cour de pianistes de toutes nationalités, petits hobe-

reaux de clavier d'où surgissaient parfois des princes de l'art : d'Albert, Harold Bauer, et qui régnait comme un dieu d'ineffable bonté, toujours prêt à secourir les médiocres, à soutenir, à encourager les timides et les grands... Liszt, dont elle était l'élève et la disciple, qui l'avait honorée d'une estime particulière, qui l'avait faite, *musicalement*, ce qu'elle était... Pauline Viardot, contenant, dans la retraite, sous un sourire d'aïeule heureuse, une âme de feu avide encore de travail, avec qui elle jouait à quatre mains, pendant des soirées entières, les symphonies de Beethoven, de Mendelssohn, de Mozart, tandis que Tourguenieff tournait les pages dans le fameux salon en rotonde de la rue de Douai, rendez-vous select de tant de glorieuses figures : madame Adam, George Sand, Renan, Flaubert... Madame Erard à laquelle elle avait voué un culte reconnaissant, qui l'avait aidée dans son labeur et dans ses luttes artistiques, lui offrant, durant la « Season », un appartement dans sa maison de Londres, et dont le nom était mêlé, comme celui de Planté et de Diémer, à ses tout premiers débuts.... Enfin, Saint-Saëns, le camarade, le compositeur moderne qu'elle avait le plus joué et défendu en France et à l'étranger et dont l'amitié attentive se traduisait en fréquentes lettres, datées de tous les coins du monde... Le prince Henri XXIV eût donné un coin de son fief de Saxe, pour ces entretiens du mardi.

Et que d'hôtes de passage, artistes, savants ou grands seigneurs montèrent l'escalier de la Schwarzenbergplatz!... D'abord et avant tous, les Français : Sarah-Bernhardt que connaissait de longue date A. de Serres et dont le groupe en bronze *la Jeune Fille et la Mort*, acquis par lui, ornait l'un des coins du hall. Entre deux représentations dans la province hongroise, que lui facilitait la courtoise obligeance du président de la ligne de l'État, Sarah venait remercier, sourire et parler de Paris aux exilés. Un jour même, dans tout l'éclat de sa beauté, de sa mondiale auréole, au lendemain de la *Tosca*, la grande tragédienne arriva, le porte-cartes en main, au bras de son mari, Damala. De retour de la Légion étrangère où il avait été expier quelques peccadilles et où il devait retourner peu après, celui-ci donnait dans toute cette tournée, la réplique à sa femme, — attraction immense qui faisait courir le Tout-

Vienne-Mondain. Couple superbe, sympathique et amusant, dont la lune d'opale devait sombrer quelques années plus tard dans la folie du bel époux grec !

Coquelin aîné, Pablo Sarasate, qui avaient été tous deux, comme Sarah, contemporains de Caroline de Serres au Conservatoire, vinrent aussi à plusieurs reprises à la Staatsbahn. Enfin, Hans de Bülow, le premier mari de Cosima Wagner, le grand pianiste, cousin du chancelier, esprit d'une rare distinction, d'une érudition prodigieuse, aimait à se rencontrer avec la pianiste française et lui marquait en toute occasion son admirative sympathie. « Vous êtes, lui écrivait-il, la seule pianiste femme avec laquelle je consente à jouer. » C'est ainsi que, donnant ses quatre Recitals en janvier 1887 dans la grande salle du Musikverein, et jouant, à l'instar de Rubinstein, les trente-huit sonates de Beethoven, il affecta de s'entretenir uniquement à chaque pause, avec elle, lui demandant avec insistance ses impressions et ses critiques.

S'adaptant immédiatement à son nouveau milieu, douée d'une étonnante mémoire, nourrie de lectures historiques, Caroline de Serres, sans difficulté, retenait les noms, les titres, distinctions, nuances innombrables de cette aristocratie altière. Que lui importait de ne pouvoir dire deux mots d'allemand? Le français, depuis des siècles, était la langue des grands salons autrichiens et devait le rester jusqu'après 1900, époque à laquelle il était, sur un ordre secret venu de Berlin, insensiblement remplacé par l'anglais, comme était d'ailleurs remplacé le séjour à Paris, ville de perdition, capitale boycottée, par un séjour en Angleterre.

Elle connut aussi à Vienne une bourgeoise vénérable et distinguée, la veuve du premier facteur de pianos de Beethoven, Caroline Streicher, qui avait joué elle-même admirablement et s'était passionnée pour le talent de la pianiste française. Caroline Streicher et sa fille avaient un culte pour madame de Serres. Elles venaient souvent à la Staatsbahn et apportaient des lettres inédites et autographes de Schiller qu'elles traduisaient en les commentant à leur amie. Un jour, elles firent mieux : se procurant un moule de la main de Chopin, elles l'offrirent à Caroline de Serres qui plaça cette

relique près d'un autre trésor, le Livre d'Heures de Liszt, — offert en juin 1884 par l'illustre abbé « en affectionné hommage de son voisin à la pauvre et triste chapelle catholique de Weimar », — et qu'elle garda sous ses yeux jusqu'à ses derniers moments.

Respectueuse du culte de tous les grands morts, Caroline de Serres fit le pèlerinage de Salzbourg, joua sur l'épinette célèbre, tout en haut de la fameuse colline, erra dans la maison de Mozart, comme elle avait erré quelques années auparavant dans la maison de Gœthe à Weimar...

Lors du transfert des cendres de Beethoven à Vienne, la plus fière couronne, feuilles de chêne et de lauriers barrées des couleurs tricolores, fut la sienne et, comme telle, portée devant le char funèbre.

L'atmosphère intelligente et distinguée où elle se mouvait, cette vie mondaine alliée au mouvement artistique, cent fois moins fatigante et dispersée que celle de Paris, plaisaient à madame de Serres. Elle aimait à se rendre le dimanche, avec sa fille, à la chapelle de la Cour. Impression mystique et prenante que cette messe impériale. Deux étages de tribunes, plongées dans une demi-obscurité, étaient réservées aux diplomates, aux fonctionnaires et aux étrangers de marque. Au-dessus se tenaient l'orchestre, les chanteurs, les chœurs, conduits par Richter ou Yann. Au programme, le répertoire sacré de Beethoven, Bach, Palestrina, interprété par l'élite de la Chapelle impériale, En bas, depuis le portail, le peuple se pressant, debout, jusqu'à l'autel, gardé par des grenadiers gigantesques, l'épée nue en mains. A droite et à gauche du sanctuaire, au premier étage, de hautes tribunes latérales grillées, communiquant directement avec le palais, réservées aux archiducs et aux archiduchesses, celles-ci souvent en mantilles. Pour gagner les tribunes d'honneur, après avoir montré patte blanche et gravi quelques marches, on devait traverser des salons décorés de tableaux de prix et gardés par des huissiers impériaux et des Suisses à la hallebarde enrubannée... Même décor qu'au temps de Marie-Thérèse, avec en moins la poudre à la maréchale, les violes de gambe et violes d'amour; le commode costume tailleur, le gibus en plus...

Elle aimait à flâner dans tous ces faubourgs fleuris de la capitale : Schönbrünn où elle éprouvait chaque fois le même serrement de cœur quand, après être montée jusqu'à la Gloriette, elle longeait la pavillon, aux volets verts toujours clos, de Malfiati, le docteur italien « chargé de la précieuse santé du duc de Reichstadt », et s'amusait, devant la grande volière, du profil hautain et inutilement menaçant des grands vautours royaux, — abattus récemment par ordre de François-Joseph, en raison de leur ruineuse gloutonnerie... Josefstadt, populaire, grouillant, avec ses vieux « Coricoli » sautant sur les pavés de la chaussée, comme ceux que décrit Ambroise Thomas à Hippolyte Flandrin dans ses lettres de 1833, quand le maître français rentrait de la Villa Médicis par l'Autriche ; et, dans un angle, trop oubliée, la petite maison de Haydn...

Si, sur le Ring, les fiacres allaient plus vite qu'à Paris, ils étaient, en revanche, moins nombreux et plus soucieux de la vie des citoyens. Après les habituelles « engueulades » des cochers de la Ville-Lumière, l'aspect aristocratique, quoique modernisé, des carrosses de la cour, lui plaisait. En voyant passer, dans les coupés verts et or, l'empereur ou les archiducs qui s'inclinaient, affables et souriants, devant les saluts des piétons, elle faisait volontiers la révérence des Viennoises, geste déjà appris sur les estrades d'Angleterre.

Elle affectionnait aussi ces villes animées et fières qui n'oubliaient pas leur rang perdu d'anciennes capitales : Pesth, Prague, Presbourg, qu'elle atteignait en quelques heures, princièrement installée dans son wagon particulier. Pesth, où elle était reçue en souveraine de la voie ferrée, dans cette splendide gare, premier et merveilleux échantillon de la construction de fer conçue et appliquée par son mari, et où la Philharmonique la réclamait; Presbourg, où le comte Esterhazy lui demandait de rejouer pour le monument de Hummel, et où la magistrale exécution du « septuor » de ce maître fit date; Prague, si française par le cœur et l'esprit, où elle comptait l'un de ses plus ardents admirateurs, le vieux et farouche patriote Rieger, beau-père du grand compositeur tchèque Dvorak.

A Vienne même, à la Société Philharmonique, dirigée par

Richter et à l'Association rivale des *Amis de la Musique* où elle avait connu en 1880 ses premiers succès autrichiens sous le nom de Montigny-Rémaury, elle rejouait dans les grandes occasions, son répertoire d'élection : les Concertos en *ut* majeur, *ut* mineur et la Fantaisie avec chœurs de Beethoven; le Concerto de Schumann, le Concerto en *mi* bémol de Liszt, celui de Saint-Saëns, en *mi* bémol aussi, ceux de Mozart et de Bach, le *Concertostück* de Weber.

Mais elle préférait à tout jouer à l'ambassade de France, installée alors au palais Lobkowitz, où l'accueillaient en amie le comte et la comtesse Foucher de Careil, dans ce salon de musique dont les murs, les meubles avaient *entendu* au siècle précédent, les premiers quatuors de Beethoven et *vu* le Titan musical accorder son violon... L'ombre douloureuse et sublime tressaillait, réveillée de son lourd sommeil, lorsque le fracas des calèches, le bruit des danses emplissaient de joyeuses rumeurs la vieille et célèbre demeure, mais elle se faisait bienveillante et attendrie, quand, en petit comité, discrètement, comme dans le voisinage d'un illustre malade, les violons et le clavecin préludaient...

Temps glorieux dans les fastes de notre ambassade, alors que le comte et la comtesse Foucher de Careil dépensaient sans compter, tenant table royale, faisant venir de Paris les premiers artistes français, Mounet-Sully en tête.

En 1887, pour fêter le vingtième anniversaire de l'entrée d'Auguste de Serres à la Staatsbahn, on organisa un somptueux jubilé. Un album, auquel collaborèrent les meilleurs aquarellistes et illustrateurs de l'empire et qui évoquait les villes, les campagnes, les fleuves traversés par le réseau de la Compagnie et les travaux accomplis par le président-directeur depuis 1867, se couvrit des signatures de tous les hauts fonctionnaires et ingénieurs appartenant à la Société Privilégiée.

Plusieurs importantes inaugurations coïncidèrent avec ce jubilé. Caroline de Serres, invitée avec insistance par les comités d'organisation, accompagna son mari sur ces lignes pittoresques qui côtoient les contours du puissant Danube et de la Theiss, poussant même, par Orsova, jusqu'aux Portes

de Fer, où, autour du vapeur, les aigles immenses venaient tournoyer ; puis, remontant à Cracovie, — la ville aux mille couvents, — alla faire visite à une vieille tante de son mari, abbesse vénérable, descendante de l'illustre lignée des Czedwertinski, et à ses cousins Volodkovich, dont la fille fut la deuxième femme d'Henrik Sienkiewiscz. Des incidents imprévus la privèrent d'un troisième et merveilleux voyage, au cours duquel elle eût été particulièrement fêtée, à Bucarest et à Constantinople.

Au printemps, après une fugue à Paris, elle suivait le mouvement mondain, en s'installant près de Baden, petite ville thermale, distante de trois quarts d'heure de Vienne et où tous les archiducs possédaient une résidence, et l'été à Ischl, en Haute-Autriche, dans la montagne, où la cour séjournait ; lieu cosmopolite où beaucoup de grandes affaires diplomatiques ou industrielles se traitaient.

Par deux fois aussi, cédant aux instances de madame de Metternich qui depuis longtemps la catéchisait au sujet de ses migraines, elle se mit entre les mains d'un hydrothérapiste célèbre, le docteur Winternitz, le dompteur de nerfs à la mode.

Ce Winternitz parlait français comme un académicien, ce qui ne le différenciait guère de ses grands collègues allemands, et était doté de la figure, de la tournure et de l'esprit d'un gnome. Intelligent et inventif, il avait fondé dans les environs de Vienne, un « Village de malades » au nom évocateur : *Kaltenleutgeben*, composé de longs pavillons à deux étages et dont les terrasses, les balcons, les colonnettes et les toits disparaissaient sous les roses et les glycines. Plus coquettes encore et tapies dans des bosquets, des villas en miniatures, pour clients de la première série. Au centre du village, la maison du docteur, puis le grand et le petit restaurant où allaient et venaient sans cesse d'alertes soubrettes, au corsage riche et échancré, aux manches courtes, à la taille fine, avec le petit bonnet de dentelle et le tablier de mousseline sur la robe de cretonne claire, délices des officiers hongrois en traitement ; enfin, dans un bâtiment séparé, la salle de danse, les billards et le théâtre.

Un profond silence dans toute cette agglomération. Les

malades, anémiques et nerveux, dormaient une grande partie de la journée, dans une torpeur embaumée, réveillés à intervalles réguliers par le bruit des plateaux qu'on leur montait.

Le grand mouvement se produisait entre cinq et six heures du matin. Une armée d'hommes barbus et puissants, des matrones en blouses blanches, envahissaient pavillons et villas, roulant des brouettes, portant des seaux, des baquets, des peignoirs, d'innombrables instruments de massage et de torture. Et c'était le réveil militaire, les draps brusquement rejetés, l'infortuné client, par gré ou par force, accroupi dans une cuve ou dans un tub, et de suite, le sauvage traitement commençait : des jets d'eau glacée, des tapes, des coups de poings pleuvaient, insoucieux des pleurs, des supplications. Enfin, sans force et sans volonté, réduit à l'état de momie, ligotté, maillotté, recouché, le malheureux, la tête en feu, était condamné à dormir à jeun jusqu'à huit heures.

De cinq à six, depuis les pavillons de troisième série, jusqu'aux chambres à Pergola, les mêmes cris, les lamentations, les protestations faisaient rage. Quelquefois aussi les rires éclataient, interminables, inquiétants : c'étaient de gaies crises de nerfs. Lieu de délices pour les Viennoises qui voyaient fondre à vue d'œil leur embonpoint excessif et se fouettaient utilement leur sang de blondes, mais séjour entre tous redoutable pour des nerfs latins et délicats.

Il apparaît bien que Caroline de Serres, Française méridionale, n'éprouva pas un grand bienfait de cette flagellation quotidienne. Elle s'était évidemment plainte à madame de Metternich qui, belliqueuse et ravie, ne voulait rien entendre et lui répondait :

Schoppenwirh, près Bennwihr (Alsace).

Ce 7 juillet 1888.

Chère madame,

Je triomphe et, croyez-le bien, ce n'est pas un triomphe modeste que je célèbre, mais un triomphe orgueilleux.

Ce que vous me dites du mieux de votre santé me cause une joie véritable, parce que je me figure être l'auteur de ce mieux, puisque c'est moi qui vous ai suppliée de vous mettre entre les mains de cet incomparable Winternitz que j'adore. Je ne comprends pas, pour le coup, vos cris, car je ne connais rien de plus délicieux, pour ma part

que les avalanches d'eau *fraîche* (car elle n'est vraiment pas très froide) qu'on vous lance sur la tête et le corps. J'aime cela à la folie et chaque matin, je me fais une fête d'entrer dans mon demi-bain, car je prends la cure ici, ayant emmené une femme pour mon traitement.

Continuez-vous la cure? Je l'espère bien — surtout ne vous avisez pas de partir avant que Winternitz ne vous rende votre liberté. Je suis convaincue que vos horribles maux de tête cesseront comme par enchantement. J'ai perdu mes migraines comme jadis Orphée perdait Eurydice; seulement je ne réclamais pas Eurydice et je suis heureuse de ne plus jamais la revoir.

Adieu, chère madame, continuez à m'aimer et à me le dire, car je suis toujours ravie de recevoir de vos nouvelles.

PRINCESSE P. DE METTERNICH

A propos, puis-je compter sur vous pour le concert de gala que nous comptons donner en carême 1889 au *Musikvereinsaal*? Ce sera, je l'espère, aussi réussi que celui de cet hiver. Répondez-moi bientôt, chère et admirée artiste, et répondez-moi par un de ces « oui » flambants que vous savez trouver si aimablement.

Sans doute, Caroline de Serres répond-elle par un oui flambant à « sa Princesse », comme elle l'appelait, puisque, dès la rentrée, madame de Metternich lui adresse ce nouveau billet :

Ce lundi, 21 octobre.

Chère madame,

Voici les dates :

28 février, 1er-11-12-13-14-15 et 18 mars.

Veuillez choisir, décider, ordonner. Votre peuple est là, à attendre l'ordre de leur chère Souveraine !

PRINCESSE P. DE METTERNICH

A la rentrée, c'est la discussion du programme :

7 décembre 1889.

Je vais aujourd'hui même écrire à Bulss. Si lui et madame Brandt figuraient à côté de vous sur le programme, nous aurions un concert *di primo cartello*. Huit morceaux suffiraient, car il faut s'attendre à ce que le public demande des répétitions, et un concert qui dure deux heures est assez long. Voulez-vous parler aussi à M. Fischhof? S'il accepte, je lui écrirai directement.

Je voudrais que Bulss chante avec orchestre ! Et madame Brandt préfère-t-elle le piano ou aime-t-elle mieux l'orchestre? R. S. V. P. à toutes mes questions. Je suis sûre du succès de la soirée, et m'en réjouis dès à présent.

Adieu, chère et charmante Madame. Comment vous exprimer ma gratitude? Comment vous faire comprendre en termes assez éloquents que ma reconnaissance pour tant de bonté de votre part est sans bornes! Vous me comblez toujours et je ne fais rien, jamais rien pour vous!... Adieu et merci et re-re-merci!

Bien à vous de cœur et de toute mon admiration.

PRINCESSE P. DE METTERNICH

Nous sommes *enneigés*, mais cela ne m'émeut nullement, pourvu que ma lettre puisse partir cet après-midi!

Le Prince est à vos pieds.

C'était aussi l'époque où brillèrent d'un ravissant éclat les ballets de la cour. Madame de Metternich, qui avait été actrice à Compiègne ou aux Tuileries et qui connaissait par cœur les traditions de Versailles et de Trianon, s'était instituée de suite l'impresario de la jeune troupe.

C'est ainsi que les *Wiener-Walzer* et la *Puppenfee*, qui firent le tour du monde et sont encore au répertoire de l'Opéra Impérial, furent créées sous ses auspices et dansées par les filles de la plus haute aristocratie autrichienne et hongroise.

En écrivant ces lignes, j'exhume d'un tiroir où ils dormaient oubliés depuis plus de vingt ans, des minois charmants et légers, soudain devenus hostiles au delà des monts : la comtesse Podstacky, costumée en Hollandaise, la princesse Clotilde Monsdorf et le comte Jean Tyskiewiscz en Marquis et Marquise, créateurs des *Wiener-Walzer*. Et voici la comtesse Marie Taaffe, en Bébé Huret, la comtesse Potocki, en Japonaise, encore la princesse Mensdorf, en Fée des Poupées, la comtesse Trautmansdorf, les jeunes baronnes Stockaü en Polichinelles, en Espagnoles, toutes créatrices de la *Puppenfee*, entraînées dès leur enfance à l'art des pointes par une vieille ballerine française très ancien régime, qui avait transmis son art gracieux à plus de trois générations d'aristocrates. Dans les grandes occasions, la secondait le maître de ballet et mime célèbre Frappart. Silhouette pittoresque, que ce Français également établi à Vienne et qui améliorait sa situation de danseur en brocantant et vendant, dans une boutique fort achalandée, d'anciens et précieux bibelots... Astres fugitifs

et mondains, « doublés » plus tard à l'Opéra par les étoiles professionnelles, la magnifique Abel, mesdemoiselles Rathner et Loscher...

Ces fêtes brillantes réussissaient à éclaircir, voire même à égayer l'atmosphère inquiétante et lourde qui pesa sur la cour des Habsbourg en 1888 et 1889, années cruelles entre toutes pour François-Joseph.

Avec l'élite de la société, madame de Serres assista comme simple public, mais de près, aux actes mondains qui précédèrent immédiatement, à la fin de janvier 1889, la tragédie de Mayerling.

Au bal de l'ambassade d'Allemagne — deux jours avant le drame qui devait décider du sort dynastique de la monarchie — les courtisans, les plus hautes personnalités, flairant depuis quelques temps un mortel danger, regardaient de loin le groupe équivoque : l'archiduc héritier Rodolphe, prince de taille moyenne mais bien prise, aux cheveux blonds coupés courts, à la barbiche châtain clair, au regard intelligent et un peu dur, qui causait à l'écart avec Mary Veczera. Celle-ci paraissait vraiment comme inconsciente de la grâce perverse de ses dix-sept ans, mais sa jupe demi-courte, ses immenses yeux couleur de pâle bluet, sa bouche étroite et purpurine, son teint éclatant, sa gorge riche et neigeuse, le croissant diamanté piqué à sa haute coque d'ébène, semblaient plus redoutables que jamais...

Entourée d'une pitié et d'un respect infinis, nuancés par l'étiquette, Stéphanie, la femme de Rodolphe, debout et gainée de satin blanc, telle un grand cygne, souriait d'un sourire forcé en secouant ses boucles blondes, soucieuse de dissimuler les pleurs qu'elle n'avait cessé de répandre tout le jour.

La veille au soir, à l'Opéra, on avait pu voir les acteurs principaux du drame impérial, indifférents à ce qui se chantait en scène, se lorgner, s'étudier, échanger mille signes imperceptibles et convenus, tandis que leur intime inquiétude et la curiosité surexcitée de toute une cour saturaient l'air d'inquiétantes effluves.

Presque mitoyenne de la loge des de Serres, située au rez-de-chaussée, se trouvait la baignoire de la baronne Veczera, née Balthazzi, femme de l'ancien consul d'Autriche à Alexan-

drie. Invariablement, deux fois par semaine, la baronne et ses filles passaient la soirée à l'Opéra.

Ce soir-là, Mary resta derrière le fauteuil de sa mère, se penchant d'ailleurs fréquemment en avant, en dépit des observations maternelles. Un peu à gauche, toujours au rez-de-chaussée, le Jockey-Club avait sa loge et Balthazzi, le sportsman fameux, l'oncle de Mary Veczera, — l'une des silhouettes les plus curieuses et les moins étudiées du drame, — y prit place, comme il le faisait souvent, allant durant les entr'actes, rendre visite à sa sœur et à ses nièces.

Vers neuf heures, l'archiduc Rodolphe, dont la présence était rare au théâtre, fit son apparition dans une des avant-scènes impériales du rez-de-chaussée, où se trouvait déjà, sans doute par ordre, gracieuse et parée, la triste Stéphanie, pour la dernière fois aux côtés de son mari, — tandis qu'en face, dans l'avant-scène des archiducs, se dessinait la haute stature du prince de Bavière, l'éminent oculiste-mélomane, frère de l'impératrice Élisabeth, et oncle de l'héroïque et actuelle reine des Belges.

Au centre du théâtre, dans l'immense loge de gala, réservée dans la vie courante aux grands-maîtres et grandes-maîtresses de la cour, aux dames d'honneur et aux chambellans, se tenait ce fameux soir quasi historique, le comte Bombelles qui, lui aussi, ne devait plus remettre les pieds au théâtre puisqu'après le long deuil de Cour, un an après, il mourait de chagrin. Présente également, la comtesse Chotek, en tenue discrète, ne se doutant certes pas qu'elle deviendrait quelques années après, de par la mort qui planait ce soir-là sur la salle, belle-mère du successeur de Rodolphe.

La salle était resplendissante d'uniformes, de robes sobres, mais ouvertes et claires, l'usage ne voulant pas qu'au théâtre, qui commençait à sept heures et parfois à six, les femmes portassent des robes de bal. A son fauteuil habituel, le comte Neipperg, le fils de Marie-Louise, Impératrice des Français, un éternel et triste bandeau noir sur l'œil.

Entre cette soirée et la lugubre nuit du 30 janvier où tintèrent, fantômales, le long de la Wien, sous les fenêtres de la Staatsbahn, les sonnailles des mules qui ramenaient de Mayerling, sur la neige durcie, la dépouille mortelle de Rodolphe

— tandis que les moines du monastère voisin de Heiligenkreutz emportaient furtivement à l'aube, sur une civière, le corps de Mary Veczera — il ne s'écoula que soixante heures. Soixante heures, pendant lesquelles, interminables, cruelles, eurent lieu les dernières scènes de Rodolphe avec François-Joseph, les supplications du fils adjurant l'empereur de consentir à son divorce avec Stéphanie, et les réponses indignées et inflexibles de François-Joseph qui ne pouvait soupçonner la profondeur et la morbidesse de cette passion nouvelle et qui, bien stylé par le Saint-Père, cherchait à sauver son fils et sa dynastie.

Quel réveil, quelle macabre angoisse, quand la bourgeoisie et le peuple, auxquels une presse officielle et impénétrable mentait depuis plusieurs jours en donnant de multiples et invraisemblables détails sur le « fatal accident de chasse du prince héritier », furent admis à défiler dans la chapelle de la Hofburg devant l'immense catafalque, haut de six à huit mètres, et contemplèrent comme dans un cauchemar, la face blême, les traits replâtrés de Rodolphe, dont la boîte crânienne, ou ce qu'il en restait, avait été recouverte d'un bonnet noir à trois pièces !

Mayerling ! lieu qui resta mort et maudit pendant des années, dont les voitures mêmes ne purent longtemps approcher ! Manoir sinistre, enfoui dans la futaie du Wiener-Wald et qu'on devait bientôt purifier en y élevant une chapelle funéraire. Moins dramatique, mais tout aussi mystérieux, le petit couvent voisin de Heiligenkreutz, également fermé aux visiteurs pendant des années, et qui contint quelques temps le sarcophage de l'ange déchu, avec ces simples mots, gravés sur la pierre blanche :

MARIE, BARONNE DE VECZERA
Née le 19 *mars* 1871
Morte le 30 *janvier* 1889

L'histoire écrira exactement, sans doute d'ici peu, ce triste chapitre vrai qui ressemble trop à quelque cinquième partie d'un roman-feuilleton pour journal populaire; mais il faut avouer que la discrétion humaine fut rare en la circonstance,

car la vérité transpira mal et peu. Des sept ou huit témoins présents ou qui furent appelés immédiatement après le drame pour les constatations légales et qui tous donnèrent leur parole d'honneur de rester silencieux au moins pendant dix ans, quelques-uns moururent dans les trois années qui suivirent : Bombelles, le comte Zichy, le fameux cocher Bratfisch, facteur indispensable, — à cette époque ignorant l'automobile — des nocturnes agapes du pavillon princier. Tous se turent ou eurent des confidents délicats, puisqu'à l'heure actuelle le public, voire même la presse, déçus de se heurter à un mur, cessèrent de rechercher l'exacte version.

La princesse Odescalchi dont le frère, le comte Zichy, était présent à Mayerling pendant la fameuse nuit du 30 au 31 janvier, hasarde, dans un article de la *Revue des Revues* du 15 octobre 1899, une version singulièrement troublante, peu contrôlée, peu répandue, rappelant par maints côtés, la légende de Dalila et où le couteau joue un grand rôle ; mais, en même temps, elle omet la successive entrée en scène de deux personnages importants, Cobourg, le beau-frère de Rodolphe, et Balthazzi, dont la venue et les paroles déclenchèrent probablement le coup de théâtre final.

Certainement, il y eut un coup de revolver tiré, mais qui le tira? Qui le reçut? A qui était-il destiné? Rodolphe ayant quitté le souper et gagné avec Mary ses appartements particuliers fut-il tué par une main amoureuse, criminelle ou simplement avinée? Se suicida-t-il, après avoir tué sa maîtresse, comme d'aucuns l'affirment? Il avait, outre la cervelle fracassée, deux doigts coupés, — ce qui obligea à lui mettre des gants sur son lit de parade, — et plusieurs autres blessures qui semblaient provenir d'éclats de bouteilles et de verres. Certains compagnons de son dernier souper étaient blessés dans les mêmes conditions, mais légèrement. Et la vérité, en dehors du secret d'État, est d'autant plus difficile à percer que chacun, soucieux de décliner sa part de responsabilités, s'est placé sous un angle spécial, a *vu* différemment.

Avec un sourire de mépris, je note le mémoire grandiloquent de la baronne Veczera qui, traduit dans toutes les langues, coûta beaucoup d'encre à cette mère éplorée et pratique, des millions de florins à François-Joseph, et qui pose naturellement

Mary en colombe du sacrifice, alors que la princesse Odescalchi nous la dépeint implacable et raffinée dans sa vengeance, cherchant avant tout à rendre son amant indigne d'un trône qu'elle ne pouvait partager et à priver François-Joseph d'une postérité directe. C'est alors, — toujours d'après cette version, — que Rodolphe, réveillé, dégrisé, fou de douleur et de rage, aurait tiré sur Mary et se serait tué ensuite.

J'inclinerais plutôt à croire que, saturée depuis son enfance d'exemples et de conseils déplorables, poussée comme elle le fut par un abominable entourage, se voyant enceinte et sur le point d'être abandonnée, Mary perdit la tête, menaça, s'arma, courut à Meyerling. Mais il est permis de penser qu'elle fut surtout un jouet entre les mains de sa mère et de cette experte comtesse Larish, — cousine de la main gauche de Rodolphe, marraine de la funeste intrigue — et qu'au fond du cœur, en dépit de ses calculs, elle aimait trop sincèrement Rodolphe pour l'outrager et le mutiler en le tuant. La sereine beauté qu'elle sut conserver dans la mort fait en effet supposer qu'il n'y avait eu ni scène de ce genre, ni lutte, mais plutôt une décision prise en commun.

Cette mort, sorte de rédemption morale, au-devant de laquelle elle semble avoir couru, n'implique donc pas, selon moi, l'idée de l'effroyable version donnée par la princesse Odescalchi.

Après d'interminables bénédictions du clergé, des obsèques imposantes et splendides que je contemplai, bouleversée, des fenêtres du palais Lobkowitz, après une longue année de prières et de larmes, Vienne, en 1890, et en dépit du sombre horizon, tenta de s'ébrouer. On refit de la musique. Même l'infortunée Stéphanie, soulevant son voile de veuve, patronna de nouveaux concerts de bienfaisance, tandis que François-Joseph, ayant nommé son successeur éventuel, méditait dans l'amertume et le mystère le projet vite abandonné de faire de la fille unique de Rodolphe, âgée de onze ans, son héritière légitime.

Madame de Metternich, donnant le *la*, se met à la besogne, organise. Elle s'emploie activement, lors de l'érection du

monument à Beethoven et, comme toujours, s'adresse à son artiste de prédilection :

Schloss Plass. Ce 8 janvier 1890.

Chère madame,

Je n'ai pas trop bien compris votre allusion au sujet de madame Malten ! Désireriez-vous qu'elle vînt chanter au concert donné pour le prix Beethoven ? Voulez-vous que je m'en informe auprès d'elle ? Je ne vous cacherai cependant pas que je me réserve Thérèse Malten comme corde à mon arc, au cas où madame Brandt serait empêchée de chanter ! Il faut bien se prémunir, n'est-ce pas, et voilà pourquoi dans le fond, j'hésiterais à faire l'intermédiaire pour l'affaire du prix Beethoven ! Comprenez-vous? Je suis pleine d'astuce quand il s'agit de ces grandes machines-là qui, sous aucun prétexte, ne doivent tourner en four.

Pour ce qui est de la Philharmonique, vous savez comme de raison que le premier concert après le 1er mars a lieu le lendemain dimanche 2 mars ! Avis à la chère et toujours si complaisante artiste que tout le monde s'arrache comme de raison...

Avez-vous eu la délicieuse Influenza? Nous l'attendons de pied ferme ici où elle règne depuis huit jours. On nous dit qu'il vaut mieux l'avoir ici qu'à Vienne... Je ne sais pas pourquoi, mais la Faculté a parlé, et nous attendons à Plass la diminution de l'odieuse épidémie, laquelle ne me semble nullement désireuse de nous délivrer de sitôt de sa présence. Quelle calamité, mon Dieu ! Quelle calamité !

Adieu. Ah ! j'oubliais de vous dire que nous avons été bien émus de la nouvelle donnée par les journaux du départ de votre mari pour Paris, de son départ définitif, s'entend, — heureusement que le démenti a suivi de près. J'en ai été *ravie*.

Mille bons souvenirs.

PRINCESSE P. DE METTERNICH

L'influenza persiste : madame de Metternich s'émeut.

Schloss Plass. Ce 21 janvier 1890.

Chère madame,

Comment vous n'êtes pas encore quitte de cette affreuse influenza? C'est que vous ne vous êtes pas suffisamment soignée ! Il paraît que même lorsqu'on se croit entièrement rétabli, il faut se considérer encore comme malade. Pour une maladie ennuyeuse, c'est une maladie joliment ennuyeuse ! Vous allez à Paris, et il me semble que le remède est délicieux. Les médecins feraient bien de l'appliquer à tous leurs malades — il serait seulement à craindre que tout le monde voulût la prendre, sachant cela ! Grâce à Dieu, nous sommes restés indemnes

jusqu'ici — mais j'ai toujours peur de voir l'un de nous se réveiller un beau matin avec force migraine et frisson !

Je vous espère à l'époque que vous voulez bien m'indiquer dans votre lettre, chère madame, et jusque-là, je vais m'occuper de certains arrangements de notre concert. J'ai envie de faire placer, comme je l'ai fait déjà pour nos grands bals, des lustres avec des bougies dans les loges. Cela éclaire et donne moins de chaleur que ces affreux cordons de gaz... Enfin, je tâcherai de rendre le tout aussi élégant que ce sera brillant au point de vue de l'interprétation.

Amusez-vous à Paris et ne tardez pas trop à revenir, n'est-ce pas? Remerciez M. de Serres de sa très aimable lettre et recevez ici l'expression renouvelée des sentiments très affectueux que je vous ai voués.

PRINCESSE P. DE METTERNICH

Rappelez-moi, je vous en prie, au souvenir de M. Ambroise Thomas que nous serions bien heureux de voir un jour au milieu de nous ainsi que madame votre sœur.

Dans cet empire affaibli, frappé, mais fier encore et soucieux de conserver son équilibre intérieur et de se maintenir indépendant entre l'Allemagne et l'Italie, qu'il détestait et redoutait également, les préoccupations immédiates, les éclairs d'inquiétude venaient des Balkans. Un mois ne s'écoulait guère sans que Milan de Serbie, Carol de Roumanie, Ferdinand de Bulgarie, ne vinssent à Vienne, spontanément ou appelés par ordre impérial : dès ce moment, la péninsule entière était asservie, dirigée par le cabinet autrichien.

Responsable des vies royales confiées à son réseau ferré, Auguste de Serres accompagnait presque chaque fois dans son wagon présidentiel, d'un bout à l'autre de l'empire, soit Milan, soit Ferdinand. C'est ainsi qu'une amitié sincère le lia peu à peu au prince de Cobourg qui lui garda jusqu'à la fin la meilleure et la plus précieuse sympathie, l'initiant économiquement et politiquement à ce pays d'avenir riche, de richesses naturelles incalculables, et dont la large vallée de Maritza est la voie naturelle pour atteindre Constantinople.

Tandis que l'exquise Marie-Thérèse de Bourbon-Parme, première femme de Ferdinand, d'une grâce et d'une intellectualité si profondément françaises l'accueillait à Belgrade en compatriote et en amie, à Sinaïa, — la résidence d'été des souverains roumains, — Carmen Sylva, régnant en muse plus encore qu'en reine, s'affinait davantage pour tenir sous

le charme ce Français artiste, mais deux fois averti... Car l'admiration, l'amitié n'étouffaient pas la clairvoyance et ce fut Auguste de Serres qui, peut-être l'un des premiers, eut le sourire d'alarme, quand il disait en petit comité, d'une voix mince et mystérieuse, au retour de l'un de ses voyages aux Balkans : « Clémentine elle-même ne se doute pas de l'ambition de son fils. » En effet, la fille de Louis-Philippe, celle dont le duc d'Aumale disait : « C'est l'homme de la famille » qui sut, tant qu'elle vécut, dominer et manier l'esprit orgueilleux et souvent versatile du prince du Bulgarie, n'entendit pas la confidence royale murmurée à Bruxelles, — presque au lendemain de sa mort, — à l'oreille d'un petit groupe d'amis français très sûrs, confidence bien gardée, parce que compromettante même à entendre : « Encore un peu de temps et je me ferai couronner tsar à Constantinople. »

Après l'abdication de Milan, plus suivies furent les relations du président-directeur et de Nathalie de Serbie, soit à Paris, soit dans cette résidence de Sachino où l'ex-souveraine s'était retirée avec une dignité simple et triste. Voisine des de Serres, installés eux-mêmes, dans la suite, non loin de Bayonne, Nathalie venait assez souvent dans ce vieux domaine de Matignon, toujours escortée de sa fidèle dame d'honneur, la fine et jolie Draga Maschine, qui, en trompant son aveugle confiance, en lui prenant le cœur de son fils, devait lui ravir son ultime illusion...

Un jour même, de passage à Biarritz, le jeune roi, suivi de son premier chambellan et de la dame d'honneur de sa mère, accompagna la reine Nathalie à un garden-party de Matignon. C'était peu de mois avant qu'Alexandre, par une sorte de coup d'État, fît monter sur le trône des Obrenovitch, Draga, fille d'un simple ingénieur serbe, et son aînée de quatorze ans. Personne assurément dans cette réunion champêtre, ne se doutait de la royale idylle. Peut-être les rares voisins de la villa Sachino, renseignés par des pâtres ou des pêcheurs, avaient-ils remarqué, dans les rochers ou sur le sable de la grève, les suspectes et nocturnes allées et venues de deux ombres jeunes et enlacées, mais assurément, si quelqu'un même de l'entourage princier, soupçonnant les amours et les hautes visées de Draga, observait d'un œil aigu la physio-

nomie de myope candide du jeune roi, aucun n'aurait imaginé, non seulement la possibilité d'un mariage, mais encore le drame, le crime épouvantable de Belgrade, quand le couple royal, poursuivi en vêtements de nuit par les conjurés militaires, fut assassiné dans son alcôve... C'étaient, treize années après Mayerling, les mêmes prémices et le même épilogue : l'aventurière, l'amour, le trône, la mort.

Par un curieux détour de conscience, ce deuil atroce convertissait, assure-t-on, au catholicisme Nathalie, que François-Joseph, — disent encore certains cahiers diplomatiques, — encore vert et gaillard, eut un instant l'idée d'épouser en justes et deuxièmes noces pour animer sa dernière vieillesse.

Cependant de sourdes menées, d'impatientes et nouvelles ambitions allemandes cherchaient à saper l'influence française au sein du comité de la Staatsbahn.

Un prétexte suffit ; des dissensions se produisirent aux assemblées ; Auguste de Serres lutta d'abord énergiquement puis, se rendant un compte exact des choses, donna sa démission et fut aussitôt remplacé à la présidence et à la direction effectives par un Autrichien. Il partait, laissant d'unanimes regrets, comblé d'honneurs. En dehors de ses décorations françaises et italiennes, il était commandeur avec plaque de l'ordre de François-Joseph, chevalier de la Couronne de fer d'Autriche, commandeur de l'ordre de l'Étoile de Roumanie, de l'ordre de Takovo. Quelles tristes et pessimistes réflexions ne dût-il pas faire, lui dont l'idée fixe fut, pendant plus de vingt ans, la Question d'Orient, les Chemins d'Orient. Sans aucun doute, en quittant son œuvre et surtout à mesure que l'entente austro-allemande s'accentuait, ce combattant de 70 eut le pressentiment que ces admirables lignes ferrées deviendraient un moyen d'attaque puissante entre les mains des Germains. En effet, dès 1891, le gouvernement hongrois rachetait son réseau à la Staatsbahn ; le gouvernement autrichien, en 1908, en faisait autant ; enfin, en 1914, le dernier membre français était remplacé au comité par un Allemand !...

Les conditions, les surprises de cette troisième guerre balkanique n'auraient certes pas trouvé sans défense cet adminis-

trateur expérimenté, familier des mesures et poids orientaux, — trop peu connus, hélas ! de nos gouvernants et diplomates — qui savait inscrire philosophiquement, au premier chapitre de l'étude d'un nouveau tracé dans les Balkans : « Batschich » (Commission) tant — et le chiffre flexible enflait en raison de la mentalité, de la puissance, de l'opposition des ministres étrangers.

Madame de Metternich conçut un vif et affectueux regret, peut-être même du chagrin du départ des de Serres. L'un des derniers billets adressés de Schwarzenbergplaz tendrait à le prouver. Plein d'une amertume politique à peine voilée, il prend en ce moment une actualité saisissante... Après Sadowa, après 70, après Mayerling, qui eût prévu ce remaniement complet, déjà sensible en 1890, de l'échiquier européen? Seuls, ceux qui avaient vu de près les révolutions et les guerres, ministres, généraux, anciens ambassadeurs, devenaient philosophes et, devant les grandes leçons d'histoire, attendaient...

Vienne, ce 24 mai 1890.

Donc, c'est sérieux, tout à fait sérieux? Vous nous quittez, chère madame, et vous nous laissez là avec nos regrets... Je puis vous assurer que de mon côté, ils sont *bien* sincères et que je suis tout à fait affligée de votre départ ! J'espère vous serrer encore la main avant que vous quittiez Vienne. Je ne suis pas tout à fait bien et ne bouge guère de chez moi. Si vous trouviez une petite minute pour venir me dire adieu, vous me feriez grand plaisir. Je veux vous remercier encore de vive voix de tout ce que vous avez toujours fait pour moi et vous dire quel souvenir reconnaissant je vous garde !

Le Conservatoire vous pleurera avec moi et moi avec le Conservatoire !

Comme j'ai à vous donner une commission (très sérieuse et intéressante) pour M. Thomas, et que personne au monde mieux que vous ne peut être « mon négociateur », il *faut absolument que je vous voie*. Donnez-moi votre jour et votre heure. — Je vous attendrai.

Que vous avez raison de dire que dans ce monde il ne faut s'étonner de rien. Grand Dieu ! Si je m'étonnais encore de quoi que ce soit, je pourrais me dire que j'ai vécu en sourde et en aveugle depuis trente ans !

Vous direz à M. de Serres de ma part que je le remercie encore des

nombreuses marques de prévenances qu'il n'a cessé de me donner et que je lui en conserve le souvenir le plus reconnaissant.

A revoir, n'est-ce pas? Mille amitiés toutes dévouées.

PRINCESSE P. DE METTERNICH

Sans doute, après 1890, madame de Metternich resta-t-elle à son poste de combat, organisant, inventant de nouveaux plaisirs, mais l'atmosphère de Vienne changeait, la politique évoluait et nul n'a jamais bien su nous dire si l'étau prussien qui se resserrait de plus en plus autour des Habsbourg fut tout à fait de son goût.

Encore une fois, nous la revîmes, officiellement en 1900, vieillie, mais toujours active et souverainement grande dame, lors de sa venue à Paris comme présidente de la Philharmonique de Vienne. Elle traînait dans son sillage l'élite des instrumentistes de son pays qui, conduits par Gustave Manler, donnèrent au Trocadéro un splendide concert.

Je songe involontairement, à l'heure présente, à celle qui portait dans son blason les armes si longtemps hostiles des Metternich et des Sandor, — ses illustres aïeux hongrois. Que pense cette femme souverainement intelligente et éclectique qui avait obtenu de Napoléon III la néfaste première de *Tannhaüser*, en 1861 attirant ainsi à tout jamais aux Français, la haine de Wagner. Malgré tout, après 70, elle gardait un faible pour tout ce qui lui rappelait sa prime jeunesse, venant encore tout récemment deux fois l'an à Paris, où elle descendait toujours chez sa grande amie et compagne des Tuileries, la comtesse douairière de Pourtalès, morte l'an dernier, — dans cet hôtel transformé depuis peu en maison de refuge pour les Alsaciens-Lorrains. Et qu'eût pensé Caroline de Serres qui n'avait pas oublié le « revoir » de sa princesse et s'éteignait, il y a trois ans, doucement résignée, ne se doutant pas que les petits-fils des amis d'hier s'extermineraient bientôt férocement, au lendemain d'interminables matches de tennis, sur les « courts » des parcs de leurs aristocratiques grand'-mères.

HENRY FERRARE

LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE[1]

II (*Suite*)

Lorsque les Desnoyers rentrèrent en France, ils poussèrent un soupir de soulagement. Toutefois Marcel rapporta d'Allemagne une vague appréhension : ces gens-là avaient fait beaucoup de progrès. Il n'était pas un patriote aveugle, et il devait se rendre à l'évidence. L'industrie germanique était devenue très puissante et constituait un vrai danger pour les peuples voisins. Mais, naturellement optimiste, il se rassurait en se disant : « Ils vont être très riches, et, quand on est riche, on n'éprouve pas le besoin de se battre. Somme toute, la guerre que redoutent quelques toqués est très improbable ! »

Jules, sans se casser la tête à méditer sur de si graves questions, reprit tout simplement son existence d'avant le voyage, mais avec quelques louables variantes. Il avait pris à Berlin du dégoût pour le libertinage incongru et il se plut beaucoup moins que jadis dans les restaurants de Montmartre et au Moulin de la Galette. Il préférait maintenant les salons fréquentés par les artistes et par leurs protectrices. Et ce fut là que la gloire lui vint à l'improviste. Ni la peinture des âmes, ni les amours coûteuses et les duels variés ne l'avaient mis en vedette : ce fut par les pieds qu'il remporta le triomphe.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1917.

Le *tango* venait d'être importé en France pour le plus grand bonheur des humains. Cet hiver-là, les gens se demandaient d'un ton mystérieux : « Savez-vous tanguer? » Cette danse des nègres de Cuba, introduite dans l'Amérique du Sud par les équipages des navires qui emportent aux Antilles les viandes de conserve, avait conquis la faveur en quelques mois. Elle se propageait victorieusement de nation en nation, pénétrait jusque dans les cours les plus cérémonieuses, culbutait les traditions de la décence et de l'étiquette : c'était la révolution de la frivolité. Le pape, lui-même, scandalisé de voir tout le monde chrétien sans distinction de sectes, s'unir dans le commun désir d'agiter les jambes avec une frénésie aussi infatigable que celle des possédés du moyen âge, croyait devoir se convertir en maître de ballet et prenait l'initiative de recommander la *furlana* comme beaucoup plus décente et gracieuse que le *tango*.

Or, le *tango*, que Jules voyait s'imposer en souverain au Tout-Paris, il le connaissait de vieille date et l'avait pratiqué à Buenos-Aires, après sa sortie du collège, sans se douter que, lorsqu'il fréquentait en étudiant les bals les plus abjects des faubourgs, il faisait ainsi l'apprentissage de la gloire. Il s'y adonna donc avec l'ardeur de celui qui se sent admiré, et il fut aussitôt regardé comme un maître. « Comme il tient bien la ligne ! » disaient les dames qui appréciaient la grâce vigoureuse de son corps svelte et bien musclé. Lui, dans sa jaquette bombée à la poitrine et pincée à la taille, les pieds serrés dans de petits escarpins vernis, il dansait gravement, sans prononcer un mot, d'un air presque hiératique, tandis que les lampes électriques bleuissaient les deux ailes de sa chevelure noire et luisante. Après quoi, les femmes sollicitaient l'honneur de lui être présentées, ayant la douce espérance de rendre leurs amies jalouses, lorsque celles-ci les verraient au bras de l'illustre tangueur. Les invitations pleuvaient chez lui; les salons les plus inaccessibles lui étaient ouverts; chaque soir il gagnait une bonne douzaine d'amitiés, et on se disputait la faveur de recevoir de lui des leçons. Le « peintre d'âmes » offrait volontiers aux plus belles de les leur donner dans son atelier, de sorte que d'innombrables visiteuses affluaient à la rue de la Pompe.

— Tu danses trop, — lui disait Argensola, — tu te rendras malade.

Ce n'était pas seulement à cause de la santé de son maître que le secrétaire-écuyer s'inquiétait de l'excessive fréquence de ces visites ; il les trouvait fort gênantes pour lui-même : car, chaque après-midi, juste au moment où il se délectait dans une paisible lecture près du poêle bien chaud, Jules lui disait :

— Il faut que tu t'en ailles. J'attends une leçon nouvelle.

Et Argensola s'en allait, non sans donner à tous les diables, *in petto*, les belles tangueuses.

Au printemps de 1914, il y eut une grande nouvelle. Les Desnoyers s'alliaient aux Lacour. René, fils unique du sénateur, avait fini par inspirer à Chichi une sympathie qui était presque de l'amour. Bien entendu, le sénateur n'avait fait aucune opposition à un projet de mariage qui, plus tard, vaudrait à son fils une quarantaine de millions. Au surplus, il était veuf et il aimait à donner chez lui des soupers et des bals : sa bru ferait les honneurs de la maison, et l'excellente table où il recevait ses collègues et tous les personnages notoires de passage à Paris, lui permettrait de regagner un peu du prestige qu'il commençait à perdre au palais du Luxembourg.

III

LE COUSIN DE BERLIN

Pendant le voyage fait par Jules en Argentine, Argensola, investi des fonctions de gardien de l'atelier, avait vécu bien tranquille : il n'avait plus auprès de lui le « peintre d'âmes » pour le déranger au milieu de ses lectures, et il pouvait absorber en paix une quantité d'ouvrages écrits sur les sujets les plus hétéroclites. Il lui resta même assez de temps pour lier connaissance avec un voisin bizarre, logé dans un petit appartement de deux pièces situé au même étage que l'atelier, mais où l'on n'accédait que par un escalier de service et qui prenait jour sur une cour intérieure.

Ce voisin, nommé Tchernoff, était un Russe qu'Argensola avait vu souvent rentrer avec des paquets de vieux livres, et

qui passait de longues heures à écrire près de la fenêtre de sa chambre. D'abord l'Espagnol, dont l'imagination était un peu romanesque, prit Tchernoff pour un homme mystérieux et extraordinaire : avec cette barbe en désordre, avec cette crinière huileuse, avec ces lunettes à cheval sur de vastes narines qui semblaient déformées par un coup de poing, le Russe l'impressionnait. Lorsque le hasard d'une rencontre les eut mis en rapport, Argensola, en entrant pour la première fois chez Tchernoff, sentit croître sa sympathie : ami des livres, il voyait partout des livres, d'innombrables livres, les uns alignés sur des rayons, d'autres semés sur le plancher, d'autres empilés dans les coins, d'autres entassés sur des chaises boiteuses, sur de vieilles tables et même sur un lit que l'on ne refaisait pas tous les jours. Mais il éprouva aussi une sorte de désillusion, lorsqu'il apprit qu'en somme il n'y avait rien d'étrange et d'occulte dans l'existence de son nouvel ami. Ce que Tchernoff écrivait près de la fenêtre, c'étaient tout simplement des traductions exécutées, soit sur commande et moyennant finances, soit gratuitement pour des journaux socialistes. La seule chose étonnante, c'était le nombre des langues que Tchernoff possédait. Comme les hommes de sa race, il avait une merveilleuse facilité à s'approprier les vivantes et les mortes, et c'était ce qui expliquait l'incroyable diversité des idiomes dans lesquels étaient écrits les volumes qui encombraient son appartement. La plupart étaient des ouvrages d'occasion, qu'il avait achetés à bas prix dans les caisses des bouquinistes, sur les quais ; et il semblait qu'une atmosphère de mysticisme, d'initiations surhumaines, d'arcanes clandestinement transmis à travers les siècles, émanât de ces bouquins poudreux dont quelques-uns avaient été rongés par les rats. Mais, confondus avec ces vieux livres, d'autres, nouveaux, attiraient l'œil par leurs couvertures d'un rouge flamboyant ; et il y avait aussi des libelles de propagande socialiste, des brochures rédigées dans toutes les langues de l'Europe, des journaux, une infinité de journaux dont les titres évoquaient l'idée de révolution.

D'abord Tchernoff avait témoigné à l'Espagnol peu de goût pour les visites et pour la causerie. Il souriait énigmatiquement dans sa barbe d'ogre et se montrait avare de paroles,

comme s'il voulait abréger la conversation. Mais Argensola trouva le moyen d'apprivoiser ce sauvage ; il l'amena dans l'atelier de Jules, où les bons vins, les fines liqueurs eurent vite fait de rendre le Russe plus communicatif. Argensola apprit ainsi que Tchernoff avait fait en Sibérie une longue quoique peu agréable villégiature, et que, réfugié depuis quelques années à Paris, il y avait trouvé un accueil bienveillant dans la rédaction des journaux avancés.

Or, le lendemain du jour où Jules était revenu à Paris, Argensola, tandis qu'il causait avec Tchernoff sur le palier de l'escalier de service, entendit qu'on sonnait à la porte de l'atelier. Le secrétaire-écuyer, qui ne s'offensait pas de joindre à ces fonctions celles de valet de chambre, accourut pour introduire le visiteur chez le « peintre d'âmes ». Ce visiteur parlait correctement le français, mais avec un fort accent allemand ; et, par le fait, c'était l'aîné des cousins de Berlin, le docteur Julius von Hartrott, qui après un petit séjour à Paris et au moment de retourner en Allemagne, venait prendre congé de Jules Desnoyers.

Les deux cousins se regardèrent avec une curiosité où il y avait aussi de la méfiance : ils avaient beau être liés par une étroite parenté, ils se connaissaient peu, assez cependant pour sentir qu'il existait entre eux une complète divergence d'opinions et de goûts.

Jules, voulant éviter que son cousin se trompât sur la condition sociale de l'introducteur, présenta celui-ci en ces termes :

— Mon ami l'artiste espagnol Argensola, non moins remarquable par ses vastes lectures que par son talent de peintre.

— J'ai entendu parler de lui, — répondit impertubablement le docteur, avec la suffisance d'un homme qui se pique de tout savoir.

Puis, comme Argensola faisait mine de se retirer :

— Vous ne serez point de trop, monsieur, dans notre entretien, — lui dit-il, sur le ton ambigu d'un supérieur qui veut montrer de la condescendance à un inférieur et d'un conférencier qui, infatué de lui-même, n'est pas fâché d'avoir un auditeur de plus pour les belles choses qu'il va dire.

Argensola s'assit donc avec les deux autres, mais un peu à l'écart, de sorte qu'il put considérer à son aise l'accoutre-

ment d'Hartrott. L'Allemand avait un aspect d'officier habillé en civil. Toute sa personne exprimait manifestement le désir de ressembler aux hommes d'épée lorsqu'ils quittent l'uniforme. Son pantalon était collant, comme ceux qui sont destinés à entrer dans des bottes à l'écuyère. Sa jaquette, garnie sur le devant de deux rangées de boutons et serrée à la taille, avait de longues et larges basques, des revers très montants, et imitait vaguement une tunique militaire. Les moustaches roussâtres, sur une forte mâchoire et les cheveux coupés en brosse complétaient cette martiale similitude. Mais ses yeux, — des yeux d'homme d'étude, grands, myopes et un peu troubles, — s'abritaient derrière des lunettes aux verres épais et donnaient malgré tout à leur propriétaire l'apparence d'un homme pacifique. De fait, cet Hartrott, après avoir conquis le diplôme de docteur en philosophie, venait d'être nommé professeur auxiliaire dans une université, sans doute parce qu'il avait déjà publié quelques volumes gros et lourds comme du plomb ; et, au surplus, il était membre d'un « séminaire historique », c'est-à-dire d'une société savante qui se proposait de rechercher des documents inédits et qui avait pour président un historien fameux. Le jeune professeur portait à sa boutonnière la rosette d'un ordre étranger.

Le respect de Jules pour le savant de la famille n'allait pas sans quelque mélange de dédain : c'était sa façon de se venger de ce pédant, qu'on lui proposait sans cesse pour un modèle. Selon lui, un homme qui ne connaissait la vie que par les livres et qui passait son existence à vérifier ce qu'avaient fait les gens d'autrefois, n'avait aucun droit au titre de sage, étant donné surtout que ces études ne tendaient qu'à confirmer les Allemands dans leurs préjugés et dans leur outrecuidance. En somme, que fallait-il pour écrire sur un minime fait historique un livre énorme et illisible? La patience de végéter dans les bibliothèques, de classer des milliers de fiches, et de les recopier plus ou moins confusément. Dans l'opinion du peintre, son cousin Jules n'était qu'une manière de « rond-de-cuir », c'est-à-dire un de ces individus que désigne plus pittoresquement encore le terme populaire d'outre-Rhin, *Sitzfleisch haben*. La première qualité de ces savants-là, c'est d'avoir les fesses assez bien rembourrées pour qu'il leur

soit possible de passer des journées entières assis sur leur chaise.

Le docteur expliqua l'objet de sa visite. Il était venu à Paris pour une mission importante dont les autorités universitaires allemandes l'avaient chargé ; il avait beaucoup regretté l'absence de Jules, et il aurait été bien fâché de repartir sans l'avoir vu. Il avait été très heureux d'apprendre hier soir le retour de son cousin, et il s'était empressé d'accourir à l'atelier. Il devait quitter Paris le soir même : car les circonstances étaient graves.

— Tu crois donc à la guerre? — lui demanda Jules.

— Oui, la guerre sera déclarée demain ou après-demain. Elle est inévitable. C'est une crise nécessaire pour le salut de l'humanité.

Jules et Argensola, ébahis par cette étrange affirmation, regardèrent le professeur qui venait d'énoncer solennellement cette belliqueuse et paradoxale proposition, et ils comprirent aussitôt qu'Hartrott était venu tout exprès pour parler de ce sujet.

— Toi, — continua Hartrott, — tu n'es pas Français, puisque tu es né en Argentine. On peut donc te dire la vérité tout entière.

— Mais toi, — répliqua Jules en riant, — où donc es-tu né?

Hartrott eut un geste instinctif de protestation, comme si son cousin lui avait adressé une injure, et il repartit d'un ton sec :

— Moi, je suis Allemand. En quelque endroit que naisse un Allemand, il est toujours fils de l'Allemagne.

Puis, se tournant vers Argensola :

— Vous aussi, monsieur, vous êtes un étranger, et, puisque vous avez beaucoup lu, vous n'ignorez pas ce que l'Espagne, votre patrie, doit aux Germains. C'est de nous que lui sont venus le culte de l'honneur et l'esprit chevaleresque, par l'intermédiaire des Goths, des Wisigoths et des Vandales qui les ont conquis.

Argensola se contenta de sourire imperceptiblement, et Hartrott, flatté d'un silence qui lui parut approbatif, poursuivit son discours.

— Nous allons, soyez-en certains, assister à de grands événements, et nous devons nous estimer heureux d'être nés à l'époque présente, la plus intéressante de toute l'histoire. A cette heure, l'axe de l'humanité se déplace et la véritable civilisation va commencer.

A son avis, la guerre prochaine serait extraordinairement courte. L'Allemagne avait tout préparé afin que cet événement pût s'accomplir sans que la vie économique du monde souffrît d'une trop profonde perturbation. Un mois lui suffirait pour écraser la France, le plus redoutable de ses adversaires. Ensuite elle se retournerait contre la Russie qui, lente dans ses mouvements, n'était pas en état d'opposer une défense immédiate. Finalement elle attaquerait l'orgueilleuse Angleterre, l'isolerait dans son archipel, lui interdirait de faire désormais obstacle à la prépondérance allemande. Ces coups rapides et ces victoires décisives n'exigeraient que le cours d'un été, et, à l'automne, la chute des feuilles saluerait le triomphe définitif de l'Allemagne.

Ensuite, avec l'assurance d'un professeur qui, parlant du haut de sa chaire, ne craint pas d'être réfuté par ses auditeurs, il expliqua la supériorité de la race germanique. Les hommes se divisaient en deux groupes : les dolichocéphales et les brachycéphales. Les dolichocéphales représentaient la pureté de la race et la mentalité supérieure, tandis que les brachycéphales n'étaient que des métis, avec tous les stigmates de la dégénérescence. Or les Germains, dolichocéphales par excellence, étaient les uniques héritiers des Aryens primitifs ; et les autres peuples, spécialement les Latins du sud de l'Europe, n'étaient que des Celtes brachycéphales, représentants abâtardis d'une race inférieure. Les Celtes, incorrigibles individualistes, n'avaient jamais été que d'ingouvernables révolutionnaires, épris d'un égalitarisme et d'un humanitarisme qui avaient beaucoup retardé la marche de la civilisation. Au contraire, les Germains, dont l'âme est autoritaire, mettaient au-dessus de tout l'ordre et la force. Élus par la nature pour commander aux autres peuples, ils possédaient toutes les vertus qui distinguent les chefs-nés. La Révolution française n'avait été qu'un conflit entre les Celtes et les Germains. La noblesse française descendait des guerriers installés dans le

pays après l'invasion dite des Barbares, tandis que la bourgeoisie et le tiers-état représentaient l'élément gallo-celtique. La race inférieure, en triomphant de la supérieure, avait désorganisé le pays et perturbé le monde. Ce que le celtisme avait inventé, c'était la démocratie, le socialisme, l'anarchie. Mais l'heure de la revanche germanique avait sonné enfin, et la race du Nord se chargeait de rétablir l'ordre, puisque Dieu lui avait fait la faveur de lui conserver son indiscutable supériorité.

— Un peuple, — conclut-il, — ne peut aspirer à de grands destins que s'il est foncièrement germanique. Nous sommes l'aristocratie de l'humanité, « le sel de la terre », comme l'a dit notre empereur.

Et, vu que Jules, stupéfait de cette insolente philosophie de l'histoire, gardait le silence, et qu'Argensola continuait à sourire imperceptiblement, le docteur entama le second point de sa dissertation.

— Jusqu'à présent, — expliqua-t-il, — on n'a fait la guerre qu'avec des soldats ; mais celle qui va commencer, on la fera avec des savants et avec des professeurs. L'Université n'a pas pris moins de part à sa préparation que l'état-major. La science germanique, la première de toutes, est unie pour jamais à ce que les révolutionnaires latins appellent dédaigneusement le militarisme. La force, reine du monde, est ce qui crée leur droit ; et c'est elle qui imposera notre civilisation. Nos armées représentent notre culture, et quelques semaines leur suffiront pour délivrer le monde de la décadence celtique et pour lui rendre une seconde jeunesse.

Le prodigieux avenir de sa race lui inspirait un enthousiasme lyrique. Guillaume Ier, Bismarck, tous les héros des victoires précédentes lui paraissaient vénérables ; mais il parlait d'eux comme de dieux moribonds, dont l'heure était passée. Ces glorieux ancêtres n'avaient fait qu'élargir les frontières et réaliser l'unité de l'empire ; mais ils s'étaient opposés ensuite, avec une prudence de vieillards valétudinaires, à toutes les hardiesses de la génération nouvelle, et leurs ambitions n'allaient pas plus loin que la conception d'une hégémonie continentale. Aujourd'hui, c'était le tour de Guillaume II, le grand homme complexe dont la patrie avait besoin. Ainsi que l'avait dit Lamprecht, maître de Julius von Hartrott, l'empereur

représentait à la fois la tradition et l'avenir, la méthode et l'audace ; comme son aïeul, il était convaincu qu'il régnait par la grâce de Dieu ; mais son intelligence vive et brillante n'en reconnaissait et n'en acceptait pas moins les nouveautés modernes ; romantique, féodal et soutien des conservateurs agraires, il était en même temps un homme du jour, cherchait les solutions pratiques, faisait preuve d'un esprit utilitaire à l'américaine. En lui s'équilibraient l'instinct et la raison. C'était grâce à lui que l'Allemagne avait su grouper ses forces et reconnaître sa véritable voie. Les universités l'acclamaient avec autant d'enthousiasme que les armées : car la « germanisation mondiale », dont il serait l'auteur, procurerait à tous les peuples d'immenses bienfaits.

— *Gott mit uns !* — s'écria-t-il en matière de péroraison. — Oui, Dieu est avec nous ! Il existe, n'en doutez pas, un Dieu chrétien germanique qui est notre Grand Allié et qui se manifeste à nos ennemis comme une divinité forte et jalouse.

Cette fois, le sourire d'Argensola devint un petit rire ouvertement sarcastique. Mais le docteur était trop enivré de ses propres paroles pour y prendre garde.

— Ce qu'il nous faut, — ajouta-t-il, — c'est que l'Allemagne entre enfin en possession de toutes les contrées où il y a du sang germanique et qui ont été civilisées par nos aïeux.

Et il énuméra ces contrées. La Hollande et la Belgique étaient allemandes. La France l'était par les Francs, et un tiers de son sang lui venait des Germains. L'Italie presque entière avait bénéficié de l'invasion des Lombards. L'Espagne et le Portugal avaient été dominés et peuplés par des conquérants de race teutonne. Mais le docteur ne s'en tenait point là. Comme la plupart des nations de l'Amérique étaient d'origine espagnole ou portugaise, le docteur les comprenait dans ses revendications. Quant à l'Amérique du Nord, sa puissance et sa richesse étaient l'œuvre des millions d'Allemands qui y avaient émigré. D'ailleurs il reconnaissait que le moment n'était pas encore venu de penser à tout cela et que, pour aujourd'hui, il ne s'agissait que du continent européen.

— Ne nous faisons pas d'illusions, — poursuivit-il sur un ton de tristesse hautaine. — A cette heure, le monde n'est ni

assez clairvoyant ni assez sincère pour comprendre et apprécier nos bienfaits. J'avoue que nous avons peu d'amis. Comme nous sommes les plus intelligents, les plus actifs, les plus capables d'imposer aux autres notre culture, tous les peuples nous considèrent avec une hostilité jalouse. Mais nous n'avons pas le droit de faillir à nos destinées, et c'est pourquoi nous imposerons à coups de canons cette culture que l'humanité, si elle était plus sage, devrait recevoir de nous comme un don céleste.

Jusqu'ici Jules, impressionné par l'autorité doctorale avec laquelle Hartrott formulait ses affirmations, n'avait presque rien dit. D'ailleurs, le professeur de *tango* était assez mal préparé à soutenir une discussion sur des sujets de cette sorte avec le professeur tudesque. Mais, agacé de la certitude avec laquelle son cousin raisonnait sur cette guerre encore problématique, il ne put s'empêcher de lui dire :

— En somme, pourquoi parler de la guerre comme si elle était déjà déclarée? Il y a en ce moment des négociations diplomatiques, et peut-être tout finira-t-il par s'arranger.

Le docteur eut un geste dur et méprisant.

— C'est la guerre, te dis-je ! Lorsque j'ai quitté l'Allemagne, il y a quinze jours, je savais que la guerre était certaine.

— Mais alors, — demanda Jules, — pourquoi ces négociations? Et pourquoi le gouvernement allemand intervient-il dans le conflit qui a éclaté entre l'Autriche et la Serbie? Ne serait-il pas plus simple de déclarer la guerre tout de suite?

— Notre gouvernement, — reprit le professeur avec franchise, — préfère que ce soient les autres qui la déclarent. Le rôle d'attaqué obtient toujours plus de sympathie que celui d'agresseur, et il justifie les résolutions finales, quelque dures qu'elles soient. Et puis, nous avons chez nous beaucoup de gens qui vivent à leur aise et qui ne désirent pas la guerre ; il convient donc de faire croire que ce sont nos ennemis qui nous l'imposent, pour que ces gens sentent la nécessité de se défendre. Seuls les esprits supérieurs arrivent à se convaincre que l'unique moyen de réaliser les grands progrès, c'est l'épée, et que, selon le mot de notre illustre Treitschke, la guerre est la forme la plus haute du progrès.

Selon lui, la morale avait sa raison d'être dans les rapports des individus entre eux, parce qu'elle sert à rendre les individus plus dociles et plus disciplinés ; mais elle ne fait qu'embarrasser les gouvernements, pour qui elle est une gêne sans profit. Un État ne doit s'inquiéter ni de vérité ni de mensonge ; la seule chose qui lui importe, c'est la convenance et l'utilité des mesures prises. Le glorieux Bismarck, afin d'obtenir la guerre qu'il voulait contre la France, n'avait pas hésité à altérer un télégramme, et Hans Delbruck avait eu raison d'écrire à ce sujet : « Bénie soit la main qui a falsifié la dépêche d'Ems ! » En ce qui concernait la guerre prochaine, il était urgent qu'elle se fît sans retard : aucun des ennemis de l'Allemagne n'était prêt, de sorte que les Allemands qui, eux, se préparaient depuis quarante ans, étaient sûrs de la victoire. Qu'était-il besoin de se préoccuper du droit et des traités? L'Allemagne avait la force, et la force crée les lois nouvelles. L'histoire ne demande pas de comptes aux vainqueurs, et les prêtres de tous les cultes finissent par sanctifier dans leurs hymnes les auteurs de toute guerre heureuse. Ceux qui triomphent sont les amis de Dieu.

— Nous autres, — continua-t-il, — nous ne sommes pas des sentimentaux, et nous ne faisons pas la guerre ni pour châtier les Serbes régicides, ni pour délivrer les Polonais opprimés par la Russie. Nous la faisons parce que nous sommes le premier peuple du monde et que nous voulons étendre notre activité sur la planète entière. La vieille Rome, mortellement malade, appela barbares les Germains qui ouvrirent sa fosse. Eh bien, le monde d'aujourd'hui a une odeur de mort, et il ne manquera pas, lui non plus, de nous appeler barbares. Soit ! lorsque Tanger et Toulon, Anvers et Calais seront Allemands, nous aurons le loisir de disserter sur la barbarie germanique ; mais, pour l'instant, nous possédons la force et nous ne sommes pas d'humeur à discuter. La force est le meilleur des arguments.

— Êtes-vous donc si sûrs de la victoire? — objecta Jules. — Le destin ménage parfois aux hommes de terribles surprises. Il suscite des forces occultes avec lesquelles on n'a pas compté et qui peuvent réduire à néant les plans les mieux établis.

Hartrott haussa les épaules. Qu'est-ce que l'Allemagne aurait devant elle? Le plus à craindre de ses ennemis, ce serait la France ; mais la France n'était pas capable de résister aux influences morales énervantes, aux labeurs, aux privations et aux souffrances de la guerre : un peuple affaibli physiquement, infecté de l'esprit révolutionnaire, désaccoutumé de l'usage des armes par son amour excessif du bien-être. Ensuite il y avait la Russie ; mais les masses amorphes de ses populations étaient longues à réunir, difficiles à mouvoir, travaillées par l'anarchisme et par les grèves. L'état-major de Berlin avait disposé toutes choses de telle façon qu'il était certain d'écraser la France en un mois ; cela fait, il transporterait les énormes forces germaniques contre l'empire russe, avant même que celui-ci ait eu le temps d'entrer en action.

— Quant aux Anglais, — poursuit Hartrott, — il est douteux que, malgré l'Entente cordiale, ils prennent part à la lutte. C'est un peuple de rentiers et de sportsmen, dont l'égoïsme est sans limites. Admettons toutefois qu'ils veuillent défendre contre nous l'hégémonie continentale que leur a octroyée le Congrès de Vienne, après la chute de Napoléon. Que vaut l'effort qu'ils tenteront de faire? Leur petite armée n'est composée que du rebut de la nation, et elle est totalement dépourvue d'esprit guerrier. Lors qu'ils réclameront l'assistance de leurs colonies, celles-ci, qui ont tant à se plaindre d'eux, se feront une joie de les lâcher. L'Inde profitera de l'occasion pour se soulever contre ses exploiteurs, et l'Égypte s'émancipera du despotisme de ses tyrans.

Ici, il y eut un silence, et Hartrott parut s'absorber dans ses réflexions dont il traduisit le résultat par cette nouvelle tirade :

— Par le fait, il y a beau temps que notre victoire a commencé. Nos ennemis nous abhorrent, et néanmoins ils nous imitent. Tout ce qui porte la marque allemande est recherché dans le monde entier. Les pays mêmes qui ont la prétention de résister à nos armées copient nos méthodes dans leurs écoles et admirent nos théories, y compris celles qui n'ont obtenu en Allemagne qu'un succès médiocre. Souvent nous rions entre nous, comme les augures romains, à constater le servilisme avec lequel on se soumet à notre influence ; et

ce sont ces gens-là qui refusent de reconnaître notre supériorité !

Pour la première fois Argensola fit un geste approbatif, que ne suivit d'ailleurs aucun commentaire. Hartrott, qui avait surpris ce geste, lui attribua la valeur d'un assentiment complet, et cela l'induisit à reprendre :

— Notre supériorité est évidente, et pour en avoir la preuve, nous n'avons qu'à écouter ce que nos ennemis disent de nous. Les Latins eux-mêmes n'ont-ils pas proclamé maintes fois que les sociétés latines sont à l'agonie, qu'il n'y a pas de place pour elles dans l'organisation future, et que l'Allemagne seule conserve latentes les forces civilisatrices? Les Français, en particulier, ne répètent-ils pas à qui veut les entendre que la France est en pleine décomposition et qu'elle marche d'un pas rapide à une catastrophe? Eh bien, des peuples qui se jugent ainsi ont assurément la mort dans les entrailles. Au surplus, les faits confirment chaque jour cette opinion qu'ils ont de leur propre décadence. Il est impossible de douter qu'une révolution éclate à Paris aussitôt après la déclaration de guerre. Tu n'étais pas ici pour voir l'agitation des boulevards à l'occasion du procès Caillaux : jusqu'à ces derniers jours, réactionnaires et révolutionnaires s'y sont insultés. J'ai constaté, moi, comment ils se menaçaient, se frappaient en pleine rue. Lorsque nos troupes franchiront la frontière, la division des opinions ne fera que s'accentuer ; militaristes et antimilitaristes se disputeront furieusement, et au bout de quelques jours, ce sera la guerre civile. Ce pays a été gâté jusqu'au cœur par la démocratie et par l'aveugle amour de toutes les libertés. La seule nation de la terre qui soit vraiment libre, c'est la nation allemande, parce qu'elle sait obéir.

Ce paradoxe bizarre amusa Jules, qui dit en riant :

— Vrai, tu crois que l'Allemagne est le seul pays libre?

— J'en suis sûr, — déclara le professeur avec une énergie croissante. — Nous avons les libertés qui conviennent à un grand peuple : la liberté économique et la liberté intellectuelle.

— Mais la liberté politique?

— Seuls les peuples décadents et ingouvernables, les races inférieures entichées d'égalité et de démocratie, s'inquiètent

de la liberté politique. Les Allemands n'en éprouvent pas le besoin. Nés pour être les maîtres, ils reconnaissent la nécessité des hiérarchies et consentent à être gouvernés par une classe dirigeante qui doit ce privilège à l'aristocratie du sang ou du talent. Nous avons, nous, le génie de l'organisation.

Et les deux amis entendirent avec un étonnement effaré la description du monde futur, tel que le façonnerait le génie germanique. Chaque peuple serait organisé de telle sorte que l'homme y donnât à la société le maximum de rendement ; tous les individus y seraient enrégimentés pour toutes les fonctions sociales, obéiraient comme des machines à une direction supérieure, y fourniraient la plus grande quantité possible de travail sous la surveillance des chefs ; et cela, ce serait l'État parfait.

Sur ce, Hartrott regarda sa montre et changea brusquement de sujet de conversation.

— Excuse-moi : il faut que je te quitte, — dit-il. — Les Allemands résidant à Paris sont déjà partis en grand nombre, et je serais parti moi-même, si l'affection familiale que je te porte ne m'avait fait un devoir de te donner un bon conseil. Puisque tu es étranger et que rien ne t'oblige a rester en France, viens chez nous à Berlin. La guerre sera dure, très dure, et, si Paris essaie de se défendre, il se passera des choses terribles. Nos moyens offensifs sont beaucoup plus redoutables qu'ils ne l'étaient en 1870.

Jules fit un geste d'indifférence : il ne croyait pas à un danger prochain, et d'ailleurs il n'était pas si poltron que son cousin paraissait le croire.

— Tu es comme ton père, — s'écria le professeur. — Depuis deux jours, j'essaie inutilement de le convaincre qu'il devrait passer en Allemagne avec les siens ; mais il ne veut rien entendre. Il admet volontiers que, si la guerre éclate, les Allemands seront victorieux ; mais il s'obstine à croire que la guerre n'éclatera pas. De plus il s'imagine que, même si les Allemands entrent à Paris, on n'aura rien à craindre d'eux, parce que ce sont de braves gens qui ne feront de mal à personne.

Cette opinion favorable semblait contrarier beaucoup le docteur.

— Ton père ne se rend pas compte, — expliqua-t-il, — de

ce qu'est la guerre moderne. Les Allemands sont de braves gens, je suis le premier à le dire ; mais ils sont obligés d'appliquer à la guerre les méthodes scientifiques. Or, de l'avis des généraux les plus compétents, la terreur est l'unique moyen de réussir vite, parce qu'elle trouble l'intelligence de l'ennemi, paralyse son action, brise sa résistance. Plus la guerre sera féroce, plus elle sera courte. L'Allemagne va donc être cruelle, très cruelle, pour empêcher que la lutte se prolonge. Et il ne faudra pas en conclure que l'Allemagne soit devenue méchante : tout au contraire, sa prétendue cruauté sera de l'humanité. Voilà ce que ton père ne veut pas comprendre ; mais tu seras plus raisonnable que lui. Te décides-tu à partir avec moi?

— Non, — répondit Jules. — Si je partais, j'aurais honte de moi-même. Fuir devant un danger qui n'est peut-être qu'imaginaire !

— Comme il te plaira, — repartit l'autre d'un ton cassant. — L'heure me presse : il faut que j'aille encore à l'ambassade, où j'ai à prendre des documents confidentiels destinés aux autorités allemandes. Je suis obligé de te quitter.

Et il se leva, prit sa canne et son chapeau. Puis, sur le seuil, en disant adieu à son cousin :

— Je te répète une dernière fois ce que je t'ai déjà dit, — insista-t-il. — Si les Parisiens comprenant l'inutilité de la résistance, ont la sagesse de nous ouvrir leurs portes, il est possible que tout se passe en douceur ; mais, dans le cas contraire... Bref, sois sûr que, de toute façon, nous nous reverrons bientôt. Il ne me déplaira pas de revenir à Paris, lorsque le drapeau allemand flottera sur la Tour Eiffel. Cinq ou six semaines suffiront pour cela. Donc, au revoir jusqu'en septembre... Et crois bien qu'après le triomphe germanique, Paris n'en sera pas moins agréable. Si la France disparaît en tant que grande puissance, les Français, eux, resteront, et ils auront même plus de loisirs qu'auparavant pour cultiver ce qu'il y a d'aimable dans leur caractère. Ils continueront à inventer les modes, s'organiseront sous notre direction pour rendre la vie plaisante aux étrangers, formeront quantité de jolies actrices, écriront des romans amusants et des comédies piquantes. N'est-ce point assez pour eux?

Quand la porte fut refermée, Argensola éclata de rire et dit à Jules :

— Il nous la baille bonne, ton dolichocéphale de cousin ! Mais pourquoi n'as-tu rien répondu à sa docte conférence?

— C'est ta faute plus que la mienne, — répondit Jules en plaisantant. — La métaphysique de l'anthropologie et de la sociologie n'est pas précisément mon affaire. Si tu m'avais analysé un plus grand nombre de bouquins ennuyeux sur la philosophie de l'histoire, peut-être aurais-je eu de bons arguments à lui opposer.

— Mais il n'est pas nécessaire d'avoir lu des bibliothèques pour s'apercevoir que ces théories sont des billevesées de lunatiques. Les races : les brachycéphales et les dolichocéphales ! La pureté du sang ! Y a-t-il encore aujourd'hui un homme d'instruction moyenne qui croie à ces antiquailles? Comment existerait-il un peuple de race pure, puisqu'il n'est point d'homme au monde dont le sang n'ait subi une infinité de mélanges dans le cours des siècles? Si les Germains se sont mis de telles sottises dans la tête, c'est parce qu'ils sont aveuglés par l'orgueil.

— Tes paroles me réconfortent, — répondit Jules. — Je t'avoue que l'assurance de ce grandiloquent docteur m'avait un peu déprimé. J'ai beau n'être pas de nationalité française, je sens, malgré moi qu'en ces heures tragiques j'aime la France. Je n'ai jamais pris part aux luttes des partis ; mais, d'instinct, je suis républicain. Dans mon for intérieur, je serais humilié du triomphe de l'Allemagne, et je gémirais de voir son gouvernement despotique s'appesantir sur les nations libres où le peuple se gouverne lui-même. C'est un danger qui, hélas ! me paraît très menaçant.

— Qui sait? — reprit Argensola, pour le ragaillardir. — La France est un pays à surprises. Il faut voir le Français à l'œuvre, quand il travaille à réparer son imprévoyance. Ton Hartrott a beau dire : en ce moment, il y a de l'ordre à Paris, de la résolution, de l'enthousiasme. J'imagine que, dans les jours qui ont précédé Valmy, la situation était pire que celle de maintenant : tout était désorganisé ; on n'avait pour se défendre que des bataillons d'ouvriers et de paysans qui n'avaient jamais tenu un fusil ; et cela n'a pas empêché que,

pendant vingt ans, les vieilles monarchies de l'Europe n'ont pu venir à bout de ces guerriers improvisés.

IV

OÙ APPARAISSENT LES QUATRE CAVALIERS

Les jours qui suivirent, Jules et Argensola vécurent d'une vie enfiévrée par la rapidité avec laquelle se succédaient les événements. Chaque heure apportait une nouvelle, presque toujours fausse, mais qui remuait l'opinion en sens contraires. Tantôt le péril de la guerre semblait conjuré : tantôt le bruit courait que la mobilisation serait ordonnée dans quelques minutes. Un seul jour représentait les inquiétudes, les anxiétés, l'usure nerveuse d'une année ordinaire.

La France assistait à cette avalanche d'événements graves avec un recueillement sobre de paroles et de manifestations. Une résolution froide et solennelle animait tous les cœurs. Personne ne désirait la guerre : mais tout le monde l'acceptait avec le ferme propos d'accomplir son devoir. Pendant la journée, Paris se taisait, absorbé dans ses préoccupations. Seules quelques bandes de patriotes exaltés traversaient la place de la Concorde pour acclamer la statue de Strasbourg. Dans les rues, les gens s'abordaient d'un air amical : il semblait qu'ils se connussent sans s'être jamais vus. Les yeux attiraient les yeux ; les sourires se répondaient avec la sympathie d'une pensée commune. Les femmes étaient tristes ; mais elles parlaient fort pour dissimuler leur émotion. Pendant le long crépuscule d'été, le boulevards s'emplissaient de monde ; les habitants des quartiers les plus lointains affluaient vers le centre, comme aux jours des révolutions d'autrefois ; et les groupes se réunissaient, formaient une foule immense d'où s'élevaient des cris et des chants. Ces multitudes se portaient jusqu'au cœur de Paris, où les lampes électriques venaient de s'allumer, et le défilé se prolongeait jusqu'à une heure tardive, le drapeau national flottant au-dessus des têtes parmi d'autres drapeaux qui lui faisaient escorte.

Dans une de ces nuits de sincère enthousiasme, les deux amis apprirent une nouvelle inattendue, incompréhensible, absurde : on venait d'assassiner Jaurès. Cette nouvelle, on la répétait dans les groupes avec un étonnement qui était plus grand encore que la douleur. « On a assassiné Jaurès? Et pourquoi? » Le bon sens populaire qui, par instinct, cherche une explication à tous les attentats, demeurait perplexe. Les hommes d'ordre redoutaient une révolution. Jules Desnoyers craignit un moment que les sinistres prédictions de son cousin ne fussent sur le point de s'accomplir. Cet assassinat allait provoquer des représailles et aboutirait à une guerre civile ; mais les masses populaires, cruellement affligées de la mort de leur héros favori, gardaient un tragique silence. Il n'était personne, qui par delà le cadavre, n'aperçût l'image auguste de la patrie menacée.

Le matin suivant, le danger s'était évanoui. Les ouvriers parlaient de généraux et de guerre, se montraient les uns aux autres leurs livrets de soldats, annonçaient la date à laquelle ils partiraient, lorsque l'ordre de mobilisation aurait été publié.

Les événements continuaient à se succéder avec une rapidité qui n'était que trop significative. Les Allemands envahissaient le Luxembourg, osaient s'avancer sur la frontière française, alors que leur ambassadeur était encore à Paris et y faisait des promesses de paix. Le 1er août dans l'après-midi, furent apposées précipitamment, çà et là, quelques petites affiches manuscrites, auxquelles succédèrent bientôt de grandes affiches imprimées qui portaient en tête deux drapeaux croisés. C'était l'ordre de la mobilisation générale. La France entière allait courir aux armes.

— Cette fois, c'est fait ! — dirent les gens arrêtés devant ces affiches.

Et les poitrines se dilatèrent, poussèrent un soupir de soulagement. Le cauchemar était fini, la réalité cruelle était préférable à l'incertitude, à l'attente, à l'appréhension d'un obscur danger qui rendait les jours longs comme des semaines.

Vers minuit, Jules et Argensola entrèrent dans un café des boulevards. Ils étaient fatigués l'un et l'autre par les émo-

tions de la journée. Dans une atmosphère brûlante et chargée de fumée de tabac, les consommateurs chantaient en agitant de petits drapeaux. Ce public un peu cosmopolite passait en revue les nations de l'Europe pour les saluer par des rugissements d'enthousiasme. Toutes ces nations, toutes sans exception, se mettaient du côté de la France. Un vieux ménage de rentiers à l'existence ordonnée et médiocre, qui peut-être n'avaient pas souvenir d'avoir jamais été hors de chez eux à une heure aussi tardive, étaient assis à une table, près du peintre et de son ami. Entraînés par l'enthousiasme général ils étaient descendus jusqu'aux boulevards « afin de voir la guerre de plus près ». La langue étrangère que les deux amis parlaient donna au mari une haute idée de leur importance :

— Croyez-vous, messieurs, — leur demanda-t-il, — que l'Angleterre marche avec nous?

Argensola, qui n'en savait pas plus que lui, répondit avec autorité :

— Sans aucun doute ; c'est chose résolue.

— Vive l'Angleterre ! — s'écria le petit vieux en se dressant d'un bond.

Et, sous les regards admiratifs de sa femme, il entonna une vieille chanson patriotique oubliée, en marquant par les mouvements du bras le rythme du refrain.

Jules et Argensola revinrent pédestrement à la rue de la Pompe. Au milieu des Champs-Élysées, ils rattrapèrent un homme coiffé d'un chapeau à larges bords, qui marchait lentement dans la même direction qu'eux et qui, quoique seul, discourait presque à haute voix. Argensola reconnut Tchernoff et lui souhaita le bonsoir. Alors, sans y être invité, le Russe régla son pas sur celui des autres et remonta vers l'Arc de Triomphe en leur compagnie. C'était à peine si Jules avait eu précédemment l'occasion d'échanger quelques coups de chapeau sous le porche avec l'ami d'Argensola ; mais l'émotion dispose les âmes à la sympathie. Quant à Tchernoff, il n'était jamais gêné avec personne, et il eut vis-à-vis de Jules la même attitude que s'il l'avait connu depuis sa naissance. Il reprit donc le cours des raisonnements qu'il adressait tout à l'heure aux masses de noire végétation, aux bancs solitaires, à l'ombre verte trouée çà et là par la lueur tremblante des becs de gaz,

et il les reprit à l'endroit même où il les avait interrompus, sans donner à ses nouveaux auditeurs la moindre explication.

— En ce moment, *ils* crient avec la même fièvre que ceux d'ici : *ils* croient de bonne foi qu'ils vont défendre leur patrie attaquée ; *ils* veulent mourir pour leurs familles et pour leurs foyers que personne ne menace...

— De qui parlez-vous, Tchernoff? — interrogea Argensola.

— D'*eux* ! — répondit le Russe en regardant fixement son interlocuteur, comme si cette question le surprenait. — J'ai vécu dix ans en Allemagne ; j'ai été correspondant d'un journal de Berlin ; et je connais à fond ces gens-là. Eh bien, ce qui se passe sur les bords de la Seine, se passe aussi sur les bords de la Sprée : des chants, des rugissements de patriotisme, des drapeaux qu'on agite. En apparence, c'est la même chose ; mais, au fond, quelle différence ! La France, elle, ne veut pas de conquêtes ; ce soir, la foule a malmené quelques braillards qui hurlaient : « A Berlin ! » Tout ce que la République demande, c'est qu'on la respecte et qu'on la laisse vivre en paix. La République n'est pas la perfection, je le sais ; mais encore vaut-elle mieux que le despotisme d'un monarque irresponsable et qui se vante de régner par la grâce de Dieu...

Tchernoff se tut quelques instants, comme pour considérer en lui-même un spectacle qui s'offrait à son imagination.

— Oui, en ce moment, — reprit-il, — les masses populaires allemandes, se consolant de leurs humiliations par un grossier matérialisme, vocifèrent : « A Paris ! A Paris ! Nous y boirons du champagne gratis ! » La bourgeoisie piétiste, capable de tout pour obtenir une dignité nouvelle, et l'aristocratie, qui a donné au monde les plus grands scandales des dernières années, vocifère : « A Paris ! A Paris ! » parce que c'est la Babylone du péché, la ville du Moulin-Rouge et des restaurants de Montmartre, les seules choses que ces gens en connaissent. Et mes camarades de la Social-Démocratie ne vocifèrent pas moins que les autres ; mais c'est un cri différent qu'on leur enseigne : « A Moscou ! A Saint-Pétersbourg ! Écrasons la tyrannie russe qui est un danger pour la civilisation. »

Et dans le silence de la nuit, Tchernoff eut un éclat de rire qui résonna comme un cliquetis de castagnettes. Puis il continua :

— Mais la Russie est bien plus civilisée que l'Allemagne ! La vraie civilisation ne consiste pas seulement à posséder une grande industrie, des flottes, des armées, des universités où l'on n'enseigne que la science. Cela, c'est une civilisation toute matérielle. Il y en a une autre, beaucoup meilleure, qui élève l'âme et qui fait que la dignité humaine réclame ses droits. Un citoyen suisse qui, dans son chalet de bois, s'estime l'égal de tous les hommes de son pays, est plus civilisé que le *Herr Professor* qui cède le pas à un lieutenant ou que le millionnaire de Hambourg qui se courbe comme un laquais devant quiconque porte un nom à particule. Je ne nie pas que les Russes aient eu à souffrir d'une odieuse tyrannie; j'en sais quelque chose ; je connais la faim et le froid des cachots ; j'ai vécu en Sibérie. Mais d'une part, chez nous, la tyrannie est principalement d'origine germanique : la moitié de l'aristocratie russe est allemande ; les généraux qui se distinguent le plus en faisant massacrer les ouvriers grévistes et les populations annexées, sont allemands ; les hauts fonctionnaires qui soutiennent le despotisme et qui conseillent la répression sanglante sont allemands. Et d'autre part, en Russie, la tyrannie a toujours vu se dresser devant elle une protestation révolutionnaire. Si une partie de notre peuple est encore à demi barbare, le reste possède une mentalité supérieure, un esprit de haute morale qui lui fait affronter les sacrifices et les périls par amour de la liberté. En Allemagne, au contraire, qui a jamais protesté pour défendre les droits de l'homme? Où sont les intellectuels ennemis du tsarisme prussien? Les intellectuels se taisent ou prodiguent leurs adulations à l'oint du Seigneur. En deux siècles d'histoire, la Prusse n'a pas su faire une seule révolution contre ses indignes maîtres ; et, aujourd'hui que l'empereur allemand, musicien et comédien comme Néron, afflige le monde de la plus effroyable des calamités, parce qu'il peut prendre dans l'histoire un rôle théâtral de grand acteur, son peuple entier se soumet à cette folie d'histrion et ses savants ont l'ignominie de l'appeler « les délices du genre humain ». Non, il ne faut pas dire que la tyrannie qui pèse sur mon pays soit essentiellement propre à la Russie : les plus mauvais tsars furent ceux qui imitèrent les rois de Prusse. Le Slave réactionnaire est brutal ; mais il se repent de

sa brutalité, et parfois même il en pleure. On a vu des officiers russes se suicider pour ne point commander le feu contre le peuple ou par remords d'avoir pris part à des tueries. Notre tsar actuellement régnant a caressé, dans un rêve humanitaire, la généreuse utopie de la paix universelle et organisé les conférences de la Haye. Le kaiser de la Kultur, lui, a travaillé des années et des années à construire et à graisser une effroyable machine de destruction pour écraser l'Europe. Le Russe est un chrétien humble, démocrate, altéré de justice ; l'Allemand fait montre de christianisme, mais il n'est qu'un idolâtre comme les Germains d'autrefois.

Ici Tchernoff s'arrêta une seconde, comme pour préparer ses auditeurs à entendre une déclaration extraordinaire.

— Moi, — reprit-il, — je suis chrétien.

Argensola, qui connaissait les idées et l'histoire du Russe, fit un geste d'étonnement. Tchernoff surprit ce geste et crut devoir donner des explications.

— Il est vrai, — dit-il, — que je ne m'occupe guère de Dieu et que je ne crois pas aux dogmes ; mais mon âme est chrétienne, comme celle de tous les révolutionnaires. La philosophie de la démocratie moderne est un christianisme laïc. Nous, les socialistes, nous aimons les humbles, les besogneux, les faibles ; nous défendons leur droit à la vie et au bien-être, comme l'ont fait les grands exaltés de la religion qui voyaient en tout malheureux un frère. Il n'y a qu'une différence : c'est au nom de la justice que nous réclamons le respect pour le pauvre, tandis que les chrétiens réclament ce respect au nom de la pitié. Mais d'ailleurs, les uns comme les autres, nous voulons que les hommes s'entendent afin d'arriver à une vie meilleure, que le fort fasse des sacrifices pour le faible, le riche pour le nécessiteux, et que, finalement, la fraternité règne dans le monde. Le christianisme, religion des humbles, a reconnu à tous les hommes le droit naturel d'être heureux ; mais il a placé le bonheur dans le ciel, loin de notre « vallée de larmes ». La Révolution et les socialistes, qui sont ses héritiers, ont placé le bonheur dans les réalités terrestres et veulent que tous les hommes puissent obtenir ici-bas leur part légitime. Or, où trouve-t-on le christianisme dans l'Allemagne d'aujourd'hui? Elle s'est fabriqué un Dieu à sa ressemblance, et,

lorsqu'elle croit adorer ce Dieu, elle est idolâtre de sa propre image. Le Dieu allemand n'est que le reflet de l'État allemand, pour qui la guerre est la première fonction d'un peuple et la plus profitable des industries. Quand d'autres peuples chrétiens veulent faire la guerre, ils sentent la contradiction qui existe entre leur dessein et les enseignements de l'Évangile, et ils s'excusent en alléguant la cruelle nécessité de se défendre. L'Allemagne, elle, proclame que la guerre est agréable à Dieu. Pour tous les Allemands, quelles que soient d'ailleurs les différences de leurs confessions religieuses, il n'y a en réalité qu'un Dieu, qui est allemand, et c'est ce Dieu qu'à cette heure Guillaume appelle : « Son grand Allié ». La Prusse en créant pour son usage un Jéhovah ambitieux, vindicatif, hostile au reste du genre humain, à rétrogradé vers les plus grossières superstitions du paganisme : car le grand progrès réalisé par la religion chrétienne fut de concevoir un Dieu unique et de tendre à créer par l'adoration de ce Dieu unique, une certaine unité morale, un certain esprit d'union et de paix entre tous les hommes. Le Dieu des chrétiens a dit : « Tu ne tueras pas ! » et son fils a dit : « Bienheureux les pacifiques ! » Au contraire le Dieu de Berlin porte le casque et les bottes à l'écuyère, et son empereur le mobilise comme Otto, Franz ou Wilhelm, pour qu'il aide à battre, à voler et à massacrer les ennemis du peuple élu. Pourquoi cette différence? Parce que les Allemands ne sont que des chrétiens d'hier. Leur christianisme date à peine de six siècles, tandis que celui des autres peuples européens date de dix, de quinze, de dix-huit siècles. A l'époque des dernières croisades, les Prussiens vivaient encore dans l'idolâtrie. Chez eux, l'orgueil de race et les instincts guerriers font revivre aujourd'hui le souvenir des vieilles divinités mortes, et prêtent au Dieu bénin de l'Évangile l'aspect rébarbatif d'un sanguinaire habitant du Walhalla.

Dans le silence de la majestueuse avenue, le Russe évoqua les figures des anciennes divinités germaniques dont le Dieu prussien d'aujourd'hui était l'héritier et le continuateur. Réveillées par l'agréable bruit des armes et par l'aigre odeur du sang, ces divinités, qu'on croyait défuntes, allaient reparaître au milieu des hommes. Déjà Thor, le Dieu brutal, à la tête petite, s'étirait les bras et empoignait le marteau qui lui

sert à écraser les villes ; Wotan affilait sa lance qui a l'éclair pour lame et le tonnerre pour pommeau ; Odin à l'œil unique bâillait de malefaim en attendant les morts qui s'amoncelleraient autour de son trône. Les Walkyries, vierges échevelées, suantes et malodorantes, galopaient de nuage en nuage, excitant les hommes par des clameurs farouches et se préparant à emporter les cadavres jetés comme des besaces sur la croupe de leurs chevaux ailés.

Argensola interrompit cette tirade pour faire observer que l'orgueil allemand ne s'appuyait pas seulement sur cet inconscient paganisme et qu'il croyait avoir aussi pour lui le prestige de la science.

— Je sais, je sais ! — répondit Tchernoff sans laisser à l'autre le temps de développer sa pensée. — Les Allemands sont pour la science de laborieux manœuvres ; confinés chacun dans leur spécialité, ils ont la vue courte, mais le labeur tenace ; ils ne possèdent pas le génie créateur, mais ils savent tirer parti des découvertes d'autrui et s'enrichir par l'application industrielle des principes qu'eux-mêmes étaient incapables de mettre en lumière. Chez eux, l'industrie l'emporte de beaucoup sur la science pure, l'âpre amour du gain sur la curiosité purement intellectuelle ; et c'est même la raison pour laquelle ils commettent si souvent de lourdes méprises et mêlent tant de charlatanisme à leur science. En Allemagne, les grands noms deviennent des réclames commerciales, sont exploités comme des marques de fabriques ; les savants illustres se font hôteliers de sanatorium ; un *Herr Professor* annonce à l'univers qu'il vient de découvrir le traitement de la tuberculose, et cela n'empêche pas les tuberculeux de mourir comme auparavant ; un autre désigne par un chiffre le remède qui, assure-t-il, triomphe de la plus inavouable des maladies, et il n'y a pas un avarié de moins dans le monde. Mais ces lourdes erreurs représentent des fortunes considérables ; ces fausses panacées valent des millions à leur inventeur et à la société industrielle qui en exploite le brevet et qui lance le produit sur le marché : car ce produit se vend très cher, et il n'y a guère que les riches qui puissent en user. Comme tout cela est loin du beau désintéressement d'un Pasteur et de tant d'autres savants qui, au lieu de se réserver le monopole de leurs découvertes, en ont

fait largesse à l'humanité ! Pour ce qui concerne la science spéculative, les Allemands ne vivent guère que d'emprunts, mais ils trouvent encore le moyen d'en tirer du bénéfice pour eux-mêmes. C'est Gobineau et Chamberlain, c'est-à-dire un Français et un Anglais, qui leur ont fourni les arguments théoriques par lesquels ils prétendent établir la supériorité de leur race ; c'est avec les résidus de la philosophie de Darwin et de Spencer que leur vieil Haeckel a confectionné le « monisme », cette doctrine qui, appliquée à la politique, tend à consacrer scientifiquement l'orgueil allemand, et qui reconnaît aux Teutons le droit de dominer le monde parce qu'ils sont les plus forts.

Ils étaient arrivés à la place de l'Étoile. L'Arc de Triomphe détachait sa masse sombre sur le ciel étoilé. Les avenues qui rayonnent autour du monument allongeaient à perte de vue leurs doubles files de lumières. Les becs de gaz voisins illuminaient les bases du gigantesque édifice et la partie inférieure de ses figures sculptées. Plus haut, les ombres épaissies faisaient la pierre toute noire.

— C'est très beau, — dit Tchernoff. — Toute une civilisation qui aime la paix et la douceur de la vie a passé par là.

Quoique étranger, il n'en subissait pas moins l'attraction de ce moment vénérable qui garde la gloire des ancêtres. Il ne voulait pas savoir qui l'avait édifié. Les hommes construisent, croyant concréter dans la pierre une idée du moment, qui flatte leur orgueil ; mais ensuite la postérité, dont les vues sont plus larges, change la signification de l'édifice, le dépouille de l'égoïsme primitif et en grandit le symbolisme. Les statues grecques, qui n'ont été à l'origine que de saintes images données aux sanctuaires par les dévots de ce temps-là, sont devenues des modèles d'éternelle beauté. Le Colisée, énorme cirque construit pour les jeux sanguinaires, et les arcs élevés à la gloire de Césars ineptes, représentent aujourd'hui pour nous la grandeur romaine.

— L'Arc de Triomphe, — reprit Tchernoff, — a deux significations. Par les noms de batailles et de généraux gravés sur les surfaces intérieures de ses pilastres et de ses voûtes, il n'est que français et il prête à la critique. Mais, extérieurement, il ne porte aucun nom ; il a été élevé à la mémoire de

la Grande Armée et cette grande Armée fut le peuple même le peuple qui fit la plus grande des révolutions et qui la répandit par les armes dans l'Europe entière. Les guerriers de Rude qui entonnent *la Marseillaise* ne sont pas des soldats professionnels ; ce sont des citoyens armés qui partent pour un sublime et violent apostolat. Il y a là quelque chose de plus que la gloire étroite d'une seule nation. Et voilà pourquoi je ne puis penser sans horreur au jour néfaste où a été profanée la majesté d'un tel monument. Dans le lieu où nous sommes, des milliers de casques à pointe ont étincelé au soleil, des milliers de grosses bottes ont frappé le sol avec une régularité mécanique, des trompettes courtes, des fifres criards, des tambours plats ont troublé le silence de ces voûtes ; la marche guerrière de *Lohengrin* a retenti dans l'avenue déserte, devant les maisons fermées. Ah ! s'ils revenaient, quel désastre ! L'autre fois, ils se sont contentés de cinq milliards et de deux provinces ; aujourd'hui, ce serait une calamité beaucoup plus terrible, et non seulement pour les Français, mais pour tout ce qu'il y a de nations honnêtes dans le monde.

Tchernoff, Argensola et Jules prirent par l'avenue Victor-Hugo pour rentrer chez eux. Sous le porche, le Russe, devant remonter chez lui par l'escalier de service, souhaita le bonsoir à ses deux compagnons ; mais Jules, qui avait pris goût à l'éloquence un peu fantasque de cet homme, le pria de venir à l'atelier pour y poursuivre l'entretien, et Argensola le décida sans peine à accepter cette invitation en parlant de déboucher une certaine bouteille de bon vin qu'il gardait dans le buffet de la cuisine. Ils montèrent donc tous les trois à l'atelier par l'ascenseur et s'installèrent autour d'une petite table, près du balcon aux fenêtres grandes ouvertes. Ils étaient dans la pénombre, le dos tourné à l'intérieur de la pièce, et un énorme rectangle de bleu sombre, criblé d'astres, surmontait les toits noirs des maisons qu'ils avaient devant eux ; mais, dans la partie basse du rectangle, les lumières de la ville, embuant l'horizon, donnaient au ciel des teintes sanglantes.

Tchernoff but coup sur coup deux verres de vin, en témoignant par des claquements de langue son estime pour le cru. Pendant deux ou trois minutes, la majesté de la nuit tint les trois hommes silencieux ; leurs regards sautaient d'étoile en

étoile, joignant ces points lumineux par des lignes idéales qui en faisaient des triangles, des quadrilatères, diverses figures géométriques d'une bizarre irrégularité. Parfois la subite scintillation d'un astre accrochait leurs yeux et maintenait leurs regards comme dans une fixité hypnotique. Enfin le Russe, sans sortir de sa contemplation, se versa un troisième verre et dit :

— Que pense-t-on là-haut des terriens? Les habitants de ces astres savent-ils qu'il a existé un Bismarck ? Connaissent-ils la mission divine de la race germanique?

Et il se mit à rire. Puis, après avoir considéré encore pendant quelques instants cette sorte de brume rougeâtre qui s'étendait au-dessus des toits :

— Dans quelques heures, — ajouta-t-il sans la moindre transition, — lorsque le soleil se lèvera, on verra galoper à travers le monde les quatre cavaliers ennemis des hommes. Déjà les chevaux malfaisants piaffent, dans l'impatience de prendre leur course ; déjà leurs sinistres maîtres se concertent avant de sauter en selle.

— Et qui sont ces cavaliers? — demanda Argensola.

— Ceux qui précèdent la Bête.

Cette réponse n'était pas plus intelligible que les paroles précédentes, et Jules pensa : « Il est gris. » Mais, par curiosité, il interrogea de nouveau :

— Et quelle est cette Bête?

Le Russe parut étonné de la question. Il n'avait exprimé à haute voix que la fin de ses rêvasseries, et il croyait les avoir communiquées à ses compagnons depuis le début.

— C'est la Bête de l'Apocalypse.

Après quoi, il éprouva le besoin d'exprimer verbalement l'admiration que lui inspirait l'halluciné de Pathmos. A deux mille ans d'intervalle, le poète des visions grandioses et obscures exerçait encore de l'influence sur le révolutionnaire mystique, niché au plus haut étage d'une maison de Paris. Selon Tchernoff, Jean avait tout pressenti, et ses délires, inintelligibles au vulgaire, contenaient la prophétique intuition de tous les grands événements humains.

Le Russe décrivit donc la Bête apocalyptique surgissant des profondeurs de la mer. Elle ressemblait à un léopard ; ses pieds étaient comme ceux d'un ours et sa gueule comme la

gueule d'un lion ; elle avait sept têtes et dix cornes, et sur les cornes dix diadèmes ; et sur chacune des sept têtes le nom d'un blasphème était écrit. L'évangéliste n'avait pas dit ces noms, peut-être parce qu'ils variaient selon les époques et se modifiaient à chaque millénaire, lorsque la Bête faisait une apparition nouvelle ; mais Tchernoff lisait sans peine ceux qui flamboyaient aujourd'hui sur les têtes du monstre : c'étaient des blasphèmes contre l'humanité, contre la justice, contre tout ce qui rend la vie tolérable et douce ; c'étaient des maximes comme celles-ci :

« La force prime le droit. »

« Le faible n'a pas droit à l'existence. »

« Pour être grand, il faut être dur. »

— Mais les quatre cavaliers? — demanda Jules, qui craignait de voir Tchernoff s'égarer dans de nouvelles digressions.

— Les quatre cavaliers précèdent l'apparition de la Bête, — reprit le Russe. — Souvenez-vous...

Un grand trône était dressé ; celui qui s'y trouvait assis paraissait de jaspe, et un arc-en-ciel formait derrière sa tête comme un dais d'émeraude. Autour du trône, il y avait vingt-quatre autres trônes disposés en demi-cercle, et sur ces trônes vingt-quatre vieillards, vêtus d'habillements blancs et couronnés de couronnes d'or. Quatre animaux énormes, couverts d'yeux et pourvus chacun de six ailes, semblaient garder le grand trône.

Et les sceaux du livre du mystère étaient rompus par l'agneau en présence de celui qui y était assis. Les trompettes sonnaient pour saluer la rupture du premier sceau ; l'un des animaux criait d'une voix tonnante au poète visionnaire : « Regarde ! » Et le premier cavalier apparaissait sur un cheval blanc, et ce cavalier tenait à la main un arc, et il avait sur la tête une couronne. Selon les uns, c'était la Conquête, selon d'autres, c'était la Peste ; et rien n'empêchait que ce fût à la fois l'une et l'autre.

Au second sceau : « Regarde ! » criait le second animal, en roulant ses yeux innombrables. Et du sceau rompu jaillissait un cheval roux ; et le cavalier qui le montait brandissait au-dessus de sa tête une grande épée : c'était la Guerre.

Devant son galop furieux, la paix était bannie du monde et les hommes commençaient à s'exterminer.

Au troisième sceau : « Regarde ! » criait le troisième des animaux ailés. Et c'était un cheval noir qui s'élançait ; et celui qui le montait tenait une balance à la main, pour peser les aliments des hommes : c'était la Famine.

Au quatrième sceau : « Regarde ! » criait le quatrième animal. Et c'était un cheval de couleur blême qui bondissait ; et celui qui était monté dessus se nommait la Mort.

Et le pouvoir leur fut donné de faire périr les hommes par l'épée, par la faim, par la peste et par les bêtes sauvages.

Tchernoff décrivait ces quatre fléaux comme s'il les avait vus en personne. Le cavalier du cheval blanc était vêtu d'un costume fastueux et barbare; sa face d'Oriental se contractait atrocement, comme s'il se fût délecté à renifler l'odeur des victimes. Tandis que son cheval galopait, il tendait son arc pour décocher le fléau. Sur son épaule sautait un carquois de bronze plein de flèches empoisonnées par les germes de toutes les maladies.

Le cavalier du cheval roux brandissait son énorme espadon au-dessus d'une chevelure ébouriffée par la violence de la course ; il était jeune, mais ses sourcils contractés et sa bouche serrée lui donnaient une expression de férocité implacable. Ses vêtements, agités par l'impétuosité du galop, laissaient à découvert une musculature athlétique.

Vieux, chauve et horriblement maigre, le troisième cavalier, à califourchon sur la coupante échine du cheval noir, pressait de ses cuisses décharnées les flancs maigres de l'animal et montrait l'instrument qui symbolise la nourriture devenue rare et achetée au poids de l'or.

Les genoux du quatrième cavalier, aigus comme des éperons, piquaient les côtes du cheval blême ; sa peau parcheminée laissait voir les arêtes et les creux du squelette ; sa face de cadavre avait le rire sardonique de la destruction ; ses bras minces comme des roseaux maniaient une faux gigantesque ; à ses épaules anguleuses pendait un lambeau de suaire.

Et les quatre cavaliers entreprenaient une course folle, et leur chevauchée furieuse passait comme un ouragan sur l'immense foule des humains. Le ciel obscurci prenait une

lividité d'orage ; des monstres horribles et difformes volaient en spirale au-dessus de l'effroyable *fantasia* et lui faisaient une répugnante escorte. Hommes et femmes, jeunes et vieux fuyaient, se bousculaient, tombaient par terre dans toutes les attitudes de la peur, de l'étonnement, du désespoir ; et les quatre coursiers foulaient implacablement cette jonchée humaine sous les fers de leurs sabots.

— Mais vous allez voir, — dit Tchernoff. — J'ai un livre précieux où tout cela est admirablement représenté.

Et il se leva, sortit de l'atelier par une petite porte qui communiquait avec l'escalier de service, revint au bout de quelques minutes avec le livre annoncé. Le volume, imprimé en 1511, avait pour titre : *Apocalypsis cum figuris*, et le texte latin était accompagné de gravures. Ces gravures étaient une œuvre de jeunesse exécutée par Albert Dürer, lorsqu'il n'avait que vingt-six ans. Et, à la clarté d'une lampe, ils contemplèrent tous les trois l'estampe admirable qui représentait la course folle des cavaliers apocalyptiques.

V

PERPLEXITÉS ET DÉSARROI

Lorsque Marcel Desnoyers dut se convaincre que la guerre était inévitable, son premier mouvement fut de la surprise. L'humanité était donc devenue folle? Comment une guerre était-elle possible avec tant de chemins de fer, tant de navires marchands, tant de machines industrielles, tant d'activité déployée à la surface et dans les entrailles de la terre? Les nations allaient se ruiner pour toujours. Le capital était le maître du monde, et la guerre le tuerait. Mais elle-même ne tarderait pas à mourir, faute d'argent. L'âme de cet homme d'affaires s'indignait à penser qu'une si absurde aventure dissiperait des centaines de milliards en fumée et en massacres.

D'ailleurs la guerre ne représentait pour lui qu'un désastre à brève échéance. Il n'avait pas foi en son pays d'origine : la France avait fait son temps. Ceux qui triomphaient aujour-

d'hui, c'étaient les peuples du Nord, surtout cette Allemagne qu'il avait vue de près et dont il avait admiré la discipline et la rude organisation. Que pouvait faire une République corrompue et désorganisée contre l'empire le plus solide et le plus fort de la terre? « Nous allons à la mort, pensait-il. Ce sera pis qu'en 1870. »

L'ordre et l'entrain avec lequel les Français accouraient aux armes et se convertissaient en soldats, l'étonnèrent prodigieusement et diminuèrent un peu son pessimisme. La masse de la population était bonne encore ; le peuple avait conservé sa valeur d'autrefois ; quarante-quatre ans de soucis et d'alarmes avaient fait refleurir les anciennes vertus. Mais les chefs? Où étaient les chefs qui conduiraient les soldats à la victoire?

Cette question, tout le monde se la posait. L'anonymat du régime démocratique et l'inaction de la paix avaient tenu le pays dans une complète ignorance des généraux qui commanderaient les armées. On voyait bien ces armées se former d'heure en heure ; mais on ne savait à peu près rien du commandement. Puis un nom commença à courir de bouche en bouche : « Joffre... Joffre... » Mais ce nom nouveau ne représentait rien pour ceux qui le prononçaient. Les premiers portraits du généralissime qui parurent aux vitrines des magasins, attirèrent une foule curieuse. Marcel contempla longuement un de ces portraits, et il finit par se dire à lui-même : « Il a l'air d'un brave homme. »

Cependant les événements se précipitaient, et, peu à peu, Marcel subit la contagion de l'enthousiasme populaire. Il vécut, lui aussi, dans la rue, attiré par le spectacle qu'offrait la foule des civils saluant la foule des militaires qui se rendaient à leur poste.

Le soir, il assistait sur les boulevards au passage des manifestations. Le drapeau tricolore ondulait à la lumière des lampes électriques ; sur la chaussée, la masse des gens s'ouvrait, en applaudissant et en poussant des vivats. Toute l'Europe, à l'exception des deux empires centraux, défilait à travers Paris ; toute l'Europe saluait spontanément de ses acclamations la France en péril. Les drapeaux des diverses nationalités déployaient dans l'air toutes les couleurs de

l'arc-en-ciel, suivis par des Russes aux yeux clairs et mystiques, par des Anglais qui, tête découverte, entonnaient des chants d'une religieuse gravité, par des Grecs et des Roumains au profil aquilin, par des Scandinaves blancs et roses, par des Américains du Nord enflammés d'un enthousiasme un peu puéril, par des Juifs sans patrie, amis du pays des révolutions égalitaires, par des Italiens fiers comme un chœur de ténors héroïques, par des Espagnols et des Sud-Américains infatigables à crier bravo. Ces manifestants étaient des étudiants et des ouvriers venus en France pour s'instruire dans les écoles et dans les fabriques, ou des réfugiés à qui Paris donnait l'hospitalité, après qu'une guerre ou une révolution les avait chassés de chez eux. Les cris qu'ils poussaient n'avaient aucune signification officielle, et chacun de ces hommes agissait par élan spontané, par désir de témoigner son amour à la République. A ce spectacle, le vieux Marcel éprouvait une irrésistible émotion et se disait que la France était donc encore quelque chose dans le monde, puisqu'elle continuait à exercer sur les autres peuples une influence morale et que ses joies ou ses douleurs intéressaient l'humanité tout entière.

Dans la journée, Marcel allait à la gare de l'Est. La foule des curieux se massait contre les grilles, débordait et s'allongeait jusque dans les rues adjacentes. Cette gare, en voie d'acquérir l'importance d'un lieu historique, ressemblait un peu à un tunnel trop étroit par où un fleuve aurait essayé de s'engouffrer avec de grands heurts et de grands remous. C'était de là qu'une partie de la France armée s'élançait vers les champs de bataille de la frontière. Par les diverses portes entraient des milliers et des milliers de chevaux ; des hommes à la poitrine bardée de fer et à la tête casquée, pareils aux paladins du moyen âge ; d'énormes caisses qui servaient de cages aux condors de l'aéronautique ; des files de canons longs et minces, peints en gris, protégés par des plaques d'acier, plus semblables à des instruments astronomiques qu'à des outils de mort ; des multitudes et des multitudes de képis rouges qui se mouvaient au rythme de la marche ; d'interminables rangées de fusils, les uns noirs et donnant l'idée de lugubres cannaies, les autres surmontés de baïonnettes semblables à des champs d'épis radieux. Et sur ces moissons

d'acier les drapeaux des régiments palpitaient comme des oiseaux au plumage multicolore : le corps blanc, une aile bleue, une aile rouge, et le fer de la hampe pour bec de bronze.

Le matin du quatrième jour de la mobilisation, Marcel eut l'idée d'aller voir son menuisier Robert. C'était un robuste garçon, qui, disait-il, « s'était émancipé de la tyrannie patronale » et qui travaillait chez lui. Une pièce en sous-sol lui servait à la fois de logis et d'atelier ; sa compagne, qu'il appelait « son associée », s'occupait du ménage et élevait un bambin sans cesse pendu à ses jupes. Marcel avait pris en amitié cet ouvrier habile, qui était venu souvent mettre en place, dans l'appartement de l'avenue Victor-Hugo, les nouvelles acquisitions faites à l'Hôtel des Ventes, et qui, dans cette besogne, se prêtait de bonne grâce aux goûts changeants et aux caprices parfois un peu bizarres du maître.

Dans le petit atelier, Marcel trouva Robert qui, la casquette sur l'oreille, vêtu de larges pantalons de panne, chaussé de souliers à clous, portait plusieurs petits drapeaux et cocardes piqués aux revers de son veston.

— Vous venez trop tard, patron, — dit l'ouvrier au visiteur. — On va fermer la boutique. Le maître de ces lieux a été mobilisé, et dans quelques heures il sera incorporé à son régiment.

Ce disant, il montrait du doigt un papier manuscrit collé à la porte, papier qui, de même qu'une multitude d'affiches imprimées mises aux devantures d'innombrables établissements parisiens, annonçait que le patron et les employés avaient obéi à l'ordre de mobilisation.

Jamais il n'était venu à l'esprit de Marcel que son menuisier pût devenir soldat. Cet homme était rebelle à toute autorité ; il haïssait les *flics*, c'est-à-dire les policiers de Paris, et, dans toutes les émeutes, il avait échangé avec eux des coups de poing et des coups de canne. Le militarisme était sa bête noire ; dans les meetings réunis pour protester contre la servitude de la caserne, il avait figuré au nombre des manifestants les plus tapageurs. Et c'était ce révolutionnaire qui partait pour la guerre avec la meilleure volonté du monde, sans qu'il lui en coûtât le moindre effort?

A la stupéfaction de Marcel, Robert parla du régiment avec enthousiasme.

— Je crois en mes idées comme auparavant, patron ; mais la guerre est la guerre, et elle enseigne beaucoup de choses, entre autres celle-ci : que la liberté a besoin d'ordre et de commandement. Il est indispensable que quelqu'un dirige et que les autres obéissent ; qu'ils obéissent par volonté libre, par consentement réfléchi, mais qu'ils obéissent. Quand la guerre éclate, on voit les choses autrement que lorsqu'on est chez soi et qu'on vit à sa guise.

La nuit où Jaurès fut assassiné, il avait rugi de colère, déclarant que la matinée du lendemain vengerait cette mort. Il était allé trouver les membres de sa section pour savoir ce qu'ils projetaient de faire contre les bourgeois. Mais la guerre était imminente ; il y avait dans l'air quelque chose qui s'opposait aux luttes civiles, qui reléguait dans l'oubli les griefs particuliers, qui réconciliait toutes les âmes dans une aspiration commune; et aucun mouvement séditieux ne s'était produit.

— La semaine dernière, — reprit-il, — j'étais antimilitariste. Comme ça me paraît loin ! Certes, je continue à aimer la paix, à exécrer la guerre, et tous les camarades pensent comme moi. Mais les Français n'ont provoqué personne, et on les menace, on veut les asservir. Devenons donc des bêtes féroces, puisqu'on nous y oblige, et, afin de nous défendre, restons tous dans le rang ; soumettons-nous tous à la consigne. La discipline n'est pas brouillée avec la Révolution. Souvenez-vous des armées de la première République : tous citoyens, les généraux comme les soldats; et pourtant Hoche, Kléber et les autres étaient de rudes compères qui savaient commander et imposer l'obéissance. Nous allons faire la guerre à la guerre; nous allons nous battre pour qu'ensuite on ne se batte plus.

Puis, comme si cette affirmation ne lui paraissait pas assez claire :

— Nous nous battrons pour l'avenir, — expliqua-t-il encore, — nous mourrons pour que nos petits-enfants ne connaissent plus une telle calamité. Si nos ennemis triomphaient, ce qui triompherait avec eux, ce serait le militarisme et l'esprit de conquête. Ils s'empareraient d'abord de l'Europe, ensuite du reste du monde. Plus tard, ceux qu'ils auraient

dépouillés se soulèveraient contre eux, et ce serait des guerres à n'en plus finir. Nous ne voulons point de conquêtes, nous ; si nous voulons récupérer l'Alsace et la Lorraine, c'est parce qu'elles nous ont appartenu naguère et que leurs habitants veulent redevenir Français. Voilà tout. Nous n'imiterons pas nos ennemis ; nous n'essayerons pas de nous approprier des territoires ; nous ne compromettrons pas par nos convoitises la tranquillité du monde. L'expérience que nous avons faite avec Napoléon nous suffit, et nous ne voulons pas recommencer l'aventure. Nous nous battrons pour notre sécurité et pour celle du monde, pour la sauvegarde des peuples faibles. S'il s'agissait d'une guerre d'agression, d'orgueil, de conquête, nous nous souviendrions de notre antimilitarisme ; mais il s'agit de nous défendre, et nos gouvernants sont innocents de ce qui se passe. On nous attaque ; notre devoir à tous est de marcher unis.

Robert, qui était anticlérical, montrait une tolérance, une largeur d'idées qui embrassait l'humanité tout entière. La veille, il avait rencontré à la mairie de son quartier un réserviste qui, incorporé dans le même régiment, allait partir avec lui, et un coup d'œil lui avait suffi pour reconnaître que c'était un curé.

— Moi, — lui avait-il dit, — je suis menuisier de mon état. Et vous, camarade... vous travaillez dans les églises?

Il avait employé cet euphémisme pour que le prêtre ne pût attribuer à son interlocuteur quelque intention offensive. Et les deux hommes s'étaient serré la main.

— Je ne suis pas pour la calotte, — continua Robert en s'adressant à Desnoyers. — Il y a beau temps que nous sommes en froid, Dieu et moi. Mais il y a de braves gens partout, et, dans un moment comme celui-ci, les braves gens doivent s'entendre. N'est-ce pas votre avis, patron?

Ces propos rendirent Marcel pensif. Un homme comme cet ouvrier, qui n'avait aucun bien matériel à défendre et qui était l'adversaire des institutions existantes, allait gaillardement affronter la mort pour un idéal généreux et lointain, et, en faisant cela, cet homme n'hésitait pas à sacrifier ses idées les plus chères, toutes les convictions que, jusqu'alors, il avait caressées avec amour. Et lui, Marcel, qui était un des

privilégiés de la fortune, qui avait à défendre tant de biens précieux, il ne savait que s'abandonner au doute et à la critique!...

Dans l'après-midi, Marcel rencontra son menuisier près de l'Arc de Triomphe. Robert était incorporé à un groupe d'ouvriers qui paraissaient être du même métier que lui, et ce groupe s'en allait avec beaucoup d'autres, qui représentaient à peu près toutes les classes de la société : des bourgeois bien vêtus, des jeunes gens fins et anémiques, des plumitifs à la face pâle et aux grosses lunettes, des prêtres jeunes qui souriaient avec une légère malice, comme s'ils se fussent trouvés compromis dans une escapade. A la tête de ce troupeau humain marchait un sergent : à l'arrière-garde, plusieurs soldats, le fusil sur l'épaule. Un rugissement musical, une mélopée grave et menaçante, s'élevait de cette phalange aux bras ballants, aux jambes qui s'ouvraient et se fermaient comme des compas. En avant les réservistes !

Robert entonnait avec énergie le refrain guerrier. En dépit de son vêtement de panne et de sa musette de toile, il avait le même aspect grandiose que les figures de Rude dans le bas-relief du *Départ*. Son « associée » et son petit garçon trottaient près de lui, pour l'accompagner jusqu'à la gare. Le millionnaire suivit d'un œil respectueux cet homme qui lui parut extraordinairement grandi par le seul fait d'appartenir à cette avalanche humaine, et dans ce respect il y avait aussi quelque malaise : sa conscience inquiète faisait qu'en regardant son menuisier il éprouvait une sorte d'humiliation.

Marcel voyait tout son passé se dresser devant lui avec une netteté étrange, comme si une brise soudaine avait dissipé les brouillards qui jusqu'alors l'enveloppaient d'ombre. Cette terre de France, aujourd'hui menacée, était son pays natal. Quinze siècles d'histoire avaient travaillé pour son bien, à lui, pour qu'en arrivant au monde il y trouvât des commodités et des progrès que n'avaient point connus ses ancêtres. Maintes générations de Desnoyers avaient préparé l'avènement de Marcel Desnoyers à l'existence en bataillant sur cette terre, en la défendant contre les ennemis, et c'était à cela qu'il devait le bonheur d'être né dans un pays libre, d'appartenir à un peuple maître de ses destinées, à une famille affranchie de la

servitude. Et, quand son tour était venu de continuer cet effort, quand c'était à lui de procurer le même bien à la suite des générations, il s'était dérobé comme un débiteur qui refuse de payer sa dette. Tout homme qui naît a des obligations envers sa patrie et envers le groupe humain au milieu duquel il est né ; et ces obligations, il a le devoir précis de s'en acquitter, le cas échéant, avec ses bras, avec le sacrifice même de sa propre personne. Or, en 1870, Marcel, au lieu de s'acquitter de ce devoir, avait pris la fuite, avait trahi sa nation et ses pères. Cela lui avait réussi, puisqu'il avait acquis des millions à l'étranger ; mais n'importe : il y a des fautes que les millions n'effacent pas, et l'inquiétude de sa conscience en était pour lui la preuve. Au spectacle de tous ces Français qui se levaient en masse pour défendre leur patrie, il se sentait pris de honte ; à la vue des vétérans de 1870 qui montraient fièrement à leur boutonnière le ruban vert et noir et qui avaient sans doute participé aux privations du siège de Paris et aux défaites héroïques, il pâlissait. En vain se raisonnait-il, pour apaiser son tourment intérieur; en vain se disait-il que les deux époques étaient bien différentes, qu'en 1870 l'Empire était impopulaire, qu'alors la nation était partagée, que tout était perdu : le souvenir d'un mot célèbre se représentait à sa mémoire comme une obsession : « Il restait la France ! »

Un moment, l'idée lui vint de s'offrir comme volontaire et de partir ainsi que son menuisier, la musette au flanc, mêlé à un peloton de futurs soldats. Mais quels services aurait-il pu rendre? Il avait beau être robuste encore ; il avait dépassé la soixantaine, et, pour être soldat, il faut être jeune. Tout le monde est capable de tirer un coup de fusil, et le courage ne lui manquait point pour se battre ; mais le combat n'est qu'un accident de la lutte. Ce qu'il y a de pénible et d'accablant, ce sont les opérations qui précèdent le combat, les marches interminables, les rigueurs de la température, les nuits passées à la belle étoile, le labeur de remuer la terre, d'ouvrir les tranchées, de charger les chariots, de supporter la faim et la soif. Non, il était trop tard pour qu'il songeât à s'acquitter de sa dette de cette manière-là.

Et il n'avait pas même la douloureuse mais noble satisfaction qu'ont les autres pères, trop vieux pour offrir leurs ser-

vices personnels à la patrie, de lui donner leurs fils comme défenseurs. Son fils, à lui, n'était pas Français et n'avait pas à répondre de la dette paternelle. Puisque Marcel avait eu le tort de fonder sa famille à l'étranger, il lui était interdit, dans les circonstances présentes, de demander à Jules de faire ce que lui-même n'avait pas fait autrefois. L'une des conséquences les plus pénibles de la faute ancienne n'était-elle pas que le père et le fils fussent de nationalités différentes? Cela n'était-il pas en quelque sorte une seconde trahison et une récidive d'apostasie?

Voilà pourquoi, les jours suivants, beaucoup de mobilisés pauvrement vêtus, qui se rendaient seuls aux gares, rencontrèrent un vieux monsieur qui les arrêtait avec timidité, qui mettait la main à la poche, qui leur glissait un billet de vingt francs et qui s'éloignait aussitôt, tandis qu'ils le regardaient avec des yeux ébahis. Des ouvrières en larmes, qui venaient de dire adieu à leurs hommes, virent le même vieux monsieur sourire à leurs petits enfants qui marchaient à côté d'elles, caresser les joues des bambins, puis s'en aller très vite en laissant dans la menotte d'un des marmots une pièce de cinq francs.

Marcel, qui n'avait jamais fumé, se mit à fréquenter les débits de tabac. Il en sortait les mains et les poches pleines, pour combler de cigarettes et de cigares le premier soldat qu'il rencontrait. Quelquefois, le favorisé souriait courtoisement, remerciait par une phrase qui dénotait l'éducation supérieure, et repassait le cadeau à un camarade dont la capote était aussi grossière et aussi mal coupée que la sienne. Le service obligatoire était cause de ces petites erreurs.

Pour se donner l'amère volupté d'aviver son remords. Marcel continuait à venir rôder aux alentours de la gare de l'Est. Comme le gros des troupes opérait maintenant sur la frontière, ce n'étaient plus des bataillons entiers qui venaient s'y embarquer ; pourtant l'animation y était grande encore. Jour et nuit, quantité de soldats arrivaient, soit isolés, soit par groupes : des réservistes sans uniformes qui rejoignaient leurs régiments, des officiers occupés jusqu'alors à l'organisation de l'arrière, des compagnies armées qui allaient remplir les vides ouverts par la mort.

Une fois, Marcel suivit longtemps des yeux un sous-lieutenant de réserve qui arrivait, accompagné de son père. Les deux hommes s'arrêtèrent au barrage d'agents qui empêchaient les civils d'entrer dans la gare. Le père avait à la boutonnière le ruban vert et noir, cette décoration que le millionnaire n'avait pas le droit de porter. C'était un vieillard grand, maigre, qui se tenait très droit et qui affectait la froideur impassible, pour dissimuler son émotion. Il dit seulement à son fils :

— Adieu, mon enfant. Porte-toi bien.

— Adieu, mon père.

Le jeune homme souriait comme un automate, et l'autre évitait de le regarder. Après cet échange de mots banaux, le père tourna brusquement le dos ; puis, chancelant comme un homme ivre, il se réfugia au coin le plus obscur de la terrasse d'un petit café, et y cacha sa face dans ses mains, pour dissimuler sa douleur. Et Marcel Desnoyers envia cette douleur.

Une autre fois, il vit une bande d'ouvriers mobilisés qui arrivaient en chantant, se poussaient, plaisantaient, montraient par l'exubérance de leur gaîté qu'ils avaient fait de trop fréquentes stations chez les marchands de vin. L'un d'eux tenait par la main une petite vieille qui marchait à côté de lui, sereine, les yeux secs, faisant un visible effort pour paraître gaie. Mais, lorsqu'elle eut embrassé son garçon sans verser une larme, lorsqu'elle l'eut suivi des yeux à travers la vaste cour et vu disparaître avec les autres par les immenses portes vitrées de la gare, soudain sa physionomie changea comme si un masque avait été enlevé de son visage ; une sauvage douleur succéda à la gaîté factice, et la malheureuse femme, se tournant du côté où elle croyait qu'était l'Allemagne, s'écria les poings serrés, avec une fureur homicide :

— Ah ! brigand !... brigand !...

L'imprécation maternelle s'adressait au personnage dont elle avait vu souvent le portrait dans les journaux illustrés : moustaches aux pointes insolentes, bouche à la denture de loup, sourire tel que dut l'avoir l'homme des cavernes préhistoriques. Et Marcel Desnoyers envia cette colère.

(*A suivre.*)

V. BLASCO IBAÑEZ

TRADUIT PAR G. HÉRELLE

LES ALLEMANDS EN RUSSIE

L'histoire des Allemands en Russie — ou, comme on dit là-bas, de la « tyrannie allemande » — n'a pas encore été écrite, sans doute parce que le sujet est trop riche. Voici trois siècles, en effet, qu'ils colonisent l'empire des tsars; quelques quarante ans qu'ils préparent l'assaut qui devait le leur livrer définitivement. Cette préparation, qui est notre sujet, serait peu compréhensible si l'on ne rappelait d'abord l'infiltration qui l'a précédée. Le lecteur nous excusera si, pour finir en 1914, nous devons partir de la première rencontre de deux peuples.

Elle a été tardive; la lutte des Germains et des Slaves durait ailleurs depuis des siècles quand, en 1237, sur la glace du lac Peïpous, Alexandre Nevski écrasa l'avant-garde allemande, les chevaliers Porte-glaive. Un peu plus tard, nous constatons des rapports entre les villes de la Hanse et des républiques russes de Novgorod et de Pskof. Longtemps actifs, ces rapports se ralentirent au XVIe siècle, d'abord après la découverte d'Arkhangel qui ouvrit la Moscovie au commerce anglais ou hollandais; ensuite quand certains riverains de la Baltique s'avisèrent de la fermer aux autres nations. A maintes reprises l'histoire montre des chargements d'Allemands arrêtés, sur le chemin de la Moscovie, par les Suédois ou les Polonais.

Mais un blocus n'est jamais complet. Sous les premiers Romanof, dès 1613, il y a des Allemands à Moscou ; les uns, plus qu'à demi russifiés, descendent de captifs emmenés de Livonie par Ivan le Terrible ; d'autres sont marchands ou officiers à la solde du tsar, et comme ils sont presque tous luthériens, donc anti-papistes, ils jouissent d'une faveur toute particulière. Assez vite, d'aventuriers isolés ils deviennent une nation protégée et libre de s'organiser à l'écart des Russes ; l'Anglais Collins, qui a visité Moscou vers 1670, conte que jadis les Allemands s'y mariaient avec des femmes du pays, et qu'alors, rebaptisés orthodoxes, ils devenaient Russes ; mais que, maintenant, ils épousent des Allemandes et restent tels qu'à leur arrivée dans la *Sloboda*, leur faubourg. Cette *sloboda*, d'autres voyageurs la décrivent, brillante et plus riche que la ville russe, qui n'est encore qu'un grand village, et c'est, ou peu s'en faut, le contraste des villes indigènes d'Extrême-Orient et de leurs concessions européennes.

Que le faubourg a influé sur la ville, nous le savons tous par le récit classique de la jeunesse de Pierre le Grand, récit qui, d'ailleurs, exagère; si la *sloboda* apprend au jeune tsar à boire à l'allemande, ses vrais éducateurs, Gordon et Lefort, sont l'un Écossais, l'autre Génevois, mais, comme leur influence est avant tout protestante, les Allemands en profitent les premiers. Quand Pierre tire son premier feu d'artifice à treize ans, c'est en l'honneur des coalisés d'Augsbourg ; quelques années plus tard, c'est par l'Allemagne qu'il entre en Europe et dans ses villes qu'il séjourne le plus longtemps. La cohue d'aventuriers qui le suit à son retour est formée surtout d'Allemands, et quand il aura ouvert, à Pétersbourg, une fenêtre et une porte, moins sur l'Europe que sur l'Allemagne, les Allemands en profiteront si bien qu'à sa mort, ils feront plus de la moitié de la *Généralité*, le corps des hauts fonctionnaires de tout ordre. Et comme, en conquérant les provinces baltiques, il y a non seulement confirmé, mais étendu les privilèges des seigneurs allemands, ceux-ci aussi affluent à sa Cour. En 1737, les enfants de leurs quelques centaines de familles détiennent le cinquième des places au corps des Cadets, le séminaire de la *Généralité*.

Ce n'est pas tout. Moins novateur qu'on ne le dit, Pierre a

repris le vieux projet d'allier la dynastie russe à des maisons étrangères ; or, il n'en est de disposées à des mariages qu'en pays luthérien. Il se débarrasse d'abord, au profit de princes courlandais ou mecklembourgeois, des filles de son demi-frère Ivan ; puis il marie son fils Alexis à une princesse de Wolfenbuttel, sa fille aînée Anna à un duc de Holstein, et la cadette, Élisabeth, esquive à grand'peine un Hesse-Hombourg. Tous ces mariages sont pour Pierre un moyen de se faire une clientèle au dehors et de soutenir, au dedans, le ton européen de sa Cour ; il n'imagine guère livrer l'Empire à ces épouseurs de rencontre. C'est pourtant ce qui arrive. Son fils et son petit-fils disparus, le trône passe à l'épouse du Courlandais ; puis, sous la régence d'une Brunswickoise, au petit Ivan VI qui ne tient à la Russie que par son arrière-grand-père ; enfin, après l'intermède russe qu'est le règne d'Élisabeth Pétrovna, à un Holsteinois, Pierre III, qui lui-même se le laisse prendre par sa femme Catherine, encore une Allemande ; de sorte qu'après avoir été pendant des siècles, le pays le plus fermé, le plus méfiant des étrangers, la Russie semble devenue le gros lot d'une loterie tout entière placée chez eux.

Que la nation n'en soit pas satisfaite, on le conçoit ; ce qui étonne, c'est que sa littérature de ce temps ne s'en prenne qu'aux Français. Pourtant le mal qu'on leur reproche, à ces Français, les Russes en sont les premiers auteurs ; s'ils vont se ruiner à Paris, c'est de leur plein gré, et du moins ils en rapportent, pour leur argent, des leçons de politesse qui ne sont pas superflues. Les Allemands, eux, ne se contentent pas des miettes du pain russe, ils vont le saisir jusque chez le moujik ; Verrés n'a pas plus exploité la Sicile, que Buhren, le favori courlandais d'Anna Ivanovna, l'Empire de sa maîtresse. Avides, ils sont encore brutaux et cruels, et par nature, et par mépris des Russes. Il faut, pour mesurer ce mépris, entendre l'académicien russe, Schoumacher, qui ne sait pas le russe, expliquer à son collègue et subordonné, le déjà illustre Lomonossof, qu'il est bien superflu de décrasser les Russes : pour tous les emplois, l'Allemagne fournira de braves gens au plus juste prix ; sur quoi Lomonossof, qui est vif, malmène Schoumacher, et l'on s'étonne de ne pas voir les autres Russes en faire autant aux autres Allemands, ne fût-ce que le jour où

Pierre III rend gracieusement à Frédéric II la Prusse orientale conquise au prix de tant de sang russe.

A vrai dire, la Russie a quelquefois essayé de réagir. Pierre n'a pas fini un an de règne; les Buhren, les Osterman, les Munich, favoris ou ministres tout-puissants, ont connu la Sibérie. Ce qui trompe sur ces réactions, c'est qu'elles n'ont pas eu le caractère net d'une révolte ouverte contre les étrangers, et que souvent elles n'ont abouti qu'à remplacer un Allemand par un autre. Qu'est-ce à dire, sinon que la mainmise des étrangers n'a pas été ressentie en Russie comme elle l'aurait été ailleurs, et que, somme toute, elle y a moins troublé les habitudes que ne l'aurait fait, par exemple, l'arrivée au trône d'un prince polonais. Religion à part, ce Polonais aurait plus bouleversé la Russie, en lui donnant la liberté comme en Pologne, que les Allemands ne l'ont fait en s'installant dans la hiérarchie, à l'instar des autres « allogènes » dont les tsars avaient toujours aimé la barioler ; ils n'y choquaient pas plus leurs subordonnés, qu'avant eux tel Tcherkesse ou tel Tatar. Seulement la tradition exigeait qu'ils s'y tinssent exactement à leur place, subordonnée elle aussi, et ce fut le chef-d'œuvre de Catherine II que de paraître les y fixer.

Allemande elle-même, elle sut le faire oublier ; du jour de son baptême orthodoxe, Dorothée d'Anhalt-Zerbst disparut sous Iékatérina Alexéievna. Alors que son mari, le Holsteinois, écourtait l'office orthodoxe, on l'y vit, elle, multipliant les génuflexions, comme les dévotes dont elle s'égaiera dans ses comédies. Respectueuse de la tradition religieuse, elle est ou semble éprise de la tradition nationale et du passé slave, au point de les retrouver jusqu'à Périgueux, car, dans Périgord il y a *gorod*, ville. Plus que ces étymologies ingénues, son horreur des Welches montre son patriotisme ; on se redit, non sans plaisir, l'impertinence dont elle a salué tel petit-maître à son retour de Paris. Et puis, elle fait mieux que des mots ! Sa politique rend à l'Empire les provinces que les malheurs d'autrefois avaient livrées à la Pologne ; qui pourrait, après cela, lui reprocher d'être née dans une ville allemande?

Tout ce « moscovisme » a pourtant son envers. Il n'est pas vrai que Catherine ait tout oublié de sa première patrie ; sa gallophobie, par exemple, est moins russe qu'allemande et

protestante. D'autre part, elle se sert d'Allemands comme ses prédécesseurs, en tâchant seulement de les montrer moins. Ses favoris sont Russes — sauf Zoritch qui, Serbe, est au moins orthodoxe — et aussi les héros de ses grandes entreprises ; Orlof triomphe à Tchesmé, Roumiantsof sur le Danube, Panine et Potemkine dictent ses traités, mais, derrière eux on entrevoit, leur mâchant la besogne, là Greigh ou Bauer, ici Fersen ou Sievers et partout Catherine elle-même. Or, si elle n'entend sacrifier à personne l'intérêt de l'Empire, elle le trouve toujours dans une alliance allemande ; contre les Polonais elle est Prussienne, Autrichienne contre les Turcs. Il le fallait, disent ses apologistes, et nous ne discuterons pas leurs raisons ; en tout cas, elle a la première introduit les Prussiens à Varsovie et créé entre eux et la Russie, par le partage de la Pologne, une complicité dont les conséquences ne sont peut-être pas épuisées.

En réalité, son art a été de faire croire aux Russes qu'elle les délivrait du lourd fardeau dont Pierre Ier les avait chargés, alors qu'elle se bornait à le mieux répartir ; avec elle un état stable a été atteint où, de concert, Germains et Russes ont travaillé pour la Russie, ou mieux, pour une Germano-Russie. Ce régime hybride, on est embarrassé pour le définir ; nulle part, l'histoire ne montre un autre État à ce point asservi par ses mercenaires. On pourrait évoquer les Barbares dans l'Empire romain, les Turcs dans l'Empire arabe, mais les uns et les autres étaient des soldats ; ici, les murs sont tombés devant des conquérants sans armes. Puis, devenue quelque chose de vaguement analogue à nos pays de protectorat, où le pouvoir est aux mains d'étrangers dissimulés plus ou moins par un décor indigène, la Russie est restée telle, ou à peu près, pendant longtemps.

Dans sa dynastie d'abord. A chaque changement de règne, au XIXe siècle, la nouvelle impératrice est allemande ; seule une Danoise, la princesse Dagmar, fait exception. Autour du couple régnant, dans la famille impériale, il en est de même ; un Beauharnais, sous Nicolas Ier, épouse une grande-duchesse ; mais c'est qu'il est duc de Leuchtemberg et que sous ce titre il peut prendre place à côté des d'Oldenbourg dont Alexandre Ier a préféré l'alliance à celle de Napoléon.

Le personnel de la Cour est allemand, lui aussi, et correct et guindé plus qu'au temps des Orlof et des Potemkine ; si quelques Russes y éclipsent, par leur luxe ou leur esprit, leurs semi-compatriotes, ceux-ci sont plus dans la confidence de l'Auguste Famille, et plus souvent on les voit monter des charges de Cour aux grands emplois. Aux Affaires étrangères, après les Capo d'Istria et les Pozzo di Borgo qui rappellent encore, sous Alexandre Ier, l'imbroglio napoléonien, c'est Nesselrode et Brunow qui font la politique de Nicolas Ier. Cependant, Kankrine et Kleinmichel règnent aux Finances ; seuls des Allemands ont assez d'ordre et de probité pour gérer la fortune de la Russie. A la Guerre, il y a tant de généraux en *hof*, *heim*, *berg*, *stein*, que leurs subordonnés redisent toujours le mot, qu'on attribue, suivant les temps, à Souvorof ou à Yermolof : « Sire, faites-moi Allemand !... pour que j'avance ! » Même dans l'administration provinciale, il y a des Allemands ; mais, en règle générale, plus un poste met en contact avec les masses, plus il a chance d'être occupé par un Russe ; c'est le contraire quand il rapproche de l'empereur.

Comment, avec ce personnel, la politique ne serait-elle pas allemande? Officiellement, la Russie est antirévolutionnaire : elle a fait à la France, jusqu'en 1815, des guerres où son intérêt comptait moins que celui de l'Autriche et de la Prusse. Plus tard, elle reste leur gendarme ; dès 1830, elle recommence contre les Français la guerre à coups d'épingle, en attendant la guerre de Crimée. Celle-ci, après un bref rapprochement avec Napoléon III, sera suivie d'un accord intime avec la Prusse de Bismarck ; tant il est vrai que pour la « Germano-Russie » comme pour la Bavière ou le Hanovre, le fonds de la politique, c'est l'oscillation de la Prusse à l'Autriche, et *vice versa* !

A l'intérieur, même tendance. Comme la société russe, grâce à sa culture française, rêve de liberté, les Allemands pour lesquels cette culture n'est qu'une tenue de salon, deviennent les gardes du trône et de l'autel. On les trouve dans la gendarmerie comme à la Cour ; au-dessus du censeur Freigang, si mal nommé, c'est un Benkendorf qui morigène Pouchkine. Cette aide, l'empereur la leur rend quand ils sont à leur tour harcelés par des Russes. Vers 1840, les slavophiles de Moscou se sont

avisés que, dans les provinces baltiques, les « barons » allemands ont un pouvoir qui tourne, en définitive, au détriment de la sainte Russie; laissés à eux-mêmes, les paysans lettons préfèreraient le pope et même le tchinovnik au pasteur et au baron. Cette considération touche en haut lieu, et, de 1845 à 1847, pour la première fois, on voit l'administration combattre des Allemands. Mais une telle nouveauté peut-elle durer quand la Cour, les Ministères et le Sénat sont pleins de ces Allemands que l'on combat? Nicolas Ier recule et ses successeurs feront de même ; à l'heure qu'il est, les privilèges de la noblesse baltique ne sont pas tous abolis.

Il faut d'ailleurs constater que, dès ce temps, l'alliance du conservatisme et du germanisme a donné des fruits inattendus. Pour éviter la contagion des idées françaises, Nicolas Ier avait, d'une part, tâché de couper les rapports avec la France et, de l'autre, ouvert à ses sujets l'Allemagne et ses universités qu'il croyait inoffensives. Les Russes purent s'y bourrer de philosophie allemande, de l'hégélianisme conservateur passer à l'autre, puis au *feuerbachisme*, au *buchnérisme*, au *marxisme*, devenir enfin plus révolutionnaires que la France ne les aurait faits, et sans que le Gouvernement cessât de la croire, sur la foi des Allemands, source de tout le mal ! Encore au XXe siècle, l'historien Schiemann prétendra qu'Alexandre III a ouvert les écluses à la révolution russe le jour où, sur le pont d'un cuirassé français, il a, tête nue, écouté *la Marseillaise*, et ses paroles auront leur écho dans le monde officiel.

En fait, dans tous les mondes, au XIXe siècle, c'est l'opinion courante, que, sans les Allemands il n'y a pas de salut ; même d'ardents slavophiles admettent qu'au vif-argent slave il faut allier le fer et même le plomb germaniques. A la fragilité de cet alliage, en cas de conflit avec l'Allemagne, nul ne songe, non plus, d'ailleurs, qu'à la possibilité de ce conflit. Même quand Guillaume Ier aura, grâce à l'appui de son neveu Alexandre II, ressuscité l'empire allemand, les tenants du régime germano-russe ne l'en croient que plus solide. Il semble, en effet, que le prestige du nouvel empire mettra fin à toute velléité russe de secouer le joug ; on est bien sûr, d'autre part, que l'Allemagne ne l'ébranlera pas par une politique imprudente. Sa reconnaissance, attestée par un télégramme célèbre de Guillaume Ier à

son neveu, et plus encore son intérêt, la garderont toujours en rapport étroit avec sa demi-vassale.

Il y avait pourtant quelques esprits pour ne pas partager cette confiance : « Par ses conquêtes, écrivait dès 1867 le slavophile Lamanski, la Prusse a préparé une révolution dans les rapports de l'Allemagne et de la Russie. » Ces conquêtes, en effet, en appelleront d'autres qui poseront la question slave, non seulement en Turquie, mais encore en Autriche et même en Russie. « L'élément allemand n'y occupe nullement une position subordonnée ; si notre nationalité ne sort pas victorieuse de la lutte engagée contre lui, on peut nous prédire le sort des États slaves du passé. Il ne faut nous fier ni à notre nombre ni à l'étendue de notre pays. » Et là-dessus Lamanski rappelle les déclarations trop oubliées du parlement de Francfort en 1848. Mais ces avertissements, c'est la *vox clamantis in deserto*, et rien ne le montre mieux que les événements de 1870.

Au début, la Russie est franchement pour l'Allemagne. Tandis que les libéraux, Ivan Tourguénief en tête, condamnent la manie guerrière des Français, les conservateurs font des vœux pour le triomphe de la monarchie légitime. « Les hautes sphères, note le censeur Nikitenko, se réjouissent des succès prussiens ; on porte les décorations prussiennes, on envoie aux Allemands des félicitations, on leur prête des canons commandés pour nous ; on dit que Bismarck est l'instrument de la Némésis qui fait expier aux Français les inquiétudes causées par leur propagande révolutionnaire. » Bientôt, il est vrai, un autre courant se dessine. Nikitenko, tout censeur qu'il est, démêle que la guerre n'est pas née de l'humeur querelleuse des Français. « Ce qui se bat, c'est l'avenir et le passé. Le fantôme d'un conservatisme féodal, à la façon du moyen âge, plane sur l'Europe... ; la culture allemand en'a fait que créer des armes perfectionnées et de nouveaux sophismes pour justifier la conquête et le pillage. » D'Angleterre, où il s'est réfugié, Tourguénief s'indigne du bombardement de Strasbourg et du projet d'annexer l'Alsace ; à Dresde, Dostoiévski perd ses dernières illusions sur l'Allemagne en entendant un vénérable professeur réclamer la destruction de Paris. Puis, à la paix, tous éprouvent déjà le sentiment qu'exprimera bientôt Saltykof-Chtchédrine quand il montre l'indigène de

Mecklembourg-Strélitz ricanant de la France qui n'a su créer que la liberté « tandis qu'en cachette il creusait, lui, le problème plus abordable à son intelligence, de l'alliance entre l'improbité et la fourberie, d'une part, et le patriotisme de l'autre ». Encore Saltykoff-Chtchédrine n'entend-il, par naturels de Mecklembourg-Strélitz, que les Prussiens, mais d'autres Russes, qui ont passionnément aimé l'Allemagne, l'englobent tout entière dans une condamnation motivée. « Elle répondra devant Dieu et l'histoire, écrit Tourguénief, du mal qu'elle a fait en n'employant pas ses succès au mieux de l'Europe. J'attendais mieux du peuple à mon avis le plus cultivé, et ce qui a porté au comble mon désenchantement, ce sont ces maudits érudits que j'honorais plus que tout au monde, et qui se sont montrés encore plus enragés que les autres à la conquête des malheureux Alsaciens, en attendant de l'être à d'autres conquêtes; car, ainsi que le remarque le sociologue Mikhaïlovski, « l'ambition de l'empire allemand, c'est la monarchie universelle. L'Europe se rassasiera encore de l'odeur du sang, du bruit des gémissements et de la canonnade. »

La conclusion naturelle de cette clairvoyance devrait être la fin de la tutelle germanique en Russie ; puisque les Allemands tournent le dos au progrès, ils ne peuvent y conduire les Russes; mais ce que quelques écrivains devinent peut n'être compris ni des masses, ni de la caste dirigeante. Celle-ci sent bien que les rapports avec le nouvel Empire seront moins sûrs qu'avec la défunte Confédération germanique, mais elle n'imagine pas qu'il puisse en sortir un danger. Les écrivains le croient-ils eux-mêmes? Ils semblent ne prévoir l'incendie que de l'Europe occidentale, et Lamanski est seul à tirer du présent et du passé slave des leçons dont on sourit, aussi bien dans les rédactions avancées que dans les hautes sphères. Pour que la Russie comprenne qu'elle en est à un *point tournant* de son histoire, il faudra que l'Allemagne lui manifeste à vingt reprises des sentiments et des intentions que le passé semblait exclure.

En fait, depuis bien longtemps, les sentiments des Allemands à l'égard des Russes tenaient dans les mots que le prêtre

Bazarof, à Wiesbaden, entendait murmurer derrière lui : « *Ach diese Varvaren!* » Pour les Germains, de quelque tribu qu'ils fussent, la Russie était un colosse, mais stupide, et l'idée de lui devoir une part de leur indépendance leur pesait ; dès 1815 Rostoptchine l'avait noté. Aussi, Napoléon mort, le souvenir de leur dette se mua-t-il en désir de revanche ; la Russie avait bénéficié de l'héroïsme allemand de 1813, il fallait la remettre à sa place. « La politique prussienne de sentiment et d'affinité a très bien réussi aux Russes, écrit List en 1842. Combien de temps durera-t-elle encore? Est-ce tôt ou tard que se fera jour l'aversion instinctive de l'armée et du peuple? »

Il souhaitait, lui, que ce fût tôt. Son rêve était de voir les Allemands sur une route où le conflit avec les Russes leur serait allégé par l'appui des Européens d'Occident, celle du Danube et du Bosphore. Jadis ils y avaient semé des colonies, dont plusieurs subsistaient, jusqu'en Transilvanie, Il fallait aller à elles, soumettre, chemin faisant, les petits peuples qu'on disait déjà « de cire aux mains de l'avenir », expulser les récalcitrants, doter les autres de principicules allemands dont l'envoi au dehors serait double profit pour l'Allemagne, reconstituer, enfin, jusqu'aux bouches du Danube, l'ancien empire des Goths. Ce fut une amère déception pour tous ces patriotes quand Vienne et Berlin laissèrent échapper l'occasion que leur offrait la guerre de Crimée.

Mais, après tout, ce domaine oriental aurait mal tenu à l'Allemagne, plus mal encore à la Prusse ; après 1870, on en vint à l'idée que le « Bosphore allemand » était à conquérir d'abord sur la Vistule ; « si nos conquêtes nous étaient contestées, écrit Constantin Franz en 1882 (entendez : quand nous croirons venu le temps d'autres conquêtes), c'est vers la France que nous regarderons encore, et non vers la Russie. C'est pourtant le contraire qu'il faut faire. » Du côté russe, en effet, la victoire agrandira davantage. Une fois Varsovie et Vilna occupées, on pourra délivrer « les frères opprimés » des provinces baltiques, et s'emparer, plus au sud, du pays jusqu'au Boug. Encore ne sera-ce là qu'un hors-d'œuvre ! « Il nous faut, écrit bientôt Paul de Lagarde, écarter les Russes de la mer Noire et des Slaves du sud », en d'autres

termes, rattacher la Russie méridionale à l'Europe centrale. Ce programme était encore l'hiver dernier, celui du vice-président du Reichstag autrichien, Pernerstorffer, quand il réclamait pour l'Autriche la Petite Russie jusqu'au Don, près duquel l'armée autrichienne allait se joindre, annonçait-il, aux Turco-Allemands venus par le Caucase ; après quoi il ne resterait plus, pour activer les rapports avec Kiao-Tchéou, qu'à s'assurer le contrôle du Transsibérien — autant dire de toute la Russie — et en effet on y avait songé.

De la résistance russe on n'avait cure. « Ce peuple, écrit Frédéric Lange, est couché comme un lac dormant sur ses basses plaines sarmates. Il est aujourd'hui ce qu'il fut toujours, un troupeau confus, sans mouvement, sans histoire. Tout acte viril germanique qui avancerait nos digues dans cet espace lacustre conquerrait aux Allemands des terres nouvelles qu'ils transformeraient bientôt... Il nous faut reprendre l'œuvre des Ottons et de l'Ordre Teutonique. » Mais, si supérieur que soit l'esprit allemand à l'indolence obtuse du moujik, un réveil de ce moujik n'est pas impossible ; on a vu des Slaves serrés « dans des moufles de fer » — ceux de Posen, par exemple — tenir leurs maîtres en échec. Hasse explique donc qu'en pays conquis il sera prudent de réserver aux Allemands le monopole de l'instruction ; c'est ainsi qu'ils mériteront « la vie saine et joyeuse » que décrit l'auteur anonyme de *Grossdeutschland um 1930*. « Les Allemands, ayant seuls la faculté d'exercer des droits politiques, de servir dans la marine et l'armée et d'acquérir des propriétés foncières, auront retrouvé le sentiment qu'ils avaient au moyen âge d'être un peuple de maîtres. » Bien entendu, toute alliance sera interdite entre les Allemands vainqueurs tous dolichocéphales, comme on sait, et les vaincus plus ou moins brachycéphales ; pour plus de sûreté — les dolichocéphales eux-mêmes ayant des faiblesses — on parquera leur troupeau d'esclaves, les Juifs dans des ghettos, les Slaves « dans des réserves, comme les Peaux Rouges » ; à moins — solution idéale ! — qu'on ne les envoie crever ailleurs. « Organisons bravement, s'écrie Klaus Vagner, de grandes migrations des peuples ! la postérité nous en sera reconnaissante ! »

Ces rêves de cannibales ne sont que la suite naturelle et

l'adaptation moderne de ce moyen âge allemand que Lange évoquait tout à l'heure ; après des siècles d'un demi-sommeil, l'Allemagne reprend sa tâche au point d'attente, et déjà, à la faveur de « l'indolence obtuse », non des moujiks, mais des hauts fonctionnaires de Pétersbourg, ses colons et son gouvernement préparent les voies à l'assaut prochain.

Ses colons d'abord. Jadis, ils venaient en Russie pour y être officiers, marchands, professeurs, administrateurs ; les vrais *kolonistes*, les laboureurs, étaient apparus tard, et le gouvernement les avait établis à son gré, Catherine II, sur les bords de la Volga, Alexandre Ier autour de Kherson et d'Odessa. Grâce aux privilèges et aux exemptions d'impôts ils avaient prospéré, mais sans devenir un danger pour l'État. Leurs villages étaient trop isolés et surtout trop loin des frontières pour qu'une invasion pût y trouver des points d'appui.

Après 1870, il n'en n'est plus ainsi. Le colon n'attend plus de Pétersbourg ni permission ni faveurs ; il sait d'avance — quelqu'un le lui a dit avant son départ, en le munissant d'argent, — où il devra s'établir. Le plus souvent, c'est dans les provinces voisines des empires centraux, surtout en Pologne ; voici vingt ans que les publicistes polonais le montrent s'incrustant aux points stratégiques, nœuds de voies ferrées ou passages de rivières, mais sans que l'administration s'émeuve ; elle est si sûre de l'innocence des bons Allemands que, lorsqu'on élève les fortifications de Novo-Géorgievsk, elle exproprie les Polonais du voisinage, mais rien qu'eux. Plus à l'est, en Lithuanie, des enclaves allemandes apparaissent ; pour la plupart des grands domaines dont les maîtres polonais ont été expropriés et payés en avances du Trésor russe, elles n'inquiètent pas davantage ; seule, l'imagination d'un Polonais ou d'un slavophile peut y voir les pierres d'attente de l'invasion future! Au nord, en Courlande, en Livonie, la terre est toute aux mains des barons qui en interdisent l'achat aux Russes et aux Lettons ; c'est bien leur droit. Dans le sud, bien que tout nouveaux venus, les Allemands débordent déjà, par-dessus Dniepr et Donetz, d'un côté jusqu'en Crimée, de l'autre en Bessarabie ; c'est tant mieux pour ces pays neufs, et les autorités, en 1913, étudient

une requête des propriétaires allemands d'Akkerman, qui désirent qu'on expulse, à leur profit, les moujiks du voisinage. Cependant, au Caucase, ils accaparent l'industrie vinicole; en Sibérie, tout le long du Transsibérien ils achètent des terres qui sont parfois inaliénables, telles que des « lots d'officiers » ou de cosaques, mais les autorités donnent les permis nécessaires. En définitive, on calcule, en 1914, que les dix millions de *dessiatines* de terre que possèdent les Allemands dans les provinces les plus riches ou le long des routes les plus importantes formeraient, réunies, un carré d'environ 100 000 verstes, à peu près le cinquième de la France.

Les Allemands envahissent de même l'industrie où pourtant ils rencontrent des concurrents, Français, Anglais ou Belges, plus riches et plus entreprenants que les Russes. A Pétersbourg la plupart des fabriques leur appartiennent, et même nombre de celles dont la firme n'est pas allemande. Il en est de même, sur la côte, jusqu'à Libau ; de même dans l'intérieur, par Lods et Varsovie, jusqu'à Kief et plus loin, jusqu'au Donetz. De ces fabriques il y en a de tout genre, mais nulle part les Allemands ne sont aussi nombreux que dans les industries de défense nationale. Voici des fabriques d'explosifs ; sous des noms divers, elles sont des « filiales » de maisons allemande; voilà, à Pétersbourg, les usines Poutilof, les ateliers de la marine ; directeurs, dessinateurs, monteurs, comptables, etc... y sont Allemands. De même à l'Imprimerie d'État où l'on fait les *kreditki*, les roubles-papier. Là comme ailleurs, les Allemands sont en possession de tous les secrets et pourront, quand ils le voudront, tout « chambarder ». En attendant, les gros dividendes que le protectionnisme vaut aux industriels, prennent trois fois sur quatre le chemin de Berlin.

Il faudrait enfin montrer l'envahissement commercial, énumérer les articles dont les Allemands ont monopolisé l'importation ou l'exportation, donner le chiffre de leurs affaires — de celles que l'on connaît, expliquer comment leurs importations, encore égales à celles des Anglais en 1904, leur sont huit fois supérieures en 1913 et menacent d'exclure bientôt tous les concurrents. Mais ici une réflexion arrête ; pour le commerçant qui étend ses affaires, plus encore que pour l'industriel qui

ouvre de nouvelles fabriques ou pour l'agriculteur qui arrondit son domaine, la rupture entre les deux pays sera la ruine, et Berlin sans doute, ne désire y exposer ni les uns ni les autres. Comment donc accorder cette expansion pacifique avec des projets de guerre?

Il se peut, d'abord, que dans la poussée allemande tout n'ait pas été aussi constant, aussi coordonné, que nous l'imaginons. L'emprise économique a commencé d'un côté, le rêve de conquête de l'autre, et ce n'est pas le premier jour qu'on a songé à subordonner l'une à l'autre, à orienter, par exemple, colons et capitaux vers certains points ou certaines industries. Il est certain, d'ailleurs, que d'assez bonne heure les deux actions se sont combinées. Par exemple, les grands progrès du commerce allemand ont été dus, pour bonne part, au traité de commerce de 1904 ; ce traité, c'est par une pression politique, en un moment difficile, que les clauses les plus avantageuses en ont été obtenues. Comme les Russes annoncent leur intention de les réviser en 1917, pour les leur dicter à nouveau telles quelles, une nouvelle pression sera nécessaire, et de cette façon, du travail pacifique à la guerre il n'y aura qu'un pas. Les Allemands comptent, d'ailleurs, que cette guerre sera rapide ; que, les premiers coups portés, ils pourront replâtrer l'alliance d'autrefois, avant que l'adversaire ait eu l'idée ou le loisir de tuer leur poule aux œufs d'or. Après la tourmente, ils la retrouveront intacte, et cette fois ils garderont la clé du poulailler.

Cet espoir, ils le fondent pour bonne part sur la place que tiennent en Russie les Allemands du dedans. Ceux-ci sont fort nombreux ; si les immigrés récents, de nationalité allemande officielle, ne figurent que pour 158000 âmes sur la statistique de 1897, les autres montent, autant qu'on peut en juger, à près de trois millions de personnes, qui, par leur fortune ou leur rang représentent une valeur fort supérieure à celle d'autant de Russes pris au hasard. Organisés, dirigés, ils pourront, au moment décisif, disloquer l'organisme gouvernemental qu'ils ont tant contribué à créer ; le tout est de les amener au germanisme militant.

Nous avons déjà dit que certains d'entre eux, de longue date, étaient devenus orthodoxes et russes. Personne, au

XVIIIe siècle, n'a plus médit des Allemands que ce Fone-Vizine dont les ancêtres s'étaient appelés von Wiesen ; mais, en ce temps déjà, comme il était inutile ou même nuisible, pour réussir en Russie, de faire peau neuve, les nouveaux venus résistaient mieux ; la plupart restaient luthériens avec leur langue et leurs mœurs, et surtout leur immense mépris des Russes. Cela, d'ailleurs, ne les empêchait pas d'être loyalistes à leur façon; ils pouvaient rêver du *Vaterland*, lire ses livres, « finir » une de ses universités, s'allier à des familles d'outre-Niemen, mais ils savaient bien qu'ils ne retrouveraient pas ailleurs la place que leur faisait, sinon la Russie, du moins son empereur. Ils étaient donc fidèles à cet empereur, sans se demander s'il ne les mènerait pas un jour contre d'autres Allemands.

Cette heureuse tranquillité — celle de l'hôte repu — les slavophiles ont été, dit-on, les premiers à la troubler ; les Allemands de Russie seraient revenus au sentiment national, au XIXe siècle, en se voyant menacés par la propagande des Samarine et des Aksakof. Il se peut, mais la propagande vraiment écoutée, ç'a été celle des victoires prussiennes. Au lendemain de Sedan, beaucoup d'Allemands de Russie ont senti — tout comme Lamanski — que l'avenir mettrait aux prises l'Allemagne et la Russie, et comme leur orgueil de race leur interdisait de douter de l'issue de la lutte, ils ont tenu, dès ce temps, des propos dont Pétersbourg aurait pu s'alarmer. Mais Berlin restait correct ; Sybel, le porte-parole de la science allemande, y parlait des « Baltes » avec un détachement dédaigneux ; les Lagarde et les Franz ne parlaient pas encore ; la Russie officielle continua donc de dormir. Jusqu'à la mort d'Alexandre II, en dépit des déceptions du congrès de Berlin, elle resta disposée à voir dans les Allemands, et du dehors, et du dedans, les meilleurs amis et les plus sûrs soutiens de la Russie et de sa dynastie.

Il n'en fut plus tout à fait ainsi sous Alexandre III. Il n'aimait guère les Allemands; il était « très russe », et sa gloire, dans l'histoire, sera d'avoir affranchi la Russie, par le rapprochement avec la France, d'influences néfastes ; il ne s'en suit pas pourtant qu'il voulût vraiment la *dégermaniser*. Pendant son règne, les privilèges de la noblesse baltique furent menacés,

rognés çà et là ; des lois imposèrent l'enseignement du russe dans les écoles allemandes ; Dorpat se transforma en Iourief et son université devint russe, du moins en partie, mais ces mesures n'eurent guère qu'en effet certain, celui de favoriser, par les polémiques et l'inquiétude qu'elles suscitaient, la propagande antirusse qui devait, du côté allemand, répondre à l'orientation nouvelle de la Russie.

Depuis un quart de siècle, cette propagande a pris, selon les pays, les formes les plus diverses; on pourrait, sans trop d'effort, en suivre les fils de Londres et de Paris jusqu'à Berlin, où des émigrés baltiques lui donnent le *la* en dénonçant bruyamment le despotisme sous lequel gémissent, non seulement les provinces baltiques, mais encore la Finlande, l'Arménie russe, l'Oukraïne, Moscou même ; on n'oublie que la Pologne, et pour cause. Mais nous n'avons à nous occuper ici que de l'action allemande en Russie ; plus discrète, elle s'y inspire de l'expérience acquise en d'autres pays germano-slaves. En Autriche, c'est par l'école et les sociétés de tout genre qu'on s'efforce de *pangermaniser* les Allemands et de germaniser les Slaves ; en Russie, on s'y prend de même, avec à peine un peu plus de précautions.

Beaucoup d'écoles allemandes y étaient à peu près soustraites au contrôle de l'État. Les lois de 1881 et de 1887 les ont bien obligées à faire du russe, pour la plupart des matières, la langue de l'enseignement, mais nulle part on ne tourne les lois mieux qu'en Russie. Des inspections récentes ont découvert, dans les écoles allemandes, des maîtres de russe qui ne le savent pas, ou qui, s'ils le savent et veulent l'enseigner, s'usent contre la résistance passive de leurs élèves ; le village attend silencieusement que, découragés, ils cèdent la place à quelque acolyte du pasteur luthérien qui, à défaut d'autre science, saura préparer à la confirmation luthérienne. De même on a trouvé dans les mains des élèves des manuels, revêtus des visas officiels, qui leur enseignent que « notre empereur habite Berlin », que « les Russes sont des demi-Asiatiques », qu'ils remplacent le sens de la vérité par une aveugle crédulité, que leur servilité, leur malpropreté, leur vénalité sont purement asiatiques, etc..., etc... ; heureux encore quand ce manuel n'est pas celui qui montre en première page un archer

visant un écusson dans lequel on devine les armes impériales ! Si l'on ajoute à ces leçons le commentaire que les inspecteurs n'entendent pas, on trouvera peu de différence entre ces écoles autorisées et souvent payées par l'État russe et celles que le *Schulverein* entretenait en Autriche *ad majorem Prussiæ gloriam.*

Mais, en attendant que les écoliers aient grandi, il faut atteindre les adultes qui joueront un rôle dans la lutte qu'on sent prochaine. Le moyen pour cela, c'est de les enrôler dans des associations qu'on dirigera de la coulisse. Certes, il existe déjà beaucoup de sociétés allemandes en Russie, mais professionnelles ou corporatives plutôt que nationales, et, d'ailleurs, sans lien les unes avec les autres ; il y a des abîmes entre les féodaux baltiques, les fonctionnaires de Pétersbourg, les marchands et les colons épars dans les provinces. L'idée patriotique pourrait les rapprocher, mais la mettre en avant serait trop se découvrir; on se rabat donc sur la solidarité luthérienne. De là le développement de ces « Sociétés évangéliques de jeunes gens » qui ont eu pour président d'honneur le sénateur comte Pahlen, et pour protecteur actif un gouverneur de Pétersbourg, le général Hasenkampf ; Sociétés ou rien n'est russe, en dépit des règlements de police, et dont naissent, à leur tour, des sociétés de gymnastique ou de tir, telles, par exemple, que ce *Schiessverein* de Lods qu'on voit défiler, les jours de fête, ses milliers de membres en « gris de campagne », le fusil sur l'épaule, et suivis de mitrailleuses dont les autorités sourient ; jusqu'où ne va pas la folie militaire des Allemands ! Ces sociétés elles-mêmes ne sont pas le dernier mot du germanisme russe; il y a, surtout dans les ports de la Baltique, de nombreux affiliés aux ligues pour le développement de l'armée et de la marine allemandes, et tout porte à croire que leur zèle ne se bornait pas à fournir des cotisations. Encore après deux ans de lutte, on découvre çà et là des travaux d'avant-guerre insoupçonnés, et jamais, sans doute, on ne saura tout ce qui a été machiné en vue d'une sorte de mobilisation antirusse des éléments allemands en Russie.

Mais une mobilisation ne se déclenche que la veille ou le jour d'une déclaration de guerre. En l'attendant, il est bon d'entretenir les illusions qui, peut-être, au jour décisif, paralyseront

les Russes. En 1866, en 1870, ils ont méconnu leurs intérêts évidents ; en 1878, en 1909, ils ont capitulé devant l'Autriche ou l'Allemagne; l'agitation révolutionnnaire aidant, il se peut que, de longtemps encore, ils n'osent rompre les derniers liens qui les attachent à leurs voisins de l'Ouest. Il faut, jusqu'à la dernière minute, en tirer tout le parti possible.

On sait comment la complicité russo-prussienne contre les Polonais, rajeunie par Bismarck en 1863, a été le point de départ de ses succès. Or, les accords conclus en ce temps durent toujours, et si l'on voit mal ce qu'en font les Russes dans les provinces prussiennes, on voit fort bien, par contre, quel profit les Allemands en tirent dans les provinces russes. Ils s'y établissent librement, en dépit des protestations polonaises ; les autorités leur y font fête, et l'on voit un gouverneur de Plock songer à coloniser sa province, à la façon des *hakatistes* d'en face, avec des Allemands attirés à force de subventions et de privilèges. Ce beau projet échoue, mais d'autres réussissent. Le Sénat décide, en 1891, à propos d'un certain Krauss, que les fonctionnaires d'origine allemande et de confession luthérienne jouiront en Pologne de tous les avantages réservés par la loi à leurs collègues de race russe ; ils y affluent donc, et les Allemands de l'empire voisin y trouveront à qui parler. Est-il même nécessaire de leur amener des Krauss? Tout fonctionnaire pur Moscovite, officiellement incapable d'apprendre le polonais, se retrouve polyglotte en face d'Allemands. Il a, d'ailleurs, des instructions à en recevoir ; leur consul général à Varsovie est, en effet, une sorte *d'ad latus* du gouverneur général. Les pièces de théâtre, les journaux de Varsovie, leurs caricatures passent par sa censure préventive ; il a le droit, comme d'ailleurs les simples consuls, ses subordonnés, de faire expulser qui lui déplaît parmi les quelque cent mille Allemands du royaume ; la police est à ses ordres et même, à l'occasion, les ministres. Encore en 1913, alors qu'il ferme des écoles polonaises, celui de l'Instruction publique, Kasso, accorde aux écoles allemandes, en Pologne, tous les droits des écoles officielles.

Ce *condominium* germano-russe prend des formes différentes dans d'autres provinces plus éloignées, mais pour aboutir au même résultat, la mise au service des Allemands, et de l'ad-

ministration, et de l'armée. Voici les provinces baltiques, dont l'oppression est le *Leitmotiv* des charivaris de la presse anti-russe ; les barons y sont maîtres et de la majorité lettonne et des tchinovniks ; quand la jacquerie de 1905 éclate, les troupes la répriment à leur profit, encore qu'avec mollesse, au dire des Allemands : il arrive, en effet, que, dans les villages compromis, les officiers d'origine russe et non allemande ne pendent pas sans jugement ! Que les Russes eux-mêmes n'échappent pas toujours à des représailles allemandes, nous l'avons déjà dit ; depuis qu'il y a des slavophiles en Russie, les mesures prises contre eux l'ont été, presque toujours, à la requête de hauts fonctionnaires d'origine allemande, qui, d'ailleurs, n'épargnent pas plus les adversaires des slavophiles, les libéraux. La chance de l'Allemand en Russie (savoir technique mis à part) c'est son dévouement au pouvoir ; il est donc toujours, par intérêt non moins que par tempérament, pour les mesures répressives. A-t-il, en les exécutant, quelque arrière-pensée hostile, quelque *Schadenfreude* ? ce serait peut-être injuste de l'en accuser. Il est sincère, tout comme Guillaume II quand il offre à son bon frère, le tsar, son armée contre la révolution ; ce ne sera pas de la faute du sauveur si les désordres ou leur répression — c'est tout un quant à l'effet — laissent la Russie épuisée.

Cette action intérieure se double d'une autre action dans un domaine où l'on pourrait croire, au moins depuis l'alliance française, que tout est national, au Ministère des Affaires étrangères. Comme au temps de Nicolas Ier, les Allemands y pullulent ; cet hiver, un journaliste de Pétrograd, dans une conférence sur le germanisme et le slavisme, lisait une longue liste de diplomates russes à nom germanique, et s'excusait de ne pouvoir la finir ; toute sa conférence y passerait. Des noms, il est vrai, ne prouvent rien ; c'est un baron de Mohrenheim qui a préparé l'alliance franco-russe. Pourtant, des gens issus de familles allemandes, nourris le plus souvent d'études allemandes, avec des cousins dans la Garde, à Berlin tout comme à Pétrograd, risquent tout au moins de surévaluer la bonne foi ou la puissance allemande, et d'arriver ainsi à de fâcheuses bévues.

Rien n'est plus instructif, à cet égard, que le cas fameux du

baron de Rosen, qui, après avoir représenté la Russie dans plusieurs légations importantes, est aujourd'hui encore membre en vue du Conseil de l'Empire. Vers la fin de 1912, en pleine crise balkanique, cet homme considérable crut opportun de rédiger le programme de la politique à venir ; programme d'ailleurs confidentiel, et l'on comprend sans peine, maintenant qu'il ne l'est plus, pourquoi il devait l'être. Le baron de Rosen y démontre, en effet, que la Russie n'a jamais compris ses vrais intérêts. Elle a voulu libérer les peuples des Balkans ; pour la mince reconnaissance qu'ils lui en gardent, elle s'est créé des ennuis avec l'Autriche, « la puissance principalement intéressée dans les affaires des Balkans, de par sa situation géographique ». Que la situation de la Russie l'y intéresse aussi, Rosen ne s'en doute pas; pour lui, la poussée légitime de l'Autriche ne fait de tort qu'aux rêves des slavophiles. La Russie n'a pas davantage à se mêler des affaires de l'Autriche elle-même, malgré les appels des Slaves de là-bas. Leur germanophobie est factice, dit Rosen, et leur russophilisme, un moyen de faire « chanter » leur gouvernement; il est bon d'ailleurs, que celui-ci les malmène, car, plus mécontents ils seront, plus faible sera l'Autriche — et l'on ne voit pas, à vrai dire, quel profit y trouve Rosen, puisqu'il n'y a pas d'antagonisme entre les deux États. Il n'y en n'a pas non plus entre la Russie et l'Allemagne ; Alexandre II a permis à celle-ci de grandir, parce qu'il voyait bien que l'hégémonie germanique, loin d'être dangereuse aux Russes, leur vaudrait certains profits, comme, au temps de Napoléon Ier, l'hégémonie française et l'alliance de Tilsitt; lesquels, Rosen ne le dit pas. En tout cas, puisque la Russie n'est pas intervenue au début du conflit franco-germanique, elle aurait grand tort de s'immiscer « dans ses développements ultérieurs ».

C'est livrer l'Europe à l'Allemagne, mais Rosen en prend son parti ; lui aussi, il croit la Russie « plus qu'à demi asiatique » et en conclut que l'Orient seul doit l'intéresser. Mais quel Orient? Le plus lointain étant exclu depuis la guerre de Mandchourie et le plus proche étant réservé à l'expansion austro-allemande, il semble bien ne rester aux Russes que la zone où ils se heurteront aux Anglais, et ce dernier détail achève de montrer que tout ce programme, qui mure la fenêtre

de Pierre le Grand sur l'Europe pour ouvrir une lucarne sur le golfe Persique, est le programme russe idéal, pour Berlin. Il n'y a pas lieu, d'ailleurs, d'y voir un simple radotage : il avait ses chances de succès. La preuve en est qu'un programme à peu près semblable a mené les Russes à la guerre de Mandchourie, et qu'après comme avant celle-ci, une bonne part de l'opinion est restée favorable à ce qu'on a justement appelé « la politique de la sécurité temporaire, au prix d'un abaissement durable ».

Dans ces trente dernières années beaucoup d'entre nous, sur la foi des journaux, ont cru la Russie trépidante de passions antigermaniques. La vérité est que les sentiments de 1870 duraient, quoique amortis ; que les slavophiles, comme Dostoievski, avaient signalé à leur pays les vraies dispositions des Allemands ; que Skobelef avait prédit, en termes enflammés, l'inévitable conflit, et que parfois, dans les milieux militaires, des fanfares belliqueuses lui répondaient : mais, cela dit, il faut constater que les masses — pour ne rien dire du gouvernement dont le désir de paix n'était pas douteux — ne pensaient nullement à la guerre proche ou lointaine, et que *l'intelligence* elle-même, la classe renseignée ou censée l'être, ne s'occupait de la politique étrangère qu'en raison de ses liens avec le grand problème de la politique intérieure, la réforme ou le maintien de l'autocratie.

Les descendants des hauts personnages qui, en 1870, applaudissaient aux succès prussiens, avaient encore, au XXe siècle, les mêmes sympathies, par tradition et par intérêt ; menacés dans leur facile carrière par la poussée libérale, ils jugeaient que, puisque Guillaume II offrait son aide contre la révolution, il fallait l'accepter et tout d'abord, selon la tradition, en user en Pologne. Tandis qu'à Varsovie, le gouverneur général Skalon menace de l'armée prussienne ses administrés, à Pétrograd, des cercles conservateurs accueillent avec faveur un projet qui mettra fin pour toujours aux ennuis polonais du gouvernement, celui de livrer la Pologne aux Prussiens, telle qu'ils l'ont eue jusqu'en 1806. Du même coup, la révolution de l'intérieur sera mise en échec ; on a remarqué, en effet, que chaque grande guerre de la Russie, au XIXe siècle, a été suivie d'une crise intérieure ; la guerre de Crimée, de

l'abolition du servage ; la guerre de 1877-1878, des attentats nihilistes ; la guerre de Mandchourie, de la révolution de 1905. L'entente définitive avec l'Allemagne, en écartant toute possibilité de guerre nouvelle, prendra leur meilleur atout aux adversaires du pouvoir. Pour un si grand résultat, on peut se résoudre même à d'autres sacrifices et tout d'abord à celui des « petits frères » balkaniques ; en 1913, l'organe des ultra-conservateurs, le *Rouskoié Znamia*, le *Drapeau russe* — d'autres disent le *Prousskoié Znamia* — démontre que les protéger n'est pas d'une politique saine, car ils sont tous infectés de virus révolutionnaire. Puis on abandonnera l'entente avec l'Angleterre et surtout l'alliance avec la France ; d'avance, à la Douma, les orateurs du parti ont pour ces deux puissances des expressions qu'il serait bien inutile de rappeler aujourd'hui. Ces violences donnent à tout le programme un aspect farouchement nationaliste, mais dont il est malaisé d'être dupe; abandonner des Slaves et des orthodoxes, pour sauver soi-disant l'autocratie, mais en réalité, la bureaucratie germano-russe, c'est revenir, par un détour, à la politique du baron Rosen. Certaines coteries ne s'en effrayent pas, mais dans les milieux plus larges, même conservateurs, il semble bien que cette propagande n'ait fait que réveiller comme un écho des paroles de Skobelef : « L'Allemand est partout chez nous, sa main passe partout, nous sommes le jouet de sa politique, les victimes de ses intrigues, les esclaves de ses innombrables influences... »

Cette main de l'Allemand, elle passe aussi dans les milieux les plus opposés aux conservateurs. Voici les socialistes russes ; comme leur propagande est, selon la remarque d'un homme d'État polonais, « un mode de colonisation allemande par l'idée », ils voient dans le pays de Marx et de Lasalle l'arche sainte contre laquelle il serait criminel et fou de lever la main, d'autant plus que la « social-démokratie » fait grand bruit de sa haine du tsarisme. Voilà les *Cadets*, les constitutionnels-démocrates ; ils ne croient pas à la menace allemande ; si la guerre éclate, ce sera, croient-ils, par la faute du « militarisme russe » ou de l'alliance imprudente à laquelle il s'est laissé entraîner. Leurs revues, le *Messager d'Europe*, par exemple, parlent de notre insipide revendication de l'Alsace-

Lorraine exactement comme les Allemands et admirent la leçon qu'un moujik aurait infligée à Déroulède en visite chez Tolstoï : « Si l'Allemand vient, nous lui dirons, comme aux Français : « Assieds-toi, mange, et puis travaille avec nous ! » Je me rappelle le banquet d'intellectuels auquel je fus convié, il y a quelque vingt-cinq ans, et prié, au café, de dire l'état d'âme de la France. A mesure que je parlais, je voyais les regards, de bienveillants, devenir simplement polis, puis froids; c'est qu'en effet, j'affirmais notre volonté d'assurer la patrie, avant tout, contre la menace de l'étranger. J'étais donc un *otstaly*, un arriéré, et chacun sait — Tourguénief l'a dit, il y a longtemps — qu'il n'y a pas pire anathème en Russie.

Cet état d'esprit était, pour bonne part, d'importation occidentale ; il y a eu, au Parlement anglais, des orateurs pour affirmer que bientôt les imbéciles devraient cesser de parler d'une guerre destinée à ne jamais éclater; il y en a eu aussi en France, nous ne le savons que trop. Le chef des Cadets, Milioukof, a été l'écho des uns et des autres dans la conférence, refaite en vingt villes, où, dénonçant « les professionnels et les fanatiques du nationalisme militant », il concluait que « les guerres de conquête, en Europe, sont passées de mode ». Tout au plus peut-on dire que certains Russes ont exagéré le mysticisme pacifiste, par goût inné de l'outrance, ou peut-être, par aveugle hostilité contre le gouvernement, dans tous ses actes. Or, l'alliance avec la France en avait été un particulièrement sensible, pour beaucoup de raisons, aux partis de gauche ; on n'a pas oublié les invectives de Gorki contre « la belle France ».

En définitive, à gauche comme à droite, on était, sinon pour l'intimité, du moins pour les bons rapports avec l'Allemagne, dût-on, pour les conserver, pratiquer la politique de l'autruche. Il est heureux pour la Russie que le gouvernement ait pu s'appuyer, contre ces erreurs des partis, sur l'instinct des masses. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'intrigues de droite et déclamations de gauche n'aient pas aggravé certaines hésitations d'en haut ; les unes et les autres ont été un gros atout dans le jeu des Allemands.

De cette revue sommaire d'une longue histoire, il ressort assez que, pour profiter des ressources de la Russie, il n'était pas nécessaire aux Allemands de l'attaquer ; leur voisinage avait fait d'eux les collaborateurs largement payés du progrès russe et tout donnait à penser que de longtemps encore il en serait ainsi. L'humeur pacifique des masses, les dispositions personnelles du souverain, les difficultés intérieures, la nécessité toujours plus sentie de recourir aux étrangers pour la mise en valeur du sol ou du sous-sol, tout assurait aux Allemands un avenir, dont nulle guerre ne pourrait leur apporter l'équivalent — à moins de supposer, comme les pangermanistes, la Russie écrasée et dépecée. D'autre part, il était certain que — tout manque à gagner mis à part — la perte immédiate serait immense en cas d'échec ou seulement de demi-victoire. Si peu probable qu'elle parût à Berlin, cette éventualité devait pourtant y entrer en ligne de compte. Pourquoi l'Allemagne a-t-elle passé outre?

C'est, dit-on souvent, qu'elle a craint l'accroissement de la puissance russe, et on ne peut douter, en effet, que par son étendue, sa population, sa natalité, la Russie ait de redoutables chances d'avenir. Mais cet avenir russe, on voit mal comment une victoire allemande l'aurait supprimé ; il est comme la Russie elle-même dont l'ennemi ne peut qu'égratigner les frontières. On voit encore moins comment, pour éviter, dans l'avenir, un conflit disproportionné, l'Allemagne devait l'engager de façon à mettre aux côtés du colosse le monde presque entier. La vérité est que les Allemands n'ont pas su ou pas voulu choisir entre les gains que nous avons entendu Constantin Franz leur proposer ; ils se sont crus assez forts pour profiter à la fois, et de la sénilité supposée des uns, et de la jeunesse confiante des autres ; au pis aller, la partie serait nulle. Or, si quelque chose est évident, c'est qu'ils ont tué la Germano-Russie ; quelles que soient les fluctuations de l'avenir, s'ils réussissent à repasser, à force de platitude, la porte que la nonchalance slave laissera peut-être entrebâillée, ils ne retrouveront plus leur Éden d'autrefois, ou, comme ils disent, leur « place au soleil ».

ÉMILE HAUMANT

POUR LA VICTOIRE[1]

PERSONNAGES.

Le Capitaine HENRI D'AVRAY.
HENRIETTE, sa femme.
LOUIS et PAUL, leurs enfants.
FRANÇOIS, valet de chambre.

Sur la Côte d'Azur. Un salon-bureau d'une sobre élégance. Des fleurs, des livres. Grande baie vitrée donnant sur les jardins, devant la mer. Le capitaine Henri d'Avray, en uniforme. Un bras postiche. Croix d'officier de la Légion d'honneur. Croix de guerre, médailles coloniales. De trente-cinq à quarante ans. Demi-jour crépusculaire, dans la seconde partie de l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI.

Ah! que ces jours sont longs, dans la fièvre et l'attente !
Plus rien ne me sourit, plus rien ne me contente ;
Le ciel si bleu, si pur, me semble presque noir :
L'aurore, ce matin, me paraissait le soir !
Tandis que d'autres sont, boueux dans leurs tranchées,
Plus heureux que jadis, aux temps des chevauchées,

1. Comédie en un acte représentée à la Comédie-Française le 7 janvier 1917. Les interprètes principaux étaient : M. Albert Lambert fils, M. Falconnier et Mlle Delvair.

Lorsque la guerre était une fête au soleil,
Une joûte élégante en un noble appareil,
Moi, je demeure ici, triste, parmi les roses,
Honteux devant la grâce adorable des choses,
Comptant tous les instants l'un à l'autre enchaînés,
Comme les lourds boulets aux pieds des condamnés.

(Il se lève et parle, debout devant la fenêtre.)

Cet hiver provençal aux si molles haleines,
Qui dissout dans les airs des fleurs élyséennes,
Cette mer magnifique aux guirlandes d'argent,
Qui berce des oiseaux sur son flot indulgent ;
Ces phénix opulents, éternellement calmes,
Évocateurs de gloire, avec toutes leurs palmes,
Ce décor somptueux et presque italien,
Où palpite comme un baiser aérien ;
Tout cela n'est, hélas ! qu'un défi, qu'une offense
A des désirs nourris dans l'ombre et le silence.

(Il retourne devant sa table de travail et s'assied dans son fauteuil.)

Qu'il est lourd à porter le masque du bonheur !
Je dois rire à la vie et respirer sa fleur,
Dissimuler toujours, flamme trop indiscrète,
L'ardente vision qui fait brûler ma tête.
Devant ma femme aimée et nos deux chers enfants,
Je dois abandonner les songes triomphants,
Savoir me contenter d'anciennes batailles :
Inutile soldat chamarré de médailles,
Il me faut, acceptant des loisirs sans dangers,
Relustrer chaque jour mes exploits usagés.

(Comme revenant à la sagesse.)

Mais quelle déraison ! Je suis adoré, riche,
Et j'ai la Croix de guerre avec un bras postiche !
J'ai fait tout mon devoir ! Plus de songe importun !

(Un silence. Il médite profondément et se lève brusquement.)

Oui, mais j'entends toujours le canon de Verdun !

(Il fait quelques pas, nerveux, agité. Il sonne une fois, puis une autre fois. François paraît : vieux serviteur, ruban de 70.)

SCÈNE II

HENRI.

Eh bien, mon vieux François? Ah ! tu dormais sans doute !
Le bâton du facteur a sonné sur la route,
Le courrier de Paris, que m'a-t-il apporté?

FRANÇOIS.

Pas de lettre, Monsieur ! J'en suis très attristé !
Mais vous pouvez avoir encore un télégramme !

HENRI.

Oui, soyons patients !

(Tintamarre d'enfants.)

FRANÇOIS, jetant un regard par la fenêtre.

Monsieur, voici Madame.

(Il sort.)

SCÈNE III

Louis et Paul, habillés en soldats, se précipitent dans le salon, précédant leur mère, sonnant de la trompette, battant du tambour. Ils embrassent leur père, puis ils parlent presque en même temps, animés.

LOUIS.

Bonjour, bonjour, papa ! Nous nous sommes battus !
Nous avons fait la guerre à des casques pointus :
J'ai vu fuir devant moi le kaiser Guillaume !
Et regarde : je crois que je saigne à la paume.

PAUL.

Moi, j'ai pris un blockhaus, j'ai fait un prisonnier.
A l'assaut j'ai mené le chien du jardinier !

Mais j'ai les bras rompus, après le long carnage !
Je veux me reposer ! Mon front est tout en nage !

LOUIS.

Te reposer ! Déjà? Le Teuton est traqué !
Lorsqu'on ne se bat plus, on n'est qu'un ..... [1].

SCÈNE IV

HENRIETTE, interrompant l'enfant.
Robe mousseline claire, drapée mode du jour ; col un peu échancré, laissant voir le cou orné d'un rang de perles.

Moins de bruit, chers petits, votre père est malade !

LOUIS et PAUL.

Allons jouer dehors.

(Ils sortent bruyamment.)

SCÈNE V

HENRIETTE, embrassant son mari et jetant sur un meuble une capeline remplie de fleurs fraîches.

Que ce beau temps est fade !
Lorsque je sors sans toi le plaisir m'est amer,
Tout est décoloré : le firmament, la mer ;
Mon regard se fatigue au plus beau paysage,
La brise la plus tiède est froide à mon visage ;
Le chemin le plus doux me blesse à chaque pas.
Je n'aime point les fleurs quand je ne te vois pas,
Et même mes enfants, démons blonds que j'adore,
Avivent mon ennui par leur rire sonore.

HENRI.

Chère, tendre Henriette, il faut me pardonner :
La fièvre ces jours-ci revient m'importuner,

1. Un mot supprimé par la censure au théâtre.

Et je souffre surtout, chose croyable à peine,
Du bras que j'ai laissé sur les champs de Lorraine.
Mais demain, j'en suis sûr, demain, je serais mieux,
Et de nouveau le monde éblouira nos yeux.

(Comme séduit par une vision d'amour impossible.)

Par cet hiver câlin, embaumé de lavandes,
Dans le murmure épars des abeilles gourmandes,
Sous les pins parasols au feuillage léger,
Respirant sous le vent l'odeur de l'oranger,
Sans rien dire, emmêler la caresse et le songe,
Savourer des baisers que le regard prolonge!
L'âme renouvelée aux fontaines d'oubli,
Ah ! s'en aller encor, joyeux, couple accompli,
Sans plus penser à rien qu'au charme d'être ensemble,
Jusqu'à l'heure où Vénus sur la colline tremble,
Jusqu'au soir défaillant où s'émeut l'Angélus,
Comme un mystique appel de ceux qui ne sont plus...

HENRIETTE, croyant à la réalité du rêve.

Oui, tu me mèneras vers la plage secrète
Qui fut, un jour entier, notre chère retraite!
T'en souviens-tu? Le sable est là, tout scintillant :
La perle pâle y dort à côté du brillant;
La vague, qui s'y brise en un bouquet d'écume,
Apporte du corail que le soleil allume.
Souviens-toi, souviens-toi ! Ah ! quels divins instants!
L'eau n'était que lumière et mirages flottants,
Une barque dansait sur sa mobile image,
Légère à l'onde ainsi qu'à l'azur un nuage :
Tout était harmonie et calme et volupté...
Des sirènes chantaient dans le lointain bleuté...
Souviens-toi ! Quelle extase ! Et quelle renaissance !
C'était aux premiers jours de ta convalescence :
Loin des canons germains, délivré de la mort,
Je te voyais heureux, sauvé par mon effort;
Le mauvais cauchemar et mes affreuses veilles,
Et cet éternel glas qui hantait mes oreilles,

Voici que tout n'était qu'un confus souvenir,
Car la gloire et l'amour fleurissaient l'avenir,
Souviens-toi, souviens-toi ! Ce fut devant ces vagues,
Où le couchant jetait déjà des pourpres vagues,
Que, ton cœur attendri comme l'était mon cœur,
Tu sus trouver les mots qu'attendait ma ferveur ;
Ce fut là qu'enivrant ma faiblesse de femme,
Pour combler mes souhaits, pour rassurer mon âme,
Tu me dis : « Nous avons mérité le bonheur.
Notre union sera sans orage, sans heurt ;
J'ai payé largement ma dette à la Patrie,
Je ne partirai plus vers la sombre tuerie,
La paix sera toujours où tu me souriras :
J'enfermerai ma vie au berceau de tes bras. »
J'entends encor ta voix ! Toujours, dans ma pensée,
Ta parole d'alors résonne, ineffacée.

(A ces derniers mots, le capitaine sursaute et retire sa main de celle de sa femme.)

HENRIETTE, froissée.

Qu'y a-t-il, mon Henri? Pourquoi détachez-vous
Votre main de ma main? Mon amant... mon époux...
Vous sentez-vous plus mal? La fièvre revient-elle
S'insinuer en vous, maléfique et rebelle?
Mais non ! Quand vous souffrez physiquement, je sais
Que votre corps au mien s'attache de plus près :
Vous souffrez, mais d'un mal moral, je le devine,
D'un mal secret qui rompt notre entente divine.

HENRI, se rapprochant, mais sans reprendre la main d'Henriette.

Henriette, non ! non ! Pourquoi parler ainsi?
Et poser sur ton front le crêpe du souci?
Nos deux âmes ne sont qu'un même flot limpide
Où le plus léger vent n'a jamais mis de ride.
Pourquoi ne pas cueillir la grâce de ce jour
Dont le départ tranquille est doux comme un retour?

HENRIETTE.

Quoi? Ton regard me fuit ! Et l'on dirait qu'une ombre
Fait tomber entre nous un voile épais et sombre :

Je sens se confirmer un soupçon incertain
Que depuis quelque temps m'impose mon instinct.

HENRI.

Ah ! voilà de grands mots pour de petites choses,
Des propos trop amers pour des lèvres si roses :
Écoute le conseil heureux des roses thé
Qui bercent des parfums dans leur sérénité.

HENRIETTE.

Henri, ta voix n'est pas la sœur de ta pensée,
Et, malgré sa douceur, mon âme en est blessée.
Pourquoi me déguiser ce que je veux savoir,
Et me leurrer comme une alouette au miroir?
Peux-tu donc ignorer, cher Henri, tant je t'aime,
Que je te suis intime encor plus que toi-même;
Que j'entends ton esprit quand tu ne parles pas,
Que je me sens mourir lorsque tu te sens las.
Lointaine, auprès de toi je demeure présente.
Or depuis quinze jours un songe te tourmente :
Je ne sais quel désir t'assaille, te poursuit,
Te fatigue le jour et t'obsède la nuit.
Tu n'aimes plus les fruits que ma main te prépare,
Hier, tu laissas la cendre étouffer ton cigare ;
L'âme tout occupée à d'occultes desseins,
Le livre que tu lis glisse sur les coussins.
J'ai le droit de savoir le chagrin qui t'afflige :
L'exacte vérité, c'est là ce que j'exige.
Henri, répète-moi les mots que tu m'as dits
En un trop bref instant digne du paradis,
Devant les flots mourants de cette molle plage
Où la barque dansait sur sa mobile image :
Dis-moi que renonçant à tes rêves guerriers,
Tu n'es plus attiré vers de nouveaux lauriers ;
Que ton oreille est sourde au tumulte des armes,
Et que pour nous commence un bonheur sans alarmes.

HENRI, se levant brusquement, comme résolu à dire la vérité à sa femme.

Ah ! pourquoi rappeler ce que je t'ai promis,
Quand du choc des obus je n'étais pas remis ;

Quand, excepté pour toi, je n'étais plus moi-même,
Infirme un peu honteux de mon visage blême ;
Inquiet du présent, peu sûr du lendemain,
Cherchant à chaque pas l'appui d'une autre main?
En outre, je croyais alors que notre France
Attendrait moins longtemps l'entière délivrance ;
Que son envahisseur serait bouté dehors
Avant qu'un sang plus vif eût ranimé mon corps.

(Avec énergie.)

Henriette, il te faut oublier la promesse
Qu'en un soir embaumé murmura mon ivresse :
Vers un autre destin se dresse mon vouloir,
Malgré moi, je nourris un héroïque espoir !

HENRIETTE.

Que veux-tu dire, Henri? Quelle chimère folle
Agite ton esprit, enfièvre ta parole?
Mon amour avait donc raison d'être inquiet,
Et mes yeux de chercher dans tes yeux ton secret?
Mais ouvre-moi ton cœur, délivre-moi du doute,
Révèle-moi sans peur ce que je crains : j'écoute.

HENRI.

Évite tous les mots qui peuvent faire mal,
Toi dont la grâce est comme un rayon matinal.
Je ne caresse pas une folle chimère,
Je ne suis pas épris d'un projet éphémère ;
Je suis las d'envier les soldats qui vaincront :
Je veux me battre encore, avec eux, sur le Front !...

HENRIETTE, s'exaltant à mesure qu'elle parle.

Ah ! Je reconnais là, cher Henri, ta vaillance !
Il est beau qu'un grand cœur vers le péril s'élance :
Ma tendresse s'accroît et ma fierté grandit,
Devant la volonté que l'obstacle enhardit.
Tu le sais bien, d'ailleurs, émule de la tienne,
Mon âme est, sans effort, rude et cornélienne :
Quand la guerre éclata, quand notre peuple altier
Sous l'outrage teuton se leva tout entier ;

Quand Paris irrité chanta *la Marseillaise*,
Je fus ta femme, Henri, mais plus que tout, Française,
Et dans la gare ardente où pleuvaient tant de fleurs,
Où roulaient des caissons, claquaient nos trois couleurs,
Sous le dur soleil d'août, dans le fracas des armes,
Mon suprême baiser sut dédaigner les larmes,
Et le train s'ébranlant, surchargé de soldats,
J'accusai sa lenteur à te mener là-bas !
Or aujourd'hui, crois-moi, franchement, sans ambages,
Tes désirs glorieux ne me semblent plus sages :
Il faut te résigner à n'être qu'un héros
Forcé par les obus à garder le repos.

HENRI, révolté.

Ah ! c'est facile à dire et difficile à faire
Lorsque l'on n'est pas lâche ou valétudinaire...

HENRIETTE, l'interrompant.

Toi lâche? Toi que Joffre a cité quatre fois !
Ton buste est constellé de rubans et de croix !
Si tu sors, les enfants s'attroupent dans la rue,
Et, comme le drapeau, chaque homme te salue.
Quel brave défia la mort aussi souvent?...

HENRI, l'interrompant à son tour.

Je n'ai pas fait assez, puisque je suis vivant !

HENRIETTE, recevant un coup dans le cœur.
(Un silence. Mais comme se rattachant à un impossible espoir.)

Va, n'exagère rien ! L'oisiveté te pèse !
Tu veux dans les dangers dissiper ton malaise :
Le harnais du soldat que tu portas vingt ans,
Les bruits de la caserne et les tambours battants,
Ne te permettent pas de vivre en ta demeure,
Satisfait des présents que t'apporte chaque heure.
Sans doute as-tu raison : j'approuve ton désir !
A l'arrière, tu peux, dans un bureau, choisir...

HENRI, furieux, l'interrompant encore.

Ah ! voilà le refrain qui depuis des semaines
Insulte à mes fiertés, envenime mes peines :
Les chefs que je connais et que j'obsède en vain
Me proposent ce qui répond à ton dessein :
Lorsque je rêve à des revanches triomphales,
A de grands coups donnés sous l'averse des balles,
On me conseille, avec des arguments divers,
D'accepter sagement, devant des cartons verts,
Bien loin du sang qui coule et se change en étoile,
Un rond de cuir moelleux près duquel ronfle un poêle ;
Vois ! J'ai vingt lettres, là, que je lis en pleurant
Quand je suis seul !

(Comme se parlant à lui-même, avec amertume.)

Hélas ! ma raison le comprend !
D'autres n'ont pas encore pris part à cette fête :
Ils valent mieux que moi, car leur force est complète
Un amputé !... Parfait, si j'étais général !
L'automobile alors remplace le cheval !
Gouraud, brenn mutilé, chef à la haute taille,
Par la tête et le cœur sait gagner la bataille.
Mais moi, je ne suis qu'un capitaine, un soldat
Qui hurle dans l'assaut et corps à corps se bat,
Qui doit servir d'exemple à près de trois cents braves,
Et frapper le plus fort aux moments les plus graves.
Peut-être a-t-on raison de me laisser ici,
Roulant mon amertume en mon cœur obscurci,
Un infirme, un inapte...

HENRIETTE, avec indignation.

Injustice et blasphème,
Quel plaisir as-tu donc à t'offenser toi-même?

HENRI.

Henriette, j'ai mal à l'âme ! Approche-toi !
Calme mon désespoir et ranime ma foi.

Je vivrai résigné dans ta chaude atmosphère,
D'autres feront ce que j'aurais tant voulu faire,
Si le ministre veut me laisser à l'écart,
Ou me propose encore un emploi de vieillard...

HENRIETTE.

Je devrais te gronder durement! Ton silence
A mon égard, Henri, contredit ta vaillance.
Comment, durant des jours, as-tu pu me cacher
Un tourment sur lequel aurait dû se pencher
Mon amour vigilant qui berce et qui rassure?
Pourquoi dissimuler ta cruelle blessure,
Quand mes doigts attentifs et mon souffle léger
Pouvaient en un instant, un seul, te soulager?
Pourquoi douter ainsi de ta chère infirmière
Et détourner de toi son aide coutumière?
Ah! je t'eusse soigné, guéri, si tendrement!
Ton mutisme aujourd'hui reçoit son châtiment :
Ton cœur s'est égaré dans un long labyrinthe
Où claironne l'audace, où tâtonne la crainte ;
Où la fausse lueur d'un devoir spécieux
Rend tes pas incertains et te blesse les yeux.
Je ne souffrirai pas ton erreur davantage,
Je veux te dérober à ton brillant mirage
Et te montrer le but où ton ambition
Peut justement guider tes besoins d'action.

HENRI, d'abord sceptique, puis intéressé.

Quelle est cette clarté que ton beau front reflète?
Ton assurance plaît à mon cœur, Henriette.

HENRIETTE.

C'est le sang, le sang seul qui rachète un pays,
Tu l'as versé, le tien, et je m'en réjouis.
Mais maintenant, pour toi, je vois une autre tâche ;
Bien digne qu'un héros l'affronte sans relâche :
Le destin qui chérit les grandes nations
Choisit les instruments de leurs rédemptions,

Et la guerre, qu'on croit une aveugle tuerie,
Est prudente au contraire et garde à la Patrie
Ceux qui doivent bâtir au-dessus des tombeaux
L'édifice parfait promis aux temps nouveaux.
Ce n'est pas un hasard, si, malgré ton courage,
Ton corps n'a pas été foudroyé dans l'orage :
Si tu fus épargné, c'est que, choisi par Dieu,
Tu dois faire une France égale à notre vœu.
Songe à la paix prochaine, au labeur qu'elle impose,
Aux rudes ouvriers dont la paupière est close,
Ah ! les meilleurs d'entre eux manqueront à l'appel,
Eux, notre éternel deuil...

HENRI, l'interrompant.

Notre orgueil éternel !

HENRIETTE.

Mais ils ne sont pas morts puisqu'en toi, toi, leur frère,
Ainsi qu'un feu sacré dont l'avenir s'éclaire,
Subsistent leur pensée et tout leur idéal,
La passion du juste et la haine du mal.
Tes compagnons tués t'ont fait leur mandataire,
Pour parler en leur nom, le geste autoritaire,
Pour armer leurs enfants contre les prompts oublis
Et les lâches bontés des peuples amollis.
Tes moyens d'action? La gloire t'auréole,
Et tu sais manier la plume et la parole.
Un homme tel que toi n'est pas embarrassé,
Quand devant son vrai but il s'est enfin placé :
Pour ce combat nouveau, travaille dès l'aurore !
Tu serais déserteur si tu tardais encore !

HENRI.

Ton pathétique accent m'a laissé sans émoi !
Beaucoup d'autres, hélas ! raisonnent comme toi.
Ton âme est généreuse, et ta bouche sincère,
Mais le filet subtil du sophisme t'enserre.

La volonté des morts prêche un autre devoir,
Que celui dont ton cœur a flatté ton espoir.
Ah ! n'interroge pas des ombres trop lointaines,
Les martyrs inconnus qui sillonnent nos plaines :
Vois plutôt, sur la table où ton soin les a mis,
Les portraits éloquents de nos plus chers amis
Qui sont tombés, la main affreusement crispée,
Sur le fer du fusil ou l'acier de l'épée !
Contemple-les bien tous. Mais surtout entends-les,
Car ils parlent encor de leurs regards muets.
Contemple celui-ci dont la barbe était blanche,
Quand il s'est engagé pour la grande revanche ;
Cet autre, député, mais soldat avant tout,
Un Rohan qui restait, sous les obus, debout.
Cet autre, presque enfant, un poilu sans moustache
Et portant sa gaîté comme un joli panache.
Aucun d'eux n'a remis d'un seul jour son départ :
Leurs corps impatients furent notre rempart ;
Aucun d'eux n'a pensé qu'il avait mieux à faire,
Et que ce devoir-là souffre qu'on le diffère.

(Se penchant vers les portraits, le crépuscule se fait.)

Jour et nuit, ces chers morts exhortent mon esprit,
De leurs mâles conseils ma fierté se nourrit.
Mais tout à l'heure alors que vibrait ta parole,
Habile à déguiser l'erreur qui te console,
Ces héros indignés pour la première fois,
Voltigeant alentour de leurs cadres étroits,
Libérés de la chair, fantômes impalpables,
Ont pleuré sur mon cœur des pleurs impérissables.
Et tous, tous m'ont crié : « Venge notre trépas !
Tu serais déserteur si tu ne partais pas. »

HENRIETTE.

Tais-toi ! j'oppose aux morts ma tendresse vivante !
Qu'un peuple tout entier les honore, les vante !
Mais je maudis leur voix aux accents triomphants,
Quand elle arrache un père aux bras de ses enfants ;

Quand elle change un homme en un bourreau sans âme,
Qui brise son foyer et torture sa femme.
Quitte envers le pays, mais non pas envers moi,
Tu m'as juré d'avoir notre bonheur pour loi :
Respecte ton serment ! Sois fidèle à toi-même !
Reste digne de moi ! Je t'admire ! Je t'aime !
Ton adieu me tuerait, — ou, chose pire, Henri,
Allumerait la haine en mon amour meurtri.

HENRI, ébranlé.

Ah ! ne prononce pas ce mot...

HENRIETTE, enlacée à lui.

Songe à l'ivresse
Des beaux jours que l'espoir des belles nuits caresse.
Veuve de tes baisers, quoi ! tu me laisserais
Aigrissant dans le deuil ma plainte et mes regrets?
S'est-il donc relâché, le lien qui nous lie?
Un voile pèse-t-il sur ma grâce affaiblie?
Mon visage n'a-t-il plus ton cœur pour séjour?
L'amour de la patrie efface-t-il l'amour?

HENRI.

Non ! Ne t'alarme pas ! Que ce désaccord cesse !
Savourons des instants que nul danger ne presse !
Mon départ est lointain ! Laisse ton front charmant
Au creux de mon épaule apaiser son tourment.

(Ils restent un instant enlacés. La porte s'ouvre.)

FRANÇOIS, entrant.

Monsieur sera content : j'apporte un télégramme.

HENRI.

La crainte et le désir se partagent mon âme !

(Pâle et frémissant, il prend le message.
François sort en allumant les lampes électriques.)

HENRIETTE.

Henri, donne-le-moi, que je l'ouvre !

(Henri ouvre lui-même le message en s'aidant de ses dents, le lit : son visage s'éclaire, s'extasie, tandis qu'Henriette continue.)

Dis-moi
Quelle nouvelle fait rayonner ton émoi.
Mais je n'ai pas besoin de lire ce message,
Car tout ce qu'il contient brille sur ton visage.
Ne t'ai-je reconquis que pour si peu de temps ?
Tu m'échappes ! j'ai peur ! Tout à l'heure hésitants,
Maintenant tes regards sont armés d'assurance,
Et je te sens plus fort que toute ma souffrance.

(Elle sanglote.)

HENRI.

Ne pleure pas ! voici : contrariant tes vœux,
On me propose enfin le poste que je veux :
Un vrai commandement sur notre ligne extrême.
Si j'accepte, je dois répondre ce soir-même.

(Un silence.)

Plutôt, nous répondrons ensemble, bien d'accord.
Henriette, je mets entre tes mains mon sort :
Je n'insisterai plus ; tu connais ma pensée :
Je ne veux pas avoir d'adhésion forcée,
Ni paraître un instant, prolongeant l'entretien,
Supposer que ton cœur n'est pas l'égal du mien.
Sois ma femme vraiment ! Prends ta vertu pour guide.
J'accepterai ton choix : j'obéirai. Décide !

(Henri se dirige vers la bibliothèque, d'un air détaché, prend un livre et l'ouvre. Henriette, la tête dans ses mains, s'abandonne à une douloureuse et profonde méditation. Puis soudain elle relève la tête, illuminée.)

HENRIETTE.

Le devoir m'éblouit d'un éclair fulgurant !
Les cœurs unis n'ont pas d'idéal différent :
Si je te retenais, j'humilierais ton rêve ;
Mon bonheur ne serait qu'une illusion brève.

Du bonheur? Ah ! que dis-je? En serait-il pour moi?
Je n'aurais plus ici que ton corps et non toi :
Ton âme habiterait là-bas, dans le sublime !
Espérant te garder, je perdrais ton estime.
Henri, je t'aime trop pour m'égarer ainsi :
Mon cœur, lâche un moment, s'est enfin ressaisi.
J'affronterai l'absence avec une âme neuve.
Je ne la subis pas : je demande l'épreuve :
Ayant servi la France et sauvé mon amour,
Près de mes deux enfants, j'attendrai ton retour :
Réponds sans plus tarder à l'offre de la gloire.

HENRI, étreignant sa femme.

Merci, c'est pour l'honneur et c'est pour la VICTOIRE.

ALFRED DROIN

L'AMOUREUSE HISTOIRE

D'AUGUSTE COMTE ET DE CLOTILDE DE VAUX[1]

VI

CLOTILDE ET COMTE (*Suite*)

Mort de Clotilde

Maintenant, Clotilde ne parlera plus. Pour la suivre dans ses moments suprêmes, nous n'avons plus rien d'elle. Elle demeure, muette et blanche, sur le lit d'agonie, autour duquel vont s'agiter, et se la disputer, ses parents, son frère, sa belle-sœur, Auguste Comte, Sophie. Ce sont eux qui diront l'âpre lutte, sourde d'abord, ouverte bientôt, qui va les mettre aux prises, pour s'arracher mutuellement le dernier regard, le dernier serrement de main de Clotilde expirante.

Montons donc avec eux cet escalier de la rue Payenne, qui mène au petit appartement où Clotilde se mourait. J'ai attendu jusqu'à maintenant pour y faire pénétrer le lecteur, afin de mettre en quelque sorte plus de piété dans cette intrusion, et de venir ici comme en un pèlerinage.

La maison de Clotilde, et qui existe encore, est une étroite et très modeste demeure bourgeoise de ce quartier du Marais,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre, du 1er et du 15 décembre 1916.

plein tout à la fois de vastes hôtels et de pauvres bicoques. La maison n'est pas large : deux fenêtres seulement sur la rue ; elle n'est pas haute : quatre étages seulement, dont le dernier mansardé. Ce quatrième était celui de Clotilde. Elle disposait de quatre pièces et d'une cuisine. L'une des deux fenêtres donnant sur la rue était celle du petit salon : c'est là qu'elle recevait Auguste Comte ; l'autre était celle de sa chambre à coucher : c'est là qu'elle est morte.

Je tiens ces détails de ma grand'mère, qui les donna devant moi à M. Texeira Mendès, vice-président de l'Apostolat positiviste du Brésil.

Au commencement de mars, ma grand'mère fit pression sur Clotilde, et la décida à renoncer au docteur Grandchamp, — et fit pression sur le docteur Chérest et aussi le décida à revenir. Comte admit ce changement comme raisonnable.

Quoique j'aie d'abord regretté votre précipitation, d'ailleurs si naturelle, envers M. Grandchamp, écrit-il le 11 mars, je reconnais maintenant la sagesse effective de votre nouvelle résolution. Ce retour à un médecin mieux habitué à votre tempérament, et dont les défauts mêmes tendent spécialement à vous préserver de toute médication violente, nous offre d'utiles garanties, maintenant que se trouve établie la crise révulsive qu'il avait jadis trop peu sollicitée...

Cette dernière ligne est impayable : malgré le déplorable effet produit par la médication Grandchamp, dont les intestins de Clotilde restent déchirés, Comte ne veut pas démordre qu'elle pouvait être salutaire.

On sent qu'il se cherche des excuses à lui-même. En tous cas, de bon ou de mauvais gré, il reconnaît, et les erreurs passées de Grandchamp, et les garanties données par Chérest. Or, le reproche fondamental que lui a fait mon grand-père, c'est d'avoir « tué » Clotilde par son intrusion dans le choix des docteurs. Je veux bien admettre que mon grand-père, ignorant l'état réel de sa sœur, amplifiait exagérément ses griefs. Mais Comte, dans la suite, n'était pas si loin de penser comme lui. Onze ans plus tard, avant de mourir lui-même, il écrivait à madame Braziline : « Ma *Béatrice* succomba, non à sa maladie, mais sous ses médecins » (24 août 1857).

Comte unit ainsi dans la même réprobation le docteur Grandchamp et le docteur Chérest : cela est trop facile. Les

documents produits sont contre lui ; et lui-même s'est plaint de la brutalité de Grandchamp, et lui-même a loué la douceur de Chérest. Si donc, comme il l'écrit à madame Braziline, et comme mon grand-père l'a toujours affirmé, la maladie de Clotilde a été empirée, au point de devenir mortelle, par une mauvaise médication, la faute en revient à un seul médecin, Grandchamp, — et, par-dessus Grandchamp, à un seul homme, Comte, qui lui avait confié Clotilde, malgré les parents de Clotilde.

Le philosophe ne fit jamais ce retour sur soi-même ; il accusa tout le monde, excepté lui. Mieux encore : il prétendit continuer, au travers du docteur Chérest, ce rôle de surveillant et de juge suprême, qui lui avait si peu réussi au travers du docteur Grandchamp :

> Je relis sérieusement mon Broussais, à votre chère intention, en regrettant d'avoir trop subordonné mon propre jugement à celui de monsieur Grandchamp...

Cette indication est terrible. Comte a été fou : il est l'homme de l'idée fixe ; dès l'instant qu'il s'est donné un but, tout doit concourir à sa réalisation, et tout, qui n'y concourt pas, doit être impitoyablement rejeté. Son but étant de guérir Clotilde, par le moyen de son « propre jugement », on devine le ton autoritaire, et vite acerbe, de ses remarques sur les soins que la jeune femme recevait des autres, y eût-il parmi ces autres la mère, les frères, la belle-sœur.

Il profite de la possibilité où il est de disposer de Sophie, et, par conséquent, de concourir matériellement, plus que les proches, au mieux-être de la malade, pour s'installer en quelque sorte rue Payenne.

Dur et brusque à l'égard de chacun, il reste pour Clotilde toute douceur. Il la gâte, il l'entoure d'une très certaine et constante affection. Il l'aide pécuniairement. Il est vraiment le bon ami, le protecteur.

La famille Marie, si Clotilde ne lui dit pas exactement tout ce qu'elle doit à Comte, sent tout de même le bien que la malade retire de cette amitié ; et c'est pourquoi les choses ne se gâtent pas immédiatement, malgré mon grand-père, intransigeant. Mon grand-père sait que le docteur Chérest, après

avoir revu Clotilde, a dit : « Que puis-je faire à présent? Elle a les intestins à vif. » Il ne le pardonne pas à Comte ; mais il se tait encore, et, devant la maladie qui s'aggrave, il y a, au milieu de mars, une sorte de trève.

Madame Marie la mère ne fait pas attention, feint de ne pas faire attention aux exagérations aimantes de Comte ; elle vient voir sa fille, trouve Sophie, trouve Comte, mais, tant qu'elle peut elle-même venir librement, elle supporte. Ma grand'mère regarde, tout étonnée. Elle m'a dit souvent que Comte affectionnait les poses théâtrales, se mettait soudain à genoux, se précipitait au pied du lit de Clotilde, baisant la main allongée sur les draps. Ce n'était point les manières de la famille Marie, et ma grand'mère, du petit salon où elle se tenait d'habitude, voyait avec stupeur ces attitudes de jeune premier. Mais ces attitudes mêmes, par leur soudaineté, par leur exubérance, produisaient une sorte d'entraînement émotif. Les larmes, les cris, les mouvements désordonnés sont contagieux. Et ainsi parfois ma grand'mère, madame Marie même, cédaient à l'ambiance, oubliaient leurs doutes sur la conduite de Comte, ne voyaient plus en lui que l'homme malheureux. C'est à une de ces minutes d'attendrissement près du lit de la malade que fait allusion la dernière lettre adressée par Comte à Clotilde. J'en donne les lignes finales, de même que j'ai donné les suprêmes paroles de la jeune femme : on y trouvera comme un dernier portrait, fait par Comte lui-même, de Clotilde sur son lit d'agonie.

J'ai sous les yeux l'original de cette lettre. Écrite menu sur ces petits carrés de papier dont j'ai déjà parlé, elle est extrêmement longue, commencée le 18 mars, et additionnée de deux post-scriptum, tous deux datés du vendredi 20.

Le style est toujours le même, le sujet toujours pareil : passion qui se ressasse, et qui ne se lasse point. Mais les phrases dernières ont un ton de haute mélancolie dont on est déchiré :

Adieu, mon éternelle compagne. Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de votre noble pureté, qui vous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main dans les miennes pendant que je contemplais cette angélique physionomie, dont l'altération passagère rend encore plus touchante la suave beauté...

Ce tableau final est bien celui qui convient à un si noble, si malheureux amour. Et il n'est pas possible que celui qui l'a tracé d'une plume si aimante ait été le méchant homme, le faux ami que dénonce mon grand-père, — pas plus que mon grand-père n'était le mauvais frère, l'orgueilleux malfaisant que Comte se flattait de démasquer. Mais ils étaient tous deux les illusionnés de leur affection ; ils se reprochaient l'un à l'autre, exagérément, de s'arracher l'un l'autre le dernier regard d'une femme, diversement mais également aimée. Il faut s'en souvenir, avant que de juger leurs jugements réciproques.

Je pense, quant à moi, que, dès cette fin de mars, Comte avait la tête troublée ; je pense aussi que, sur le sujet même de Clotilde de Vaux, il ne retrouva jamais la plénitude de ses facultés.

Lorsque le mieux, escompté dans sa lettre du 20 mars, eut enfin trahi son suprême espoir, il passa soudain à la conviction brutale de la fin prochaine ; il remplit alors et sa maison, et celle de mes grands-parents, et la chambre même de Clotilde, de ses lamentations. Convaincu de la mort imminente de son amie, il ne put s'empêcher de le crier partout, et de s'en faire, près de Clotilde même, le triste annonciateur. Parallèlement, sa jalousie s'exacerba. Toute minute où il n'était pas là, et que Clotilde consacrait à ses proches, lui était comme deux fois volée. Il fit donc monter la garde par Sophie. La domestique reçut l'ordre d'écarter, comme importuns, ceux-là même qui étaient le propre sang de Clotilde. On pense qu'elle n'y parvint pas ; mais le fait qu'elle l'essaya provoqua l'inévitable rupture. Et à partir du moment où les liens de sociabilité furent en quelque sorte brisés, Comte remplit lui-même l'office de Cerbère.

— Madame, — osa-t-il dire à madame Marie, la mère, — j'ai ordre de madame de Vaux de ne laisser entrer ici que les femmes de service... »

Et la mère de Clotilde répliqua :

— Je serais bien heureuse, dans ce cas, d'être une femme de service...

Bien des fois ma grand'mère est revenue sur cette scène poignante : et c'était une scène entre cent. La lutte était inces-

samment à reprendre. A partir du 27 ou 28 mars, c'est-à-dire du moment où Clotilde épuisée n'eut plus la force de prendre parti, la maison sembla être à Comte, uniquement. Ma grand'-mère ne s'y tenait qu'avec effroi. Chaque visite du docteur Chérest provoquait de véhéments reproches : Sophie elle-même, prise entre les instructions de son maître, ses propres scrupules à déroger aux ordres du médecin, et son affection réelle pour Clotilde, ne savait plus si elle devait administrer les médicaments ordonnés.

D'ailleurs, à quoi bon les médicaments? C'était trop tard ; là-dessus du moins, Comte avait raison. Quand vint le premier jour d'avril, ce mois si clair, on sentit autour de Clotilde que l'heure épouvantable approchait. Alors Comte songea à *Wilhelmine*. Avec sa brutalité habituelle, il demanda solennellement à la mourante de lui léguer le manuscrit. Clotilde ne répondit pas : sous ses yeux clos, revit-elle, pauvre femme, ses récents mois de labeur, son désir de donner, après la *Lucie*, une œuvre plus achevée, plus considérable, — et son long effort, et son rêve inutile? Revit-elle ces instants charmants, où elle avait commencé d'écrire sa *Wilhelmine*, la chère œuvre, — et ces autres instants d'affres mortelles où elle avait dû abandonner pour jamais ce qui était devenu son « œuvre de douleur »? Les mourants ajoutent, au terrible secret de la mort, l'effroyable chose qu'est leur mutisme plein de pensées. Clotilde donc ne répondit pas : Comte en conclut qu'elle consentait, — madame Marie la mère, qu'elle refusait. — C'est pourquoi nous allons bientôt la voir retenir, avec une âpreté de mère spoliée, ce reste encore informe de la pensée de sa fille.

En même temps, elle, la mère, devant le fait inévitable de la séparation, éprouva ce bouleversement d'âme qui nous fait espérer dans l'inconnaissable, puisque le connu nous manque. Elle se tourna vers la suprême consolation. Cette famille, qui avait si peu de piété habituelle, fit venir un prêtre près du lit de Clotilde.

La cérémonie d'extrême-onction eut lieu le jeudi 2 avril. Comte y assista.

On avait tiré le lit hors de l'alcôve ; le visage de Clotilde était tourné vers la fenêtre. Et blanche dans le lit étroit, elle était déjà comme un cadavre exposé aux prières des foules.

Les femmes étaient à genoux à même le plancher. Comte se tenait vers la tête du lit. Mon grand-père n'avait pas quitté le petit salon : n'étant pas religieux, il supportait d'autant plus difficilement cette cérémonie que la présence de Comte lui en semblait la profanation. Le capitaine Marie, vieillard de plus de soixante-dix ans, s'appuyait contre le mur, près de la porte. Il avait souvent, sans doute, vu la mort, mais pas encore celle d'un de ses enfants ; son cœur dur s'amollissait.

Parmi ces malheureux, priant ou rêvant, et souffrant tous, le prêtre accomplissait les actes liturgiques. Sur les purs yeux de Clotilde, sur sa bouche spirituelle, sur son front qui avait tant pensé, et si bien, sur ses doigts amincis d'où la plume était tombée, sur tout son pauvre être épuisé, le prêtre, disant des mots de rédemption, faisait l'onction sacrée.

Clotilde avait toute sa connaissance. Elle savait de Comte qu'elle allait mourir ; elle savait pour quel mystérieux départ sa mère avait voulu qu'on lui fît cette toilette de purification. Elle ne s'y était pas refusée ; elle n'avait jamais été sectaire, et, toute matérialiste qu'elle se crût, elle avait trop l'incoercible amour de la vie pour ne pas accepter, avant de tout quitter, ce qui peut-être lui donnait tout. Elle laissait donc, sans résistance, le prêtre faire au-dessus d'elle les gestes consacrés. Mais elle ne parla pas. Au témoignage de mon grand-père, elle resta muette, comme elle l'était presque constamment depuis qu'elle gardait le lit.

C'était la deuxième fois, à bien peu de mois d'intervalle, que Comte, si longtemps éloigné de l'Église romaine, assistait à l'un de ses mystères : ce prêtre, qui appartenait à la paroisse Saint-Paul, c'était peut-être celui qui, au mois d'août dernier, avait baptisé le petit Léon ; c'était peut-être devant lui que Comte, tenant la main de Clotilde, s'était mystiquement uni à elle, en récitant le *credo* catholique. Et maintenant... Il était près de Clotilde, ainsi qu'alors, mais chaque parole du prêtre était comme pour arracher son amie à la terre, et, par conséquent, à lui-même. Son amie ! sa Clotilde du mois d'août, si jolie, si jeune, si fière de la *Lucie* qui venait de paraître, — qu'est-ce donc que la Fatalité en avait fait? — Il s'effondra réellement, et, lui qui ne priait pas, il tomba à genoux, comme les femmes qui priaient.

Ainsi courbé, il se renouvela à lui-même le serment d'associer à jamais le nom de Clotilde à celui d'Auguste Comte ; une fois de plus, ici, dans cette chambre, près du lit de la moribonde, il prit, devant son amour, l'engagement d'être, devant la postérité, l'immortel ami de celle qu'il rendrait immortelle...

Dès le départ du prêtre, il s'approcha de Clotilde, et, faisant ma famille témoin de sa promesse, il dit quelque chose comme ceci :

« Ma Clotilde... Vous avez été méconnue... Moi, moi, je vous ferai connaître... Jamais aucune autre femme n'aura un rang aussi élevé... »

Mon grand-père a entendu ces paroles ; mais il n'y vit un sens que beaucoup plus tard, quand il apprit qu'en effet le nom de Clotilde de Vaux avait jailli sur le monde...

On retrouve, dans les prières quotidiennes de Comte, la trace de cette exclamation. Il la nomme son « effusion verbale du 2 avril ».

Le soir de ce 2 avril, il veilla Clotilde : ce fut son unique nuit dans la maison de sa bien-aimée. Pauvre malheureux homme dont l'amour finissait là...

D'après lui, Clotilde lui aurait dit, au matin :

« Vous n'aurez pas eu une compagne bien longtemps... »

Ceci montre bien qu'elle attendait la mort, et, toute résignée que soit la phrase, elle reste épouvantable.

Mais par cette nuit passée à soigner l'agonisante, par les heures sans sommeil faites du ressassement de sa douleur, par le déchirement que chaque minute nouvelle lui apportait, Comte avait atteint une sorte de paroxysme de souffrance ; il n'était plus le maître de sa pensée. Il s'opposa violemment à toute intervention nouvelle des docteurs, déclara que, seul, il savait et pouvait soigner Clotilde, et essaya enfin d'évincer définitivement madame Marie la mère. Loin de céder, la vieille dame réclama pour elle ce droit, que Comte avait pris, de passer la nuit près de Clotilde. Elle déclara, — on était au 5 avril, veille de la mort, — qu'elle ne quitterait plus l'appartement, ni jour, ni nuit. Comte vit dans cette décision sa propre exclusion, et la perte pour lui des heures suprêmes près de la mourante. Il ne le put supporter. Il fit ce qu'il a appelé

sa « remontrance » à la mère de Clotilde. Il alla jusqu'à lui dire, — c'est lui qui s'en vante :

« Vous aimez votre fille comme un objet de domination, et non pas comme un objet d'affection. »

Madame Marie fit alors appel à son mari, et le pria de la délivrer d'Auguste Comte. Ce fut une scène pénible, dont mon grand-père m'a souvent fait le récit. On était à vingt-quatre heures de la mort de Clotilde, et dans la chambre de Clotilde. La jeune femme, toujours muette, était de plus en plus blanche sur l'oreiller blanc ; elle avait la bouche un peu entr'ouverte, et, sous ses lèvres à peine décolorées, on voyait la ligne de ses dents, qui étaient charmantes ; elle respirait d'un petit souffle court, suçant pour ainsi dire l'air qui lui manquait. A l'entour de son lit, Comte, sa mère, son père se disaient, à mi-voix, de dures paroles ; ma grand'mère, apeurée, se blottissait près de Sophie, qui attendait. Le vieux capitaine obtint enfin que Comte le suivît dans le petit salon, où était mon grand-père. La porte se referma sur la chambre de Clotilde, et la mère eut alors licence de rester près de sa fille, qui mourait.

Dans le petit salon, Comte éclata. Il dit, tout à la grosse, ses amours, son aide pécuniaire, son appui moral, et les droits qu'il tirait de tout cela. Et comme mon grand-père, à tort d'ailleurs, émettait des doutes sur cet amour et sur cet appui, pécuniaire ou moral, Comte le prit brutalement à parti. Il l'accusa d'avoir poursuivi un but infâme en mettant Clotilde en relations avec Marrast, — c'est-à-dire d'avoir voulu s'ouvrir, à lui-même, le *National* par le moyen de la beauté de sa sœur, — et, n'y étant pas arrivé, de n'avoir plus éprouvé que de la basse jalousie des succès littéraires de Clotilde. Le souvenir de Marrast, jusqu'au lit de mort de la jeune femme, hantait ainsi le malheureux homme.

Mon grand-père avait vingt-sept ans, il était de haute stature, fort et violent. Il lui aurait été facile de céder à la colère contre un agresseur de vingt ans plus âgé et de faible santé. Il dit simplement à son père :

— Faites-le taire, je vous prie, et faites-le partir...

Il existait une singulière sympathie entre Comte et le capitaine. Le vieil homme avait toujours été sensible aux marques

de respect que le savant témoignait à un soldat peu lettré ; et les petites prévenances de Comte, billets de théâtre, retours en voiture, mots aimables, ne laissaient pas que de l'avoir touché.

De son côté, Comte avait élu spécialement le vieillard entre tous les parents de Clotilde.

Cette prédilection peut s'expliquer ainsi : à ses yeux les parents de Clotilde, — à l'exception d'un seul, — sont des rivaux. Chacun d'eux, — sauf le père qui ne s'est jamais entendu avec sa fille, — a une place à part dans le cœur de la jeune femme. Tous donc, hormis le père, lui disputeront la place privilégiée qu'il ambitionne, et un seul, qui sera le père, pourra éventuellement le défendre contre la famille coalisée. C'est pourquoi il lui est toute douceur.

Quand donc mon grand-père, violemment attaqué et même diffamé, fit appel à son propre père, il y eut un moment d'incertitude. Comte et le vieillard se souvenaient qu'ils étaient amis. Le capitaine essaya de se retrancher derrière la commune douleur du moment, pour émettre quelques paroles de paix. Mais Comte, une fois déchaîné, était difficile à calmer, et mon grand-père, une fois buté, inébranlable dans ses résistances. Le capitaine comprit ce qu'il devait, sinon à ses propres sentiments, du moins à son fils et à sa femme. — Il pria Comte de les laisser seuls dans cet appartement, où c'était sa fille qui mourait.

Alors Comte se jeta à ses pieds, — je tiens ceci très exactement de mon grand-père, — lui prit les mains, les baisa, se répandit en protestations de respect affectueux pour le « digne père de la vertueuse Clotilde ». Il supplia qu'on ne l'éloignât pas à jamais de la mourante ; il redit une fois de plus l'histoire si vraie, si poignante, de son tardif amour, et il demanda à revoir, ne fût-ce qu'une fois, le visage douloureux de son « éternelle compagne ». Le père de Clotilde fut ému et, malgré mon grand-père, je pense qu'il eut raison. Il y avait certainement dans les paroles de Comte cet accent de vérité qui ne trompe point. Mon grand-père y vit comédie : nous, qui avons lu ses lettres, nous savons que tout en lui, à cette heure, était sincère. Le capitaine, touché profondément, lui promit de le rappeler avant l'issue fatale.

Comte partit, le 5 avril, sur cette assurance.

Cette nuit du 5 et la matinée du dimanche 6, madame Marie put donc les passer près de sa fille, en dehors du contrôle de Comte. Il est vrai que le lit de sangle, sur quoi elle s'étendit, à côté de celui où haletait Clotilde, avait été prêté par Comte ; il est vrai que la plupart des objets usuels, tasse, théière, veilleuse, dont elle se servait pour soigner sa fille, provenaient du ménage de Comte : et cela suffisait pour rappeler, même lui absent, toute l'influence qu'il avait prise ici. En regardant autour d'elle, pendant ces heures de nuit, elle pouvait, elle, la mère, mesurer le chemin accompli par Comte, sans qu'elle s'en doutât, dans l'intimité de sa fille. Et tous ces soins, tout ce zèle affectueux, cela devait bien se mettre en balance avec la jalousie, avec même les injustices du philosophe. Peut-être, si elle y avait froidement réfléchi, eût-elle jugé qu'une réconciliation, devant Clotilde mourante, valait mieux qu'une rupture définitive, après Clotilde morte. Mais elle n'avait pas la liberté, elle non plus, de réfléchir ; elle haïssait Comte d'autant plus qu'elle sentait qu'il lui avait pris de sa fille plus qu'elle n'avait cru, et toute la force qui lui restait était pour se fortifier dans cette haine...

Le dimanche 6 avril au matin, le docteur Chérest ne cacha pas que la journée de deuil était venue : Clotilde n'irait pas jusqu'au soir. Un peu après midi, en effet, la malheureuse femme déclina manifestement, et le capitaine Marie, fidèle à sa promesse, envoya Sophie prévenir Auguste Comte. Qu'allait-il se passer?

Mon grand-père guetta à la fenêtre du petit salon : quand il vit Comte déboucher dans la rue Payenne, il avertit ses parents. Ceux-ci quittèrent la chambre de Clotilde. Ils cédaient la place, — pour peu de temps, pensaient-ils. Mais Comte, ne les voyant pas, ou feignant de ne pas les voir, fut, d'un trait, du vestibule au lit de l'agonisante ; puis brutalement, il ferma les portes de communications, tira les verrous, demeura seul, inexpugnablement seul, avec Clotilde moribonde.

Il y eut un silence de plusieurs heures. Madame Marie la mère préféra l'affreuse humiliation au scandale de briser la porte, de faire sauter la serrure qui la séparait de sa fille. On attendit. Dans la chambre, Comte monologuait une longue

prière. Il a rapporté que, vers les trois heures, Clotilde lui aurait dit :

« Comte ! souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité ! »

Lui seul, naturellement, l'entendit. Mais jamais Clotilde, on s'en souvient, ne l'avait tutoyé : le fit-elle à cette heure suprême? Du moins le désaccord entre les siens et son ami, leurs disputes jusque sur son lit de mort, et le rapt final d'elle-même par Auguste Comte, rendent vraisemblable, s'il n'est pas véritable, ce cri d'avoir souffert sans l'avoir mérité...

La demie après trois heures venait de sonner, lorsque Comte, tout hagard, rouvrit la porte, permit à la famille de s'approcher : mais déjà Clotilde était morte. Les yeux clos s'étaient fermés, devant Comte tout seul...

Ainsi finit cette charmante Clotilde de Vaux. — Nulle, plus qu'elle, n'était faite pour prendre bellement l'existence, — gaie, spirituelle, hardie sans cesser d'être toute féminine, allante en restant nonchalante, bonne aussi, et réellement sans péché, si le péché, pour être commis, veut l'intention ; — et nulle n'eut jamais moins de joie, moins de souvenirs heureux, moins de rayons dans une vie terne. En même temps, foncièrement chaste, de sens rassis, d'instinct bourgeois, elle est, sans le vouloir, l'héroïne du plus romanesque roman, — fille d'une grande dame et d'un grognard en demi-solde, élevée tantôt dans les châteaux de Lorraine, tantôt dans la maison du petit fonctionnaire suburbain, nourrie de chimères sociales par une mère nourrie d'illusions, atteinte dès l'enfance de la maladie vague qui devait l'emporter à moins de trente-deux ans ; mal mariée, quoique mariée à son gré, brusquement arrachée au terre à terre de province par les vols, les faux et la fuite de son mari, abandonnée, mais non séparée, livrée à elle-même, mais non libérée, retombant à la servitude domestique sous un père avare, une mère sévère, dans un intérieur de gêne ; et puis, soudain, connaissant les grandes passions, aimant Marrast, qui ne l'aime pas, aimée de Comte, qu'elle n'aime point. ballottée d'abord, hésitante, puis, peu à peu, captivée par Comte, cajolée, entourée, affolée, recevant trop de lui pour oser tout lui refuser, ne lui donnant pas assez pour le satisfaire pleinement, tiraillée entre ses préjugés et son bon vouloir

inclinant un jour vers celui-ci, retenue le lendemain par ceux-là ; écrivant, chemin faisant, les lettres les plus rares, les plus sages, les plus osées qui soient sorties de la plume d'une femme, jusqu'à ce que, rongée de fièvre, épuisée par la maladie, elle laisse tomber cette plume, abandonne son œuvre au chantier, sans avoir le courage de la léguer, ni à son ami, ni à ses parents, et meure en pleine jeunesse, en pleine grâce, sans murmurer, sans récriminer, par la faute, peut-être, de celui qui, malgré tout et quoi qu'on en dise, aura été le seul à avoir su embellir la route où elle se traîne, et qui la verra mettre dans le cercueil, aussi pure, aussi charnellement étrangère à lui, que le jour où, pour la première fois, leurs deux chemins se sont croisés. Quelle histoire à raconter ! quelle scène finale à décrire !... Et l'histoire a été vécue, la scène finale a été soufferte...

Et à tout cela s'ajoute une extraordinaire aventure posthume, la pauvre petite femme de lettres, morte obscurément dans son logis mansardé, se muant soudain en l'immortelle Clotilde, et son renom élevé si haut qu'il en éclipse presque la gloire du maître lui-même. Car le jour de l'apothéose, dans le Temple de l'Humanité « régénérée », l'image de Clotilde, symbole de cette Humanité, sera placée au-dessus de celle d'Auguste Comte, dont le rang seulement est celui de grand prêtre...

Mais, si glorieuse que doive jamais devenir cette vision de la Clotilde « subjective », elle ne saurait être aussi douce, aussi impressionnante, que celle de la Clotilde réelle, mourant avant trente-deux ans dans sa chambre de la rue Payenne, près du manuscrit de *Wilhelmine* inachevée.

C'est pourquoi, pour terminer ce triste chapitre, je veux plutôt, une fois encore, copier les dernières lignes de la *Lucie*, cette autre image de Clotilde, peinte par Clotilde elle-même, et où la jeune femme semble s'être vue jusque dans sa fin prématurée :

« Elle eut été une mère et une épouse accomplie. Hélas ! en la voyant s'éteindre entre mes bras, dans l'âge où l'on doit vivre, j'ai douloureusement apprécié le peu de pouvoir qui est donné à l'homme pour réparer le mal qu'il produit... »

VII

COMTE APRÈS CLOTILDE

La vie publique de Clotilde commence avec sa mort. Dès cette minute, Comte se fait l'apôtre de la nouvelle rédemption humaine, par la vertu de Clotilde. Il aurait voulu pouvoir, sans plus tarder, proclamer sa mystique union. Mais, d'abord, il dut subir une lutte finale avec la famille Marie.

Le dernier incident ne dura guère, qui mêla une fois encore le nom d'Auguste Comte et celui des parents de Clotilde. Cette liquidation, toujours pénible à faire, de relations jadis amicales, fut menée en hâte par mon grand-père.

L'enterrement de Clotilde eut lieu le 7 avril à midi. La famille Marie acheta au cimetière du Père-Lachaise une concession perpétuelle, où la jeune femme fut rejointe successivement par sa mère d'abord, en 1848, puis par le second fils de mes grands-parents, mort en bas-âge, puis par le capitaine Marie, et enfin, beaucoup plus tard, par un des fils de ce Léon que Clotilde avait tenu sur les fonts de Saint-Paul. C'est devant cette tombe que, chaque année, pendant onze ans, Comte est venu se lire à lui-même les lettres étranges qu'il adressait à l'ombre de son amie, et ce sont ces visites de Comte qui éloignèrent à jamais mon grand-père du coin de terre où reposait sa sœur.

Le lendemain de l'enterrement, mon grand-père pria le docteur Chérest et un autre de ses amis de demander à Auguste Comte des excuses ou une réparation. Comte se borna à désigner un seul représentant, M. Lenoir, qui avait été directeur de l'*Athénée*, du temps que lui-même y faisait un cours :

... Rien n'empêchera, j'espère, écrit-il le 11 avril au deuxième témoin de mon grand-père, de s'entendre avec le seul M. Lenoir, qui possède toute ma confiance et dont je ratifie d'avance les explications quelconques.

Cette démarche terminera bientôt sans doute, à la satisfaction géné-

rale, un incident qui, autant que je puis l'entrevoir, me semble gravement dénaturé d'après une *vicieuse interprétation de quelques paroles échappées peut-être à la plus légitime émotion.*

A jamais absorbé par une douleur qui ne saurait avoir d'égale, car je perds plus que personne, mon cœur n'aspire aujourd'hui qu'à s'abandonner librement à sa juste mélancolie, sans y mêler aucune irritation étrangère.

Les dispositions conciliantes, toujours spontanées chez l'organe que je choisis, se trouvent donc ici en pleine harmonie avec mes propres tendances.

On voit assez qu'il bat en retraite, et l'on voit aussi qu'il est encore tellement troublé qu'il n'est plus maître de son style. Comment peut-il prononcer les mots de « satisfaction générale », cinq jours après la mort de Clotilde? Mais cela même indique sa bonne foi, son désir de paix et d'oubli : comme un homme qui s'est enivré, — et lui, il s'était affreusement enivré de douleur, — et qui ne se souvient plus, ni de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait, il regarde, étonné, les gens qu'il a offensés, ne demandant qu'à s'excuser, — pourvu qu'après, on le laisse en repos, dans sa misère. Cela est déchirant. Et déchirant aussi l'alinéa qui suit : « A jamais absorbé par une douleur qui ne saurait avoir d'égale... » C'est ici le *leit-motiv*, peut-on dire, de toutes les lettres qui sortiront désormais de sa plume. Que ce soit à Stuart Mill, que ce soit à Littré, que ce soit à des intimes comme le docteur Robinet ou Laffitte, la même pensée de désespérance reviendra, et, de la mort de Clotilde à la sienne, il demeurera réellement, littéralement, épouvantablement « absorbé par une douleur qui ne saurait avoir d'égale ».

Peut-être les miens auraient-ils dû se laisser toucher, et eux aussi oublier. Mais mon grand-père souffrait encore de l'offense reçue : on ne pardonne guère à vingt-sept ans; et madame Marie la mère saignait du vol que Comte lui avait fait des dernières minutes de Clotilde. « Non, — disait-elle à ma grand'-mère, — non, jamais je ne pardonnerai à Auguste Comte de m'avoir arraché le dernier soupir de ma fille... » Et ce fut son *leit-motiv* à elle, pendant les vingt-deux mois qu'elle allait encore traîner sa vie brisée.

La lettre d'Auguste Comte, lettre d'excuse, ne servit donc à rien, qu'à inciter madame Marie la mère à écrire, pour M. Lenoir, un exposé de ses griefs. Cet exposé est fait *ab irato* ; de

plus, madame Marie ignorait le point exact où étaient arrivées les relations de Comte et de Clotilde ; son mémoire contient donc des inexactitudes et des exagérations. Mais celles-ci ne portent que sur ce que madame Marie *ne sait pas ;* sur ce qu'elle dit avoir vu et savoir, il faut la croire puisque, le moindrement du monde qu'elle eût altéré la vérité, M. Lenoir aurait pu la confondre en provoquant les explications de Comte. D'ailleurs, le tout est si bien dit, qu'au point de vue littéraire seul ce document vaudrait d'être publié.

En voici les passages essentiels, copiés sur le brouillon même de madame Marie. Elle en fit la lecture à M. Lenoir, chez mes grands-parents, devant les deux témoins de mon grand-père :

« Forcée de défendre nos sentiments de famille les plus intimes contre les imputations calomnieuses d'un homme qui a été notre ami et qui devrait l'être encore, si une passion folle et, je puis dire, brutale, n'était venue troubler sa raison et apporter l'effroi au chevet du lit d'une mourante, je me bornerai à exposer les faits.

« Cette pauvre jeune femme malade était ma fille et la sœur d'un homme que monsieur Comte avait plus d'une fois salué du titre d'excellent et d'honorable.

« Mais ce jeune homme, honorable en effet, ayant démêlé dans la conduite de monsieur Comte envers sa sœur des intentions et des vues contraires au respect qu'il devait à toute notre famille, ne craignit pas d'en manifester son indignation en toute rencontre, par une froideur qui contrastait assez avec la chaleur de ses premières relations, lorsqu'il avait cru trouver en monsieur Auguste Comte un maître digne de son admiration.

« Ma fille, d'abord étonnée des prétentions extravagantes de monsieur Comte s'en amusa d'abord et s'en chagrina ensuite, parce qu'il en tomba malade à garder le lit.

« Monsieur Comte se guérit bientôt, et revint chez mon fils, comme à l'ordinaire, trois fois par semaine, passer des soirées où il trouvait toujours ma fille.

« Il ne tarda pas à être fixé sur les sentiments de ma fille : elle était trop délicate et trop loyale pour ne pas lui déclarer entièrement la vérité, il parut s'y résigner, mais nous eûmes tout lieu, par la suite, de nous convaincre qu'il avait voulu nous abuser, ou qu'il s'était abusé lui-même. En effet, sous le voile d'une amitié chevaleresque, il commença de lui adresser de fréquentes lettres ; ma fille nous les communiquait ; elles contenaient des folies écrites d'un style singulier dont nous riions ensemble, et, en vérité, cet homme nous rassurait en se livrant ainsi, avec tant de bonne foi, au ridicule de ses folles inspirations. Plus d'une chose devait me rassurer : il était ennuyeux et pro-

fondément raisonneur, ma fille était gaie et elle aimait à rire ; je pensais que quand elle aurait assez ri à ses dépens, tout serait fini... »

Je n'ai pas besoin d'ouvrir une parenthèse, pour souligner qu'il s'agit ici des premières lettres de Comte, et des premières dispositions de Clotilde. Il est évident qu'à partir du baptême, c'est-à-dire du moment où les lettres de Comte deviennent, à la fois, plus passionnées et moins bienveillantes pour ses parents, Clotilde ne les a plus montrées.

Mais madame Marie juge de la suite des relations, d'après les prémisses. Elle poursuit :

« Et en effet, je n'eus pas lieu un seul instant de craindre le moindre succès de monsieur Comte dans ses visées.

« Mais un autre malheur nous attendait, foudroyant, et qu'il était impossible de prévoir ni d'éviter.

« Ma fille, atteinte depuis longtemps d'une maladie nerveuse, que ses malheurs aggravèrent, avait déjà subi bien des traitements. Monsieur le docteur Chérest, notre médecin, lui donna d'abord ses soins. Il reconnut aisément qu'elle était déjà épuisée par les remèdes autant que par la maladie, et il eut recours aux moyens externes, qui lui réussirent assez bien pour la soutenir pendant deux années, dans un état où il y avait une progression salutaire, lente mais suivie... Enfin elle était en aussi bon état que possible, si fraîche qu'on ne lui donnait pas son âge, et qu'on la croyait un peu malade imaginaire.

« C'est dans ces circonstances qu'elle adopta le médecin de monsieur Comte qui ne cessait de le lui vanter, et comme il se croit, lui, très habile en médecine, il devait suivre le nouveau traitement et s'assurer par là une guérison radicale.

« Lorsque j'en fus prévenue, le mal était fait, et monsieur Comte, qui n'avait pu subjuguer le cœur de ma fille, avait tellement fasciné son esprit par une grande apparence de dévouement et des flatteries incessantes, qu'il était parvenu à capter toute sa confiance.

« Il ne nous restait même plus de moyens pour prévenir les dangers auxquels ma pauvre fille était exposée, entre un médecin qui ne la connaissait pas et un homme assez imprudent pour prendre cette marche sans consulter sa famille.

« Enfin, ce médecin ne connaissant aucunement l'excessive délicatesse de l'organisation de ma fille, non seulement attaqua son système nerveux, mais il lui déchira les intestins par un médicament trop fort pour elle ; et au lieu de calmer sa toux et de détourner l'irritation de la poitrine, il lui donna seulement une maladie de plus, qui augmenta tellement la première que ma pauvre fille était sans ressources lorsque je la décidai à rappeler enfin son ancien médecin, monsieur Chérest. Il

eut la bonté de revenir sur-le-champ, et lui donna les soins les plus assidus.

« J'exprimerais difficilement les tourments incessants que j'ai eus à subir, depuis ce moment, de la part de monsieur Auguste Comte qui, au lieu de gémir de ses imprudences, en prit plus d'audace, au point qu'il a tenté de m'expulser du domicile que nous avions donné à ma fille, en me répondant brutalement, lorsque je lui demandais de me laisser tranquillement la soigner : « *Madame, vous n'êtes pas ici chez vous, vous êtes chez madame de Vaux.* »

« Je lui ai répondu qu'il était fou et j'y persiste encore. Mais il est extrêmement malheureux d'avoir à subir, dans de pareilles circonstances, une folie si audacieuse. Il prétendait avoir été appelé par ma fille, comme protecteur contre moi-même, pour empêcher qu'elle ne mourût de faim.

« Dans l'infatuation de ses connaissances en médecine, il attaquait le traitement des deux docteurs, et il m'attaquait parce que je soutenais les docteurs. Il profitait de cette circonstance pour éveiller les suspicions les plus effrayantes dans l'esprit de ma fille, et il venait ensuite nous donner ses terreurs comme les ayant conçues d'elle-même. Non ! je ne pourrai jamais dire tout ce que cet homme odieux m'a fait souffrir.

« Un soir je veux donner un remède prescrit. Il s'y oppose formellement avec la plus insolente violence. Je suis obligée de descendre pour aller requérir l'appui d'un des docteurs, propriétaire de la maison, qui monte avec moi et me débarrasse en un instant de ce forcené.

« Poussée à bout et prête à perdre toute mesure, je dis un jour à ma fille devant monsieur Comte : « Ma pauvre enfant, je ne puis pas te « soigner ainsi, il faut que tu choisisses entre monsieur Comte et « moi. » Je le lui répétai par deux fois, elle ne me répondit rien, il sortit de la chambre triomphant. Alors ma fille me dit : « Je ne puis « pas lui dire de s'en aller, mais prie mon père de le lui dire. » Je courus dans la chambre où ils étaient tous les deux, je leur rendis les paroles de ma fille, et monsieur Comte objecta que j'étais seule et qu'il aurait voulu qu'une autre personne les entendît.

« Mon mari, poussé à bout comme moi et désolé comme moi, essaya pourtant de lui parler raison, mais il n'y gagna rien, et fut bientôt forcé d'agir d'autorité, et de se constituer son gardien pour l'empêcher d'entrer désormais, sans sa permission, dans la chambre de la malade.

« Après quelques heures de discussions les plus vives dans lesquelles monsieur Comte nous injuriait tous, n'ayant même pas honte d'insinuer que mon fils avait intérêt à la mort de sa sœur, mon mari, pensant qu'il fallait composer pour s'en débarrasser, lui promit de le rappeler avant l'issue fatale.

« Le lendemain, mon mari, trop scrupuleux peut-être, voulut remplir ses engagements. Il fit prévenir monsieur Comte, qui arriva comme un trait sans daigner même remercier mon mari ; il s'enferma dans la chambre de notre malheureuse enfant ; il y resta deux heures durant.

et il eut l'infâme cruauté de ne nous avertir qu'au moment où elle rendait le dernier soupir. Il n'avait pas senti que la crainte de provoquer une scène nous avait religieusement retenus.

« Voilà l'homme de la philosophie positive. Je le dénonce comme un lâche calomniateur et le perturbateur des familles. »

Après cette exclamation, dont je lui laisse toute la responsabilité, la mère de Clotilde raconte l'incident dont j'ai dit deux mots :

« Un jour, entrant, moi sa mère, dans la chambre où la pauvre malade était au lit, il eut l'audace de me barrer le chemin en me disant : « Madame, j'ai ordre de madame de Vaux de ne laisser « entrer ici que les femmes de service ». Je lui répondis, dans mon étonnement : « Monsieur, je serais bien heureuse, dans ce cas, d'être « une femme de service, mais je vais m'informer près de ma fille si ces « ordres me concernent ». Elle jeta les bras en l'air et lui parla assez sévèrement ; il lui répliqua qu'il avait ses ordres.

« Mais mon Dieu ! — reprit-elle, — est-ce que c'était donc pour maman? »

« Monsieur Lenoir jugera si, d'après cette conduite, monsieur Comte pouvait encore compter pour quelque chose dans la raison humaine.

« Au milieu de toutes les affreuses tristesses du moment, monsieur Comte ne perdait la tête que dans ses rapports avec nous. Il la conservait parfaitement pour sa sûreté et ses intérêts.

« Une boîte pleine de papiers avait disparu ; m'en étant aperçue, j'en demandai compte à la garde ; elle me répondit : « C'est mon- « sieur Comte qui l'a prise ; quand vous n'y êtes pas, il furète par- « tout. »

« Ma fille avait du goût pour écrire et elle puisait là ses espérances d'avenir. Dans le moment où elle était tombée malade, elle avait en manuscrit le commencement d'un ouvrage d'imagination. Monsieur Comte le convoitait déjà comme héritage, et il dit à ma fille devant son médecin : « Voulez-vous me laisser votre manuscrit et consentez- « vous que je l'arrange pour le publier? » Elle lui répondit : « Je ne « m'occupe guère de mon manuscrit, on en fera ce qu'on en voudra. »

« Cet homme si tendre ne craignait pas de présenter à cette malheureuse enfant la terrible idée de sa fin prochaine. Son médecin, voulant parer au mal que cette conduite pouvait faire à la malade, cherchait à remonter ses espérances. monsieur Comte reprit : « Allez ! vous ne « l'abuserez pas, c'est une femme trop supérieure, trop intelligente. » Et enfin, le médecin parti, monsieur Comte revint à la charge et il prit à témoin mon fils et la garde que ma fille lui donnait son manuscrit. »

Mon grand-père met ceci, en marge du manuscrit de sa mère : « Je ne sais ce que ma sœur pensa d'une telle insis-

tance, dans un pareil moment ; ce que je sais, c'est qu'elle était trop accablée pour répondre. Quant à moi, je haussai les épaules. »

Et le mémoire conclut ainsi :

« Je lui pardonnerais en considération de sa folie ; mais quant à mon fils, il l'a injurié, en l'appelant un ingrat et un menteur. La reconnaissance n'oblige pas à laisser flétrir sa sœur, et le blâme dont mon fils couvrait la conduite de monsieur Comte n'était pas un mensonge. Mon fils a donc le droit de demander une rétractation. »

Cette audition troubla profondément le mandataire de Comte : M. Lenoir se trouva effaré, comme tous ceux qui, après avoir d'abord admiré le philosophe à travers son œuvre, le voyaient ensuite évoluer dans la vie réelle, avec des façons de maniaque. Et l'émotion profonde, qui passe à travers le récit de madame Marie la mère, le gagna au point qu'il douta de son illustre ami. Ils eurent, le 13 avril, une entrevue mouvementée, ensuite de quoi l'histoire du duel fut enterrée. — En même temps, Comte, passant par-dessus son représentant et par-dessus même son adversaire, se flatta d'obtenir de madame Marie la mère la restitution du manuscrit de *Wilhelmine*. La vieille dame répondit ceci, qu'elle pria M. Lenoir de faire tenir à Auguste Comte :

Réponse à monsieur Comte

Trente et un ans de soins, de dévouement et de sacrifices m'ont donné des droits imprescriptibles à la chère dépouille que monsieur Comte réclame : elle restera dans la famille sans correction ni publication ; nos sentiments n'ont pas besoin des jouissances de l'orgueil.

Je conserverai de même tous les papiers qui appartenaient à ma fille. Ils me sont nécessaires dans l'intérêt de sa mémoire.

La justification que monsieur Comte a choisie lui-même pour son inqualifiable conduite et pour les offenses qu'il nous a faites, me donne le droit de me tenir en garde contre l'imprudence et la violence qui attaquent son esprit.

Un refus si précis et si douloureux dans son laconisme ne pouvait être que définitif : tout autre que Comte l'aurait compris. Mais le désir de posséder *Wilhelmine* brûlait le triste amant. Rejeté par la mère de Clotilde, il songea à son auxiliaire occasionnel, le père de Clotilde. Il l'alla trouver. Comme à

la veille de la mort de la jeune femme, il se jeta à ses pieds, pleura, supplia. De la même manière, le vieil officier céda : il promit d'agir sur sa femme, d'agir sur son fils. Et il fit comme il l'avait promis. Son intervention provoqua chez mes grands-parents une scène pénible. A l'autorité de l'époux, madame Marie opposa les droits de la mère : *Wilhelmine* était à elle avant d'être à personne, et le silence même de Clotilde comportait, à ses yeux, la condamnation des prétentions de Comte. Le capitaine insista : il sentait au fond de lui, et il avait raison, que Comte, lui aussi, avait des droits sur l'œuvre de Clotilde, et qu'il les puisait dans sa collaboration avec la morte, dans ses conseils, dans sa participation surtout à la transformation de la pensée de Clotilde. Mais de tels droits ne se prouvent pas : ils se sentent ou ne se sentent point. Ni mon grand-père ni madame Marie la mère n'étaient en état de les sentir. L'essence de la passion, c'est l'injustice. Madame Marie et mon grand-père, injustement attaqués par Comte, lui refusaient injustement ce qu'il n'avait aucun moyen légal d'obtenir. Et le capitaine Marie échoua dans son effort. Et tout fut à jamais fini entre Auguste Comte et les parents de son amie.

La famille Marie, les reproches de la famille Marie cessèrent de lui disputer les instants d'une vie consacrée désormais à Clotilde et à l'œuvre de « réorganisation sociale ». Ainsi délivré, le triste penseur put enfin, sans y être dérangé, s'enfoncer dans les minuties du culte de la morte, en même temps que, sous son inspiration, et dans l'émoi déjà d'une partie de ses disciples, il composait, tout d'une haleine, et publiait les quatre volumes de la *Politique Positive*, le grand ouvrage.

L'amour pour Clotilde « subjective » fut tel, chez Comte, qu'on peut le considérer comme une longue déraison : à l'heure où Clotilde a rendu le dernier soupir, la folie, de nouveau, a sauté, et pour cette fois y demeurer, sur les épaules du grand homme.

Lorsque, par exemple, il écrivait à Edger, en 1857, que les « tableaux de la douloureuse semaine seraient peut-être destinés à doter nos successeurs d'une commémoration annuelle mieux méritée que celle dont nos prédécesseurs honorèrent la passion chimérique du prétendu fondateur du catholicisme »,

il faut bien reconnaître qu'il avait perdu l'esprit. Malgré toute la piété que j'ai voulu mettre, malgré toute l'émotion que j'ai cherché à communiquer au lecteur dans le récit de la mort de Clotilde, je n'ai jamais pensé et je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement penser qu'il y ait, dans cette fin prématurée, autre chose, hélas ! qu'un épisode commun à tant de familles humaines. La mort de Clotilde est un drame privé : tout entouré qu'il soit d'incidents particulièrement poignants, il reste douloureusement banal. Au contraire, et quelque opinion que l'on professe sur le Christ et son œuvre, l'heure du Golgotha est un des grands instants de l'Humanité. Et il faut être Auguste Comte pour ne point l'admettre, et il faut être Auguste Comte pour dénier à Jésus le titre de fondateur du catholicisme.

Mais, — tout en faisant grand étalage de civilités et d'amabilités à l'égard du christianisme, force sociale qu'il prétend s'incorporer, — Comte est plein d'hostilités à l'égard du Christ lui-même : c'est là, si j'ose dire, le grand rival. Le prédicateur du sermon sur la montagne, le « prolétaire » si respectueux et, à la fois, si méprisant de toute forme du gouvernement, le grand « féministe » de la femme adultère, de la Samaritaine et de Marie de Magdala, celui-là était trop le devancier d'Auguste Comte, socialiste, politique et moraliste, pour en être facilement accepté. Comte n'aimait pas les antécédents, et donc il élimina le Christ ; mais comme il fallait bien que quelqu'un eût fondé cette immense machine catholique, vers laquelle Auguste Comte se tourne si souvent pour l'imiter, il en reporta tout l'honneur à l'apôtre des Gentils, — il ne jura que par saint Paul. Et si l'on se souvient que l'église Saint-Paul est celle où Comte épousa mystiquement Clotilde, on voit que sa philosophie a pris conseil de son amour. Les deux choses sont maintenant inséparables.

Dès le mois d'octobre 1846, il compose à la gloire de Clotilde ce qu'il a appelé sa « dédicace exceptionnelle à son éternelle compagne ». Il ne la publia qu'en 1851, mais il avait le besoin immédiat de donner ce dérivatif à sa douleur. Il fallait, pour qu'il retrouvât sa faculté de penser, que le trop-plein de son âme se fût en quelque sorte épanché dans un cri de détresse.

Le premier volume de la *Politique Positive* s'ouvre par cette

dédicace, préambule de l'œuvre nouvelle, en même temps que lamentation d'amour, longue de vingt-cinq pages indouze.

J'en rappellerai seulement les dernières lignes, cette invocation finale que l'on dirait écrite, bien plutôt, par un Chateaubriand, pleurant sur un autre Atala, que par un philosophe s'adressant à une morte :

Adieu, mon immuable compagne. Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur et de fille ! Adieu, mon élève chérie, et ma digne collègue ! Ton angélique inspiration dominera tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées et ennoblissant ma conduite. Puisse cette solennelle assimilation à l'ensemble de mon existence révéler dignement ta supériorité méconnue! Ton salutaire ascendant ne peut être plus apprécié qu'en me disposant toujours à mieux remplir ma grande mission. Comme principale récompense personnelle des nobles travaux qui me restent à accomplir sous ta puissante invocation, j'obtiendrai peut-être que ton nom devienne inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante...

Si l'on songe qu'au moment où de tels mots naissaient sous sa plume, Auguste Comte — dénué d'argent au point de ne pas savoir d'où lui viendrait son pain quotidien, — ignorait bien plus encore le nom de l'éditeur aventureux qui prendrait charge de publier son livre ; — et si l'on songe que, cependant, cette immortalité, ainsi promise par un penseur persécuté à une morte inconnue, est sortie, comme il l'a dit, du livre qu'il lui dédiait, — on demeure émerveillé, autant par la confiance ingénue avec laquelle cette invraisemblable prophétie est énoncée que par la rapidité avec laquelle, précisément, elle s'est réalisée. Bien peu d'êtres sur la terre ont pu, de la sorte, promettre l'immortalité, — et encore moins la donner : et celui-ci, Comte, est le premier à n'avoir pas glorifié une entité, une ombre vaine, devenue presque fiction poétique, — mais une femme qui a certainement vécu, certainement souffert, et dont il a véritablement recueilli le dernier soupir avant qu'elle eût trente-deux ans.

Clotilde de Vaux reste, jusqu'à présent, l'unique femme qu'un amant ait imposée tout entière et toute vivante à la mémoire des hommes.

Son effusion mystique rendit un peu de calme à Auguste Comte. Sa douleur en fut non apaisée, mais canalisée. Il consacra désormais son temps, d'un côté, au travail, au parachèvement de l'œuvre dédiée à Clotilde, et, de l'autre, à l'adoration même de Clotilde divinisée. Il constitua, peu à peu, au cours de la première année de deuil, une sorte de recueil de prières quotidiennes qu'il corrigea et rectifia à diverses reprises, et dont il arrêta la suprême version, celle qui nous est parvenue, le vendredi saint 1857.

Jamais fondateur d'ordre n'a rêvé pour ses disciples des journées plus chargées en prières, et, hors qu'Auguste Comte ne se relevait pas la nuit pour chanter nones et matines, il n'y a pas de chartreux, dans leur solitude, ni de carmélites, dans leur cellule, qui aient un plus rigide emploi du temps.

La prière du matin commence à cinq heures et demie et dure une heure.

De même que les offices catholiques sont entremêlés de « morceaux choisis », dirai-je, tirés des Évangiles, des épîtres, des psaumes de David, et de versets épars des prophètes, de même l'Office Positiviste s'émaille de pensées de Comte lui-même, de phrases qu'il a prononcées en telle ou telle circonstance, et de paroles de Clotilde ou d'extraits de ses lettres, le tout alternant avec des citations espagnoles, italiennes et latines. Triste reliquaire fait de mots, d'attitudes, d'épanchements, et dont l'ensemble serait tragique, si tout le galimatias qui s'y mêle et l'exagération des prosopopées ne coupaient constamment l'émotion. La première lecture produit donc plutôt une impression d'inénarrable cocasserie.

La prière du matin qui, je le répète, dure une heure, se décompose en :

Une *commémoration* dont la durée est de 40 minutes, à genoux devant l'autel,

Et une *effusion* de 20 minutes, dont les 5 premières sont passées à genoux, les 10 autres debout, et les 5 dernières de nouveau à genoux.

La commémoration se subdivise en :

Un préambule (5 minutes).

Une commémoration spéciale (15 minutes).

Une commémoration générale (20 minutes).

Et chaque subdivision se sous-subdivise en « images » normales ou exceptionnelles, spéciales ou fixes, principales ou secondaires, d'une manière si compliquée que l'on comprend qu'il faille plusieurs fois sept années pour devenir un prêtre parfait de l'église positiviste, et que le grand-prêtre, successeur de Comte, en soit lui-même encore à naître.

Ce que Comte appelle « images », ce sont des souvenirs particulièrement précis qu'il garde, ou de Clotilde même, ou d'instants passés près de Clotilde, et qu'il « évoque » selon un rituel approprié. Il y en a 31 « normales » et 20 « exceptionnelles ». Dans la partie de la prière matinale relative à la commémoration ou spéciale ou générale, Comte reprend, suivant le jour de la semaine, quelqu'une de ces « images », pour en faire l'argument de ce que les dévots appellent leur méditation. Et de même que l'Eglise a, pour ses dévots, inventé des litanies, de même qu'elle a institué le chapelet, où les mêmes mots reviennent, de la même manière, frapper l'âme et y provoquer une effusion d'amour, — de même, Comte a introduit dans ses prières un certain nombre de formules, qui se répètent à intervalles déterminées dans un ordre immuable et bizarre. Voici les « litanies » de la prière du matin :

A mon éternelle compagne...
Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !

A l'Humanité dans son temple, devant son grand autel.
Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !

A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité.
Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !

Virgine Madre, Figlia del tuo figlio.
Amem te plus quam me, nec me nis propter te !

Tre dolci nome ha in te raccolti,
Sposa, madre, et figliuola !

Ces prières, il faut y songer, sont consacrées uniquement à Clotilde, ou au perfectionnement moral que Comte a obtenu par le commerce de Clotilde, — il faut songer aussi que Comte ne croit pas à l'immortalité de l'âme, que donc il ne pense pas.

en priant, s'adresser à une réalité quelconque, fût-elle immatérielle et invisible. Par ainsi, le culte auquel il se livre est du pur fétichisme, mais un fétichisme d'autant plus lamentable que son fétiche, et Comte le sait, n'a de soi aucune puissance, qu'il est tout au plus un fétiche honoraire. Voilà où, en quelques mois, l'abus de la « subjectivité » a conduit le pauvre grand homme.

A ces pratiques intérieures, Comte joignait naturellement, selon les exigences de toutes les religions, les pratiques extérieures et publiques. L'autel où il en accomplissait les rites était la triste tombe de Clotilde de Vaux. Il s'y rendait au moins une fois par semaine et, pour s'y rendre, suivait, à partir de l'église Saint-Paul, le chemin même qu'avait suivi le corps de son amie, du faubourg Saint-Antoine au Père-Lachaise. La sépulture de la famille Marie est à peu près au milieu du rectangle situé à gauche de la grande allée centrale, à quatre ou cinq minutes de la porte principale. C'est là que Comte, toujours aussi endolori, mais chaque fois plus mystique, venait prier, adorer, sangloter. Et, une fois par an, se souvenant de la « lettre philosophique » qu'il avait adressée à Clotilde le jour de sa fête, il composait pour la morte une nouvelle lettre, qu'il dénommait aussi une « Sainte Clotilde », et que, debout et seul devant la tombe, il lisait à voix haute, comme si toute une foule pieuse eût été là, pour l'écouter et le comprendre...

Les « Sainte Clotilde », ainsi lues devant la « sainte » tombe, sont au nombre de dix, s'échelonnant du 2 juin 1847 au 12 octobre 1856, année qui précéda celle de la mort du maître. Leur style, leur développement, leur objet, diffèrent essentiellement des prières. C'est encore un monologue à Clotilde, mais en forme plutôt de méditation mélancolique ; le penseur vient à elle doucement, ainsi qu'un Lamartine au bord du lac fameux, et il rêve près de la tombe, comme l'autre poète sur le rivage. Je dis *l'autre* poète, car il y a ici, dans cette succession des « Sainte Clotilde », dans cette hymne renouvelée chaque année à l'ombre de la bien-aimée, beaucoup plus de poésie que de philosophie, beaucoup plus de douleur que de folie. C'est pourquoi l'impression en reste affreusement humaine.

Je cite, à titre d'exemple, le début de la première :

... La voilà donc accomplie, cette douloureuse année, pendant laquelle un deuil sacré devait empêcher mon cœur de sentir pleinement le charme et le pouvoir de ton éternelle présence !

Ainsi éprouvée et sanctifiée par la mort, notre union est maintenant devenue inaltérable...

Et cette douleur, déjà si pure, va s'épurant chaque année, pour atteindre vraiment une hauteur où peut-être nul n'est parvenu.

Mais les « Sainte Clotilde » s'appellent aussi des « Confessions annuelles »; leur intérêt, à cet égard, n'est pas moindre. Idée étrange, sans doute, et maladive, de venir, chaque année, raconter à une morte les menus incidents des douze derniers mois écoulés ; mais il faut nous féliciter que Comte en ait pris le goût morbide. Car, dans ces rapports annuels, dont certains côtés présentent le caractère précis des rapports soumis à leur Conseil d'administration par des directeurs de banques, on peut suivre très exactement, et l'évolution de la pensée de Comte, et les mouvements encore hésitants de l'Église positiviste, ses premiers disciples hors de France, ses premiers tâtonnements dans l'imitation des cérémonies de l'Église romaine, depuis le baptême positiviste et les « anges gardiens subjectifs » jusqu'à l'excommunication et la canonisation, qui s'appelle « incorporation au grand Être ». Tout cela se précise au long des étranges entretiens de Comte et de son amie disparue. Comme il la sent, bien que morte, toujours attentive à ce qu'il fait vivant, il trouve tout naturel de lui rappeler, une fois par an, les péripéties de la récente année ; les « Confessions » éclairent ainsi les côtés obscurs de la grande œuvre poursuivie. L'homme privé s'en vient dire à l'inspiratrice les raisons de l'homme public.

Ma conclusion, que je veux courte, sera donc de montrer, par le moyen de ces documents, tout ce que la nouvelle doctrine doit réellement à Clotilde, et à quelles imp ssi ilités cette influence, pour involontaire qu'elle ait été, a conduit le plus complet penseur du XIXe siècle.

Sa *Politique Positive* prétend nous donner le système social définitif. Ce n'est plus d'un contrat social qu'il s'agit, c'est-à-

dire d'un accord entre différentes catégories d'êtres humains, mais de l'édifice social pris en soi, né fatalement de la suite des révolutions antérieures, et, pour la première fois, apprécié à la faveur des lois des découvertes par Comte lui-même.

Énoncer ce programme ce n'est point difficile, et, sauf suffisance, chacun peut le faire. Le difficile est de le réaliser.

Auguste Comte a cru de bonne foi y parvenir, parce qu'il avait conscience d'avoir pleinement réussi dans sa première entreprise, — c'est-à-dire la démolition de l'édifice passé. Après lui, il ne reste évidemment rien des constructions empiriques antérieures, et comme il avait, par ailleurs, trouvé les lois dynamiques de l'histoire; comme il avait marqué, — après Turgot, il est vrai, — mais sciemment et non fortuitement, les trois phases principales de l'évolution intellectuelle ; comme il avait enfin, lui premier, créé la hiérarchie des sciences et déclaré que la sociologie, la plus haute des connaissances humaines, est une science, elle aussi, et exacte, comme les autres, il s'estimait seul qualifié pour tirer de tout cela les dernières conséquences, — c'est-à-dire, à la fois, et la reconstruction sociale finale, et la morale sociale elle-même.

Il commença d'y rêver dans le temps qu'il rencontra Clotilde : on l'a vu se mettre au travail dans les premiers mois de leur correspondance. Mais, tout en demeurant convaincu du restant de mission qu'il avait à remplir, il sentit précisément à cette époque que la voie longtemps entrevue s'obscurcissait, — qu'il lui manquait quelque chose pour accomplir sa course. Tout le changement venait de ce que, aimant Clotilde, il ne concevait plus la cité future sans amour. Alors donc, il ne fallait plus que la construction sociale traitât seulement des riches et des pauvres, des aristocrates et des prolétaires : il fallait qu'il y eût, pour lier tout cela, un lien d'amour. Et dans « religion », il y a « lien ». C'est pourquoi il passa de la philosophie à la « religion positiviste ».

Il n'y arriva pas d'un seul coup. La mort de Clotilde le surprit en pleine période de tâtonnements et ce fut cette mort qui l'illumina. Il comprit que tout ce qu'il écrivait depuis un an n'était que de la philosophie alors qu'il n'avait plus à en faire, — que les temps étaient venus de parler la langue nouvelle de l'apôtre et du prêtre. C'est pourquoi, — il l'a écrit

expressément, — il déchira son travail d'une année, refit tout le début de la *Politique*, donna à l'œuvre la forme que nous lui connaissons.

Or, à présent, où prend-il son point d'appui?

Lui qui écrit : « Tout est relatif, voilà l'absolu », — sur quelle base va-t-il étayer sa Politique, laquelle, dès maintenant, est une « Religion »? On se rappelle sans doute que, certain soir de mai 1845, étant chez mes grands-parents, il s'écria, devant Clotilde, pour Clotilde : « On ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer ». C'est cette exclamation devenue formule, et érigée en principe, qui va servir de base à la reconstruction sociale. C'est vers elle que Comte se retourne, après une année de gestation, et c'est elle qu'il présente, dans le discours préliminaire de la *Politique*, comme le substratum de la nouvelle Doctrine.

Mais cette formule, je le redis encore, c'est de l'*a priori* du non-démontré, du pas-prouvé. Le principe fondamental de la *Politique Positive* n'est donc pas *positif* de soi-même. Comte l'avoue : « la prépondérance continue du cœur sur l'esprit est un principe nécessairement subjectif ». Ce *nécessairement* est délicieux ; nous sommes en pleine métaphysique.

Car, à partir du moment où l'on développe un système sur une conception, peut-être fort juste, mais non démontrée par un fait antérieur, ou non démontrable expérimentalement par des faits postérieurs, et que l'on en déduit d'autres conceptions qui s'enchaînent « nécessairement », on ne fait plus de la philosophie positive, on fait de la métaphysique.

C'est avec cela qu'il va construire la nouvelle Maison humaine. On pense bien qu'elle sera un peu en l'air. Elle sera aussi terriblement disciplinée. L'homme qui, en 1822, avait condamné la liberté de conscience, se devait à lui-même de donner une direction rigide à cette conscience, qui n'a point le droit d'être libre.

Il n'y a ici ni exagération, ni manque de respect à l'égard d'un des premiers esprits du dernier siècle. Je dis seulement qu'il s'est trompé quand il a cru que la sociologie est une science exacte, et aussi quand il a cru que la méthode d'induc-

tion positive, qui permet de passer d'un certain ordre de faits à un autre ordre d'un degré supérieur, est applicable à la prédiction historique. La connaissance du passé peut donner des vues sur l'avenir, elle ne donnera aucune certitude. Il n'y a, en sociologie, que des probabilités. Mais Comte n'admettait pas les probabilités, et comme, au contraire, il croyait à l'inévitable destin, il a imposé aux lois sociales une rigidité qu'elles sont loin d'avoir. Voilà son erreur, au point de vue raisonnement.

Comte, qui avait forgé l'admirable outil de la nouvelle méthode d'investigation sociale, l'a donc faussé lui-même. Il a cru, — partant de l'état de civilisation de 1850, c'est-à-dire de l'heure la moins propice pour discerner les tendances humaines, — il a cru pouvoir pousser son regard jusqu'au terme final de la civilisation et, refusant de s'en tenir à des généralités peut-être acceptables, préciser, lui l'homme d'avant la télégraphie sans fil, les sous-marins, l'automobilisme et l'aviation, quels seraient immuablement les rapports des hommes entre eux, et le nombre des chambres de leurs appartements, et les effectifs de leur gendarmerie, et le chiffre de leurs appointements.

Voilà donc la première erreur de raisonnement. Il en ajouta une deuxième, dans la prépondérance systématique du cœur sur l'esprit : mais cela, c'est la faute de Clotilde, et je rentre ainsi dans le cadre de ma narration.

En supposant qu'il eût été légitime de prévoir la société future, jusque dans le fonctionnement de ses moindres organismes, on le pouvait faire d'une manière en quelque sorte spéculative et tout abstraite. Le Verrier, ayant dit qu'à un certain moment, on verrait une certaine planète, dans un certain endroit du ciel, ne s'en préoccupa plus. Cela arrivait parce que cela arrivait. Comte aurait pu dire : « A telle époque, la civilisation sera telle, parce que telle elle doit être » ; et l'humanité n'aurait plus eu qu'à attendre, pour voir si c'était vrai. — Mais, bien au contraire, Comte prétend conduire lui-même cette humanité vers cette fin ; et il y prétend parce qu'il se croit inspiré de Clotilde, parce qu'il veut que les âges futurs sachent ce qu'ils devront à Clotilde. Pour que donc ces âges futurs se soucient de Clotilde, il faut qu'ils l'aiment, il faut

que le cœur prime chez eux l'intelligence, il faut que toute la construction sociale repose sur le sentiment.

Ainsi, un principe métaphysique conduit à une conséquence arbitraire. Et ce sera tout aussi arbitrairement, et pour la seule gloire de Clotilde, que Comte va poser les règles de vie dans l'Humanité « régénérée ».

Si, philosophiquement, tout est faussé, dans une œuvre de cet ordre, par la substitution du sentiment, c'est-à-dire de l'instinctif, à la science, c'est-à-dire au démontré, je veux bien admettre que la morale y gagne ; mais on voit tout de suite où est le point faible. Puisqu'on parle de morale, qu'est-ce donc que le « bien » social? Que le « mal » social? Et si l'on répond : « Le bien est ce qui tend à resserrer les liens de la société ; le mal, ce qui tend à les briser », on peut objecter : « Pourquoi faut-il resserrer les liens de la société, et qu'elle est, de tant de sociétés que l'on nous propose, la meilleure, c'est-à-dire celle dont il soit « bien » ou « mal » de resserrer ou de briser les liens? » On n'en sort pas. Pour en sortir tout de même, Auguste Comte, — ce même Auguste Comte qui a rejeté la *Révélation*, c'est-à-dire le mot d'ordre donné, à l'origine du temps, par le Créateur à ses créatures, — invente une nouvelle « Révélation », au nom de laquelle il soumet l'humanité à une discipline spéciale.

Cette Révélation, elle lui est apportée par les nouveaux dieux, qui sont les grands fétiches, la « positivité » étant complétée par la « fétichité ».

De tous les fétiches, le plus important, on le sait déjà, c'est le Grand Être. Le Grand Être est l'Humanité dans son ensemble, les morts compris. La conception, ici, est une des plus belles qu'un poète ait jamais trouvées. Tous les morts de tous les temps continuent à vivre, d'âge en âge, non seulement dans ceux qui leur succèdent, mais dans les œuvres qu'ils leur ont léguées. Et les vivants, liés à eux par ces œuvres mêmes, sont en quelque sorte contraints de suivre la voie ouverte par les morts. C'est ce qui justifie la magnifique expression du penseur : « Les morts gouvernent de plus en plus les vivants. »

Mais est-ce à dire que cette force de tradition qui nous vient d'eux leur donne une personnalité telle, qu'ils puissent, tous ensemble, constituer un être, l'Être par excellence?

Kant a proclamé que toute conception humaine a deux réalités, l'une objective, l'autre subjective ; oserait-il en déduire que la vie subjective soit réelle? Elle est simplement le reflet de l'autre, elle est le rayonnement posthume du labeur de chacun ; ce rayonnement d'ailleurs s'éteint vite, et si vraiment la vie subjective était la seule sorte d'immortalité qui soit dévolue à l'homme, ce serait encore une injustice ajoutée à tant d'autres.

Au point de vue abstrait, au point de vue figuratif, au point de vue poétique, il a raison : nous composons tous, morts et vivants unis, un immense corps dont les éléments sont incessamment renouvelés. Mais tout cela n'est qu'une façon de voir ; mais rien de tout cela ne constitue un dieu. Tout cela néanmoins constitue le dieu positiviste.

Le catéchisme catholique nous enseigne que Dieu a créé l'homme pour le « connaître, l'aimer et le servir ». Comte, prêtre du dieu nouveau, reprend les trois expressions ; il veut que l'homme, désormais, connaisse le Grand Être, aime le Grand Être et serve le Grand Être. Et pourquoi? Parce que le Grand Être, ou Humanité, est spontanément bienveillant. Cela est à savoir. Et nous connaissons de pauvres diables à qui les rouages sociaux ont brisé les reins, et qui ne témoigneraient pas facilement que l'Humanité soit bienveillante.

Mais Comte le veut ainsi, en vertu de son principe de la prééminence du sentiment sur l'intelligence. Il admet que le côté « altruiste » de l'homme l'emporte sur le côté « égoïste » ; que, par conséquent, l'homme mauvais est l'exception ; que, par conséquent, la tendance générale de l'Humanité est bonne. Je crois qu'il est plus sage, et même plus positif, de reconnaître comme un fait d'expérience cette « insociable sociabilité », qui est bien la caractéristique de l'homme : nous sommes sociables, oserai-je dire, pour tirer du prochain notre plus grand bien personnel, et nous sommes insociables s'il s'agit de subordonner notre bien au bien d'autrui...

Une fois qu'on a trouvé un dieu, il reste à construire le temple et à discipliner les fidèles.

Comte s'y employa d'une façon méticuleuse, et telle que nul ne devait avoir à retoucher après lui, ni au culte, ni au dogme, ni à la morale, ni à l'organisation sociale.

Les lois morales sont simples ; elles se résument en une seule, qui est peut-être la plus belle qui soit sortie de la plume d'un législateur : « Dans l'État positif, s'écrie Auguste Comte, l'idée de droit disparaît irrévocablement. Chacun a ses devoirs, et envers tous ; mais personne n'a aucun droit proprement dit. » Et il précise ainsi : « Nul ne possède plus d'autre droit que celui de toujours faire son devoir. »

C'est un grand courage que d'écrire ainsi, et c'est peut-être pour cela qu'à l'issue d'une conférence populaire, Jaurès répondait à un vieil ouvrier, qui lui vantait Auguste Comte : « Il n'y a plus que vous à être positiviste [1]... »

Il est vrai que le vieil ouvrier a tort. La formule de Comte n'est admissible que si le Devoir, auquel on sacrifie tous ses droits, est acceptable. Or, il n'y a qu'un devoir que nous acceptions, c'est celui qui nous est donné par ce qui est plus grand que nous ; et donc il n'y a plus que trois sources de devoirs : la Révélation, — l'Instinct, qui est une obscure révélation, — ou la Loi. Ni la Révélation, ni l'Instinct ne se discutent : on croit ou l'on ne croit pas à l'une, on sent ou l'on ne sent pas l'autre ; mais dès l'instant que l'on croit ou que l'on sent, on agit avec la soumission qui ne réfléchit plus, et l'on a trouvé son Devoir, tout son Devoir. Quant à la Loi, puisqu'elle est sensée être l'expression d'une volonté commune, en recevant d'elle notre Devoir, nous recevons en quelque sorte quelque chose que nous avons fait nous-mêmes, et que nous avons fait dans le but, au fond, de nous être utiles, soit directement, soit indirectement, par le moyen de la collectivité; et ainsi, en dernière analyse, la Loi est née du besoin même de défendre nos droits. Quand donc nous sacrifions ceux-ci à celle-là, nous ne le faisons qu'à bon escient et pour des fins très assurément égoïstes. Or, Comte propose une Loi qui n'est pas née de la volonté des hommes, et une Révélation qui ne sort d'aucun Dieu; de plus, il fausse l'Instinct humain, qui est de n'aimer qu'un petit nombre autour de nous. Il le transforme arbitrairement en une tendance généralement et généreusement altruiste, dont tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est désirable, mais nullement démontrée.

1. Rapporté par M. Deherme.

C'est pourtant au nom de cette tendance, si peu prouvée, qu'il faut que l'homme renonce, sur l'autel du Grand Être, non seulement à tous ses droits, mais à toutes ses joies, mais à tous ses plaisirs.

Voici, en effet, les coupes sombres que Comte ne craint pas de lui imposer dans sa *Politique*, pour permettre à la société de se constituer suivant son idéal :

plus de liberté, ni de pensée, ni de parole, ni d'association ;
plus d'égalité dans la naissance ;
plus de journaux, ni même de livres (à l'exception de 150, nommément désignés) ;
plus de syndicats ;
plus de souveraineté populaire ;
plus de Parlement ;
plus d'armée ;
plus de colonies ;
plus de propriété littéraire ;
plus d'alcool, ni même plus de vin ;
plus de femmes ;
plus d'actrices...

Les prêtres de l'Humanité seront seuls chargés de distraire le monde par leurs discours, leurs chants et au besoin leurs danses. « Le clergé, dit le maître, peut suffire à toutes les compositions poétiques, phoniques, et même plastiques, en accordant des dispenses partielles et temporaires aux prêtres aptes à ce service exceptionnel. » Ce petit jeu existait déjà en Grèce ; mais du moins y avait-il alors des prêtresses, et qui n'étaient pas trop vêtues. Une si agréable compensation est *a priori* proscrite par Auguste Comte.

Quant à l'expression « plus de femmes », dont je me suis servi dans l'énumération ci-dessus, il faut s'entendre : la femme, au contraire, existe fort dans la société positiviste, et elle y occupe un haut rang, mais elle n'existe pas, ou plutôt elle doit de moins en moins exister, par rapport aux hommes ; et c'est ici la conception la plus extraordinaire de cette extraordinaire construction sociale.

Dans la dernière partie de son œuvre, Comte, qui se considère comme le modèle humain, se regarde, et fait à son image

l'homme de la société future. Or, depuis la mort de Clotilde, il est demeuré chaste, non plus seulement parce qu'il a vieilli, mais surtout parce qu'il aime toujours, chaque jour davantage, la disparue. L'image de la morte reste si vivante en lui qu'il ne peut désormais désirer aucune satisfaction charnelle. Quand d'ailleurs on a cinquante ans passés, qu'on n'est pas d'une santé très solide et qu'on s'hypnotise sur le souvenir d'une bien-aimée défunte, il est compréhensible qu'on soit au-dessus des tentations, que, même, on place son suprême plaisir à n'y pas succomber. Mais vouloir, de ce plaisir, à tout le moins négatif, faire l'obligation du positivisme intégral, c'est peut-être connaître mal la nature humaine. Comte, s'il la connaissait, s'en souciait peu : puisque lui, le Maître, vivait ainsi, tout être pensant devait y tendre, et puisque leur amour, à lui et à Clotilde, s'était élevé si haut en demeurant si pur, toutes les amours des hommes devaient, de principe, atteindre ce niveau. Il oublie, bien entendu, les péripéties de « l'année sans pareille », et que, s'il n'est pas devenu l'amant effectif de Clotilde, cela n'a pas été de sa faute. Il oublie : il se voit dans un mirage, et croyant que réellement il a été ce qu'il veut qu'on soit, il proclame, et le veuvage éternel, et l'« utopie de la Vierge mère ».

Les anciennes religions ont ce qu'on appelle des « mystères », c'est-à-dire des « vérités qu'il faut croire sans les comprendre ». La nouvelle religion veut également que l'on croie à des choses qui nous sont présentement incompréhensibles, mais qui seront comprises par une humanité plus instruite ou mieux avertie ; et c'est ce que l'on appelle des « utopies ». La principale, parce qu'elle nous heurte le plus, est l'utopie de la Vierge mère.

Le sujet est si scabreux qu'on me permettra de renvoyer le lecteur curieux aux ouvrages mêmes du philosophe, et notamment au tome IV de sa *Politique*. Je dirai ici les choses en gros. Le progrès social définitif consistera, pense Comte, « à systématiser la procréation humaine, en la rendant exclusivement féminine ». Cela est plus facile à dire qu'à faire, et Comte ne donne pas la manière. Malgré certaines précisions, il manque de clarté. Au fond, il croit, il veut qu'on croie que l'homme sera un jour tout à fait inutile dans le problème de la repopu-

lation. Il se fonde, on le sent, sur des considérations physiologiques fort incertaines. Il admet et veut que l'on admette que, « chez la plus noble espèce, l'enfant puisse artificiellement résulter de plusieurs autres sources, même matérielles, et surtout d'une meilleure réaction du système nerveux sur le système vasculaire ».

Il trouve que la femme est toute préparée à faire seule ses enfants, « vu le concours continu de trois symptômes spéciaux ». Ces trois symptômes sont : « la minime participation » de l'homme à la fécondation ; l'établissement du flux mensuel ; et enfin l'influence de la mère sur les fœtus. Grâce à une méthodique éducation « sociolâtrique », la femme aimera tant l'humanité en général qu'elle deviendra mère « spontanément », et elle sera d'autant plus la mère de ses enfants que ceux-ci seront « exclusivement » émanés d'elle.

Le plus étrange, c'est que Comte voit là-dedans un « perfectionnement de l'institution du mariage ». J'aurais plutôt cru que c'en serait l'effondrement. Car qu'est-ce que ce mari, qui vivra à côté d'une mère gigogne, dont la virginité demeurera intacte? et qu'est-ce que c'est que ce père, qui ne sera pour rien dans la conception de ses enfants, — et qui la saura?

En vérité, à parler sérieusement, c'est là que tout s'écroule. Il n'y a pas amour où il n'y a pas communion ; il n'y a pas famille où il n'y a pas lien de chair, et quand bien même il serait vrai que l'instinct sexuel ne concourt que d'une « manière accessoire (?) et même équivoque (?) à la propagation de l'espèce », et quand bien même la race humaine se pourrait perpétuer dans la réalisation intégrale de l' « utopie de la Vierge mère », il faudrait repousser cette utopie au nom même des principes que prétend défendre Auguste Comte, au nom de l'amour comme au nom de la famille.

Au reste, où trouvera-t-on la femme qui, en dehors de l'amour, voudra bien devenir mère, alors qu'elle a déjà si peu de goût à le devenir, par l'amour?...

Tel est l'aboutissement des longues méditations de Comte. L'homme se dévoue au Grand Être, — et cesse d'être un homme. La femme se dévoue au Grand Être, — et cesse d'être femme, tout en devenant machine à enfants. Comte s'est trop souvenu de la parole de Clotilde, dans sa dernière lettre :

« Vous avez tort de croire que l'amitié n'aime pas... » Il y croit à présent, il ne croit plus qu'à cela. Il a horreur, puisqu'il ne les peut plus goûter, des « voluptés du monde ». Il proscrit l'amour, en tant que né de l'instinct sexuel, « le plus dégradant des penchants égoïstes ». Il n'y aura plus sur terre qu'une amitié aimante, il n'y aura plus que des frères et des sœurs qui s'aimeront chastement, comme lui, à présent, il aime Clotilde. Et si tout cela est d'une belle, d'une originale poésie, très captivante par endroits, — c'est, pour un législateur, pour un sociologue, la conception la plus fausse et, pour tout dire d'un mot, la plus antisociale.

On touche ainsi du doigt l'application de l'erreur fondamentale, la prééminence du cœur, et cela est bien, malgré elle, la faute de Clotilde. C'est à elle, la jeune et allègre femme, si mutine et si ironique, si avide de liberté, si jalouse de son indépendance ; c'est à elle, parce que Comte l'a aimée jusqu'à la vouloir faire aimer de tous, que l'Humanité devra cette doctrine d'une si lourde austérité. Si encore la victime, je veux dire l'Humanité, ne perdait que l'exercice de ses droits, si elle pouvait du moins tranquillement végéter, — l'homme sans épouse, près de la mère sans mari. — Mais elle est prise dans un étau terrible, et, toute ligotée qu'elle soit, il lui faut obéir à des lois nouvelles, multiples et tâtillonnes.

D'abord la société est partagée en trois ordres ; ce point est amusant. L'ère positiviste date de 1789, et le positivisme rétablit ce que 1789 a détruit. Il y avait, sous l'ancien régime, Noblesse, Clergé, Tiers-État. Il y aura, dans l'Humanité régénérée, le Sacerdoce, la Patriciat, le Prolétariat. Le Sacerdoce a le pouvoir spirituel absolu, avec le droit d'excommunication, même pour le temporel, comme aux jours de Grégoire le Grand. Il a aussi, non pas, peut-être, le monopole de l'enseignement, mais le privilège de l'enseignement ; il n'y a de grades que par lui, de chaire officielle que par lui. Le Patriciat a la richesse ; on reconnaît ici la mentalité du temps de Louis-Philippe. « Enrichissez-vous », disait Guizot. Comte, qui se souvient d'avoir eu Guizot parmi les auditeurs de son premier cours, lui rend sa politesse en lui empruntant sa formule. Le Patriciat sera donc riche ; et ce sera la marque de noblesse. Son office principal sera d'être le banquier du monde ; on

reconnaît ici la pensée saint-simonienne. Comte, tout en refusant de s'avouer l'élève de M. de Saint-Simon, n'échappe pas à l'influence du premier maître. Le Patriciat, providence matérielle, sera chef de banque, chef d'industrie, chef d'entreprise commerciale ou agricole. Il aura l'argent, la propriété, les machines. Quant au Prolétariat, il n'aura rien, que le devoir de se taire.

Il n'y a pas de régime plus aristocratique. Il n'y en a pas non plus de plus tyrannique. Les lois sociales de Comte ne donnent pas à l'homme plus de liberté *que n'en a une pierre qui, livrée à elle-même, subit les lois de la pesanteur*. Cette pierre tombe « librement » dans l'espace. Elle serait bien osée de vouloir s'arrêter en route, ou de vagabonder de droite et de gauche ; on lui donne toute « liberté » de tomber : de quoi se plaint-elle? Je n'invente rien. Comte lui-même a fait la comparaison. L'homme qui n'a qu'un droit, lequel est de faire son devoir, n'a aussi qu'une liberté, laquelle est de suivre la voie qu'on lui trace. « Cette parole est dure », disaient les Juifs au Christ leur parlant de rédemption ; combien plus dure encore est la parole de Comte, qui ne promet, après tant d'esclavage, que la vie « subjective ».

Ces trois castes, séparées l'une de l'autre par des cloisons étanches, ont un lien commun : le culte. A la tyrannie particulière, qui résulte de leur constitution propre, Comte ajoute une tyrannie générale imposée à toutes les trois. Au nom du dieu Grand Être, le penseur a institué une hiérarchie de *neufs* sacrements sociaux.

De même que le métal s'amincit et s'assouplit en passant par la machine qui le tire et le tord, de même l'être humain, jeté au moule positiviste, s'y voit malaxé, trituré, épuré et émasculé par la succession des neufs sacrements.

Ai-je besoin d'ajouter que Comte n'a pas témoigné ici d'une grande invention? Il a regardé les différents cultes, notamment le culte catholique, et il a imité. Voici :

A la naissance, — il y a la *présentation*, — c'est-à-dire le baptême, avec imposition d'un nom par le sacerdoce.

A deux fois sept ans, il y a l'*initiation*, — à trois fois sept ans, l'*admission*, — à quatre fois sept ans, la *destination*, — à six fois sept ans, la *maturité*, — à neuf fois sept ans, la *retraite*.

Cela fait déjà cinq sacrements d'obligation, par quoi les prêtres enrégimentent les fidèles, les classent par catégories d'emplois, et les y maintiennent ou les en excluent, à l'heure dite et au jour voulu.

Les trois autres sacrements sont : le *mariage* (charnel, dans la période transitoire où nous sommes, chaste dans la période définitive vers laquelle nous tendons), — la *transformation*, sœur de l'extrême-onction des catholiques, administrée *in articulo mortis*, — et enfin l'*incorporation*, ou jugement des morts, renouvelé de l'Égypte, et rendu par le sacerdoce sept années (toujours ce chiffre) après le décès.

Alors seulement, le positiviste défunt peut connaître les joies de la vie subjective.

A cet emprisonnement des hommes dans leurs castes, et des hommes dans leur culte public, l'implacable législateur a ajouté la dure règle de la vie privée. Le serviteur de l'Humanité est un croyant en perpétuelles oraisons. Nous avons vu que Comte priait trois fois par jour : ce sera donc la règle pour tous : une heure le matin, une demi-heure le soir, un quart d'heure dans la journée. Prier quoi? L'Humanité, et les « anges gardiens », comme nous avons vu que Comte priait Clotilde.

Car la preuve est faite à présent : la vie de l'homme « régénéré » ce sera, non l'Imitation de Jésus-Christ, mais l'Imitation d'Auguste Comte, après la mort de son amie. De même qu'il a vécu, à partir de ce jour, dans la contemplation d'une « image subjective », de même l'homme vivra dans la vénération de toute sa subjectivité familiale ; de même, encore, que le Maître est demeuré chaste, et éloigné de tous plaisirs mondains, n'allant plus au théâtre, ce théâtre qu'il avait tant aimé, ne lisant pas de journaux, et relisant les seuls livres de sa jeunesse, de même le disciple, chastement confit dans un mariage non consommé, n'ira plus au théâtre, refusera de lire les journaux, mais relira, sans se lasser, dans deux mille ans, les seuls livres que Comte lisait déjà.

Dans la société rêvée par Comte, tous les hommes seront des Auguste Comte épurés, et les femmes des Clotilde idéalisées.

Ce miracle, je l'avoue, s'est déjà réalisé, — pour quelques-uns : les positivistes « intégraux » que j'ai eu l'honneur de

rencontrer, avec qui j'ai eu l'honneur d'échanger des idées, m'ont tous paru des manières de saints. Mais cela même montre que la société positiviste n'a pas chance de se développer. Le miracle n'est pas une règle, et la règle est le contraire du miracle. Pour suivre la doctrine de Comte, il faut, d'abord, croire, dur comme fer, que tout ce qu'il avance est arrivé ; c'est ici une foi plus difficile à avoir, me semble-t-il, que toute autre foi religieuse quelconque; puis, cette foi étant acquise, il faut pratiquer outrancièrement une vertu de la plus rigide espèce : on conçoit que ceux qui y parviennent soient les plus honnêtes gens du monde, mais on conçoit aussi que la graine en reste rare. Comte n'a point compris que l'homme n'est pas né vertueux, et que l'homme ne peut pas, de ses propres forces, le devenir. Les religions, toutes les religions, sont fondées sur la bassesse initiale de la nature humaine, et les religions, toutes les religions, ont un but commun, qui est la rédemption, soit par le moyen d'un médiateur, soit par la volonté directe de l'Être.

Mais entendez ce novateur qui dit aux « prolétaires » : « Restez pauvres, parce qu'il n'est pas bon de désirer être riche ; soyez doux, parce qu'il n'est pas bon d'être brutal ; aimez-vous les uns les autres, parce qu'il n'est pas bon de ne pas aimer, — et refusez-vous tout plaisir, toute joie, tout délassement, en dehors de la petite nomenclature que j'ai bien voulu vous accorder... »

Au nom de quoi, au nom de qui parle cet homme? Si c'est au nom d'une Révélation nouvelle, qu'il le prouve ; si c'est, comme il prétend, au nom des instincts mêmes de la bête humaine, tout l'univers lui criera qu'il se trompe.

Non seulement Comte ne s'en doutait pas, mais il avait l'illusion de penser que, dès son vivant, grâce à la confiante adhésion du petit groupe qui l'entourait, il jetait les bases durables du culte nouveau, et qu'en présidant, entre quatre-z-yeux, aux cérémonies de sa religion, il accomplissait réellement, lui premier, l'office de grand prêtre de l'Humanité, l'office sacré que, de générations en générations, d'autres grands prêtres, ses successeurs, se transmettraient pour le bonheur du monde, jusqu'à la consommation des siècles... Il mettait son trône, ce modeste fauteuil de la rue Monsieur-le-

Prince où Clotilde s'était assise, plus haut que le trône de Pierre, et chaque action rituelle, accomplie par lui au nom du nouveau dieu, lui semblait un indice de victoire prochaine.

« Au nom du passé et de l'avenir, — s'était-il écrié, le 19 octobre 1851, en terminant un de ses cours, — les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'Humanité viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres pour construire enfin la vraie providence morale, intellectuelle et matérielle... »

Et il croyait que c'était arrivé, parce qu'ayant mis sur sa manche un brassard vert, il avait, devant deux ou trois amis, officié « pontificalement ». Et par le moyen de ses « Sainte Clotilde », il venait conter chaque année, à l'ombre chère, les pauvres petits résultats si précaires, dont il faisait un trophée de victoire.

Voyons-le, par ces « Sainte Clotilde », dans l'exercice de ses fonctions.

La cinquième, écrite en mai 1849, annonce qu'il a célébré « dignement » le premier mariage positiviste. Et il n'en faut pas rire, tant l'on sent une réelle, une profonde, une pure émotion dans le retour qu'il fait vers Clotilde, au moment que ces jeunes gens reçoivent de lui « la loi du veuvage éternel, en mêlant leurs larmes à celles de tout l'auditoire ». « Les miennes, — ajoute-t-il, — me suffoquaient trop pour me permettre d'invoquer ouvertement ton saint nom. Mais ce silence expressif fut bien compris... »

Pauvre grand prêtre ! Y-a-t-il autre chose, au fond de sa religion, que cette ombre de Clotilde, qui vit en lui et à qui il revient toujours?

La « confession » de l'année suivante montre le penseur en situation de curé enterrant son prochain. Il s'agit des funérailles de Blainville. A l'heure des discours, on vit Comte (qui était brouillé avec le mort) s'approcher de la tombe, et, sans être prié, faire aux assistants la surprise d'un sermon positiviste. Il jugea Blainville, le jugea de haut et sans aménité, blâma sa méthode, et puis parla de soi, en parla bien, vanta sa doctrine, étonna, choqua et s'en alla...

Dans la « Sainte Clotilde » suivante, qui est donc la septième, on le voit inaugurant la « confession positiviste ». On sent que

tout le catéchisme va y passer. Et en effet, c'est dans cette même septième « Sainte Clotilde » qu'il « systématise » l'institution « décisive » des anges gardiens. Chaque individu aura désormais trois anges, qui seront d'abord l'ange maternel, et ensuite, suivant le sexe du fidèle, deux anges complémentaires, appartenant à l'autre sexe. Que si l'on demande comment ces anges peuvent apparaître et vous guider, je répondrai que Comte, qui avait été fou, savait de quelle manière on évoque des images. Il en donne le moyen d'une façon qui montre bien qu'il n'avait pas cessé d'être visionnaire :

Nos souvenirs intimes, — dit-il dans sa *Politique*, — deviennent à la fois plus nets et plus fixes, quand on détermine assez le milieu inerte avant d'y placer la vivante image.

Et il précise ainsi dans le *Catéchisme positiviste* :

Je vous conseille... de décomposer cette détermination extérieure dans ses trois parties essentielles, en procédant toujours du dehors au dedans suivant notre principe hiérarchique. Cette règle de culte consiste à préciser d'abord le lieu, puis le siège ou l'attitude et enfin le costume propre à chaque cas spécial. Quoique le cœur puisse d'abord s'impatienter d'un tel retard, il en reconnaît bientôt l'intime efficacité, quand il voit l'image chérie ainsi acquérir graduellement une force et une netteté qui semblait d'abord impossible.

C'est une recette pour faire « apparaître » les morts... Remarquez que toute la « vie subjective » est là-dedans, et que nous ne vivrons qu'autant que nos successeurs voudront bien nous situer « dans le milieu inerte », en procédant comme il est dit ci-dessus « du dehors au dedans »... C'est une vie bien précaire...

Avec la huitième « Sainte Clotilde », on arrive aux vrais mystères originaux de la nouvelle Église. Comte a enfin l'occasion d'appliquer ses principes sur le mariage chaste.

Un ouvrier *canut* de Lyon, s'étant trouvé sans doute en une situation telle qu'il ne pouvait se marier que chastement, le grand prêtre l'encouragea fort à le faire, et put ainsi présenter au monde un époux qui n'était qu'un frère. Il en prit occasion pour « régler » la procréation humaine, « qu'aucune religion n'avait abordée ». — L'utopie de la Vierge mère était trouvée.

L'année d'après, étant devenu tout à fait pape, il procéda, à l'égard de Clotilde même, à la cérémonie de son Incorporation au Grand Être. Il y avait sept ans que la bien-aimée était morte : le temps était venu de la juger, et, si elle en était digne, de l'admettre au Panthéon positiviste. Auguste Comte, époux mystique, exposa donc à Auguste Comte grand prêtre, les titres de Clotilde, et après cet examen, Auguste Comte, époux, fit connaître à la bien-aimée par la huitième « Sainte Clotilde », qu'il n'avait « pas craint de ratifier avec maturité, comme grand prêtre de l'Humanité, la décision précoce » que lui avait inspirée l'affection privée.

Tout cela est dit avec le plus grand sérieux, la plus magnifique inconscience.

Avec le même sérieux, la même inconscience, Auguste Comte expose à l'ombre de Clotilde comme quoi, en qualité toujours de grand prêtre, il a écrit, d'un côté au Tsar, et de l'autre au Grand-Turc, pour les mettre au courant de la nouvelle religion, et les inciter à s'en inspirer.

Les « Sainte Clotilde » suivantes n'ont pas d'aussi rares trouvailles. Comte a parcouru sa route, il n'a plus qu'à se répéter.

Mais, à se répéter qu'il est grand prêtre, et que Tsar et Grand-Turc, ne plus ne moins que le général des Jésuites, sont justiciables de sa férule, il en vient à ne plus considérer que lui-même dans le vaste univers. Nous touchons à la folie d'orgueil : il ne voit pas, et il l'écrit en toutes lettres, philosophe passé ou futur qui soit aussi grand que lui. « De consciencieux adversaires m'ayant élevé publiquement au niveau d'Aristote et de Platon, et même déclaré supérieur intrinsèquement à tous les philosophes, anciens et modernes, je puis alors te dire sans présomption (il s'adresse à l'ombre de Clotilde) : Aristote et saint Paul sont par toi combinés. » C'est-à-dire que, non seulement, il est le plus grand des philosophes, mais aussi, *par la grâce de Clotilde*, le plus grand des moralistes religieux. Et c'est pourquoi il se trouve sans successeur possible.

Il termina sa douzième et dernière « Confession » après avoir arrêté, recopié et signé ses dispositions testamentaires. — Bien qu'il se donnât encore au moins onze ans à vivre, puisqu'il fixe à l'année 1867 l'époque de la publication de sa *Philosophie première*, il semble cependant que quelque chose

en lui parlât d'une fin prochaine. On le sent dans cette suprême évocation à son amie, — résumé en quelque sorte de tout ce qu'il doit, de tout ce que l'Humanité devra toujours à Clotilde de Vaux :

A mesure que s'installe la religion dont la Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi, je sens combien tu serais maintenant précieuse au Positivisme, où le besoin d'une digne plume féministe devient aujourd'hui prépondérant... Tu fus à ton insu la femme la plus éminente de cœur, d'esprit et même de caractère que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. Outre ta propre influence sur la postérité directement exercée envers le public occidental, tu devais aussi concourir dans une sphère plus intime à l'avènement de la régénération finale, par un digne effort du vrai salon positiviste. Mes récentes espérances de le voir bientôt surgir du dernier mariage (positiviste) me font spécialement sentir la perte de sa meilleure présidente qui ne sera pas plus remplacée à cet égard que pour son principal office...

Ce sont les dernières paroles publiques adressées par Comte à son amie morte. L'ayant écrite les 12, 13 et 14 octobre 1856, il vint lire cette douzième « Sainte Clotilde », au cimetière du Père-Lachaise le mercredi 22 octobre. Tout seul devant la « sainte tombe », dans ce triste jardin parsemé de pierres blanches dont les coins se verdissent de mousse, dans l'effeuillement des arbres rares que l'automne dénudait, il dit une fois de plus, à celle dont il se souvenait toujours, et sa gloire de pontife, et sa douleur d'amant...

Moins d'un an après, le 5 septembre 1857, il mourait.

Déjà Stuart Mill, Littré, Blignères, effarés devant le nouveau dogme, s'étaient éloignés de lui : l'on peut dire qu'il n'y avait plus, à son lit de mort, que des comparses.

Mais ce n'est point parce que lui-même, et volontairement, a fait comme le vide autour de lui ; ce n'est point parce que lui-même, et de gaîté de cœur, s'est enfoncé dans l'erreur trop chère, — qu'il faille n'admirer point tout ce qu'il nous a laissé d'admirable.

Il nous a laissé une nouvelle méthode de penser, une façon nouvelle de comprendre, non seulement l'histoire, mais très assurément le mouvement social humain. Quelques-uns, avant lui, avaient pressenti les lois qu'il a précisées, d'autres et

nombreux, après lui, les ont appliquées ; mais s'il n'était pas venu, qui donc nous les aurait données? Cette union des morts et des vivants, cette dépendance des vivants aux morts, par quoi s'expliquent le traditionalisme et le déterminisme, au sens le plus élevé du mot, qui les aurait enseignées, si ce grand esprit n'y avait apporté son premier rayonnement?

Nous, qui avons été élevés par d'autres grands esprits venus après lui, nous ne devons pas oublier que toute leur hardiesse de pensée, toute leur originalité même, procèdent des théories d'Auguste Comte, dont ils ont tiré pour nous tout le suc. Nous devons nous souvenir que la splendeur de leur enseignement est sortie de l'œuvre de Comte. S'il n'y avait pas de foyer lumineux, il n'y aurait pas de lumière dans les diamants.

Les bienfaits du philosophe, par la clarté qu'il a mise en nous, restent historiquement immenses.

Et, tout demi-fou qu'il ait été, il est réellement plus qu'un ordinaire penseur. Il a voulu, suivant sa belle expression, laisser autre chose qu'un « stérile amas de vérités ». S'il s'est trompé dans sa recherche de la meilleure formule sociale, cependant — et c'est ici pour finir que l'on retrouve Clotilde — il a imprimé au mouvement social futur un tel souffle d'amour, il s'est donné lui-même si ardemment, cherchant tout ce qui était bon ou épuré en lui pour le proposer en exemple, que, même sur les décombres de sa *Politique* avortée, il demeure comme un des plus admirables moralistes qui soient.

Et plus encore, il a senti qu'il ne pouvait y avoir de société durable, si la femme n'était restituée à sa mission d'affection, si la femme n'intervenait entre les rouages sociaux pour y apporter la paix des familles, la paix des cités, et préparer par là l'universelle paix entre tous les peuples [1].

Et enfin, il a atteint un degré d'amour auquel il ne semble pas qu'un autre homme ait jamais monté. Il a innové dans une matière où, des sensuels aux mystiques, il paraissait que toute la gamme des sentiments avait été depuis longtemps déflorée. Celle qu'il a aimé vivante, il l'a plus encore, si l'on peut dire, aimée morte. C'est pour elle, c'est en pensant à elle qu'il a

1. Ceci, je l'ai écrit avant la guerre; malgré la guerre, je le pense toujours.

trouvé les admirables conceptions du veuvage éternel et du mariage subjectif, c'est-à-dire la perfection dans l'union des âmes. Pour elle, il a puisé dans sa timidité d'homme isolé, dans sa rudesse de professeur, dans sa gaucherie de philosophe rêveur, des trésors de sensibilité, des délicatesses d'attention qui ont adouci à la charmante femme les tristes mois de sa maladie. Pendant le temps très court qu'il l'a aimée vivante, il lui a donné le réconfort de ses soins, de sa tendresse, de son adoration, et pendant les onze années qu'il l'a aimée morte, pendant les onze années qu'il a été seul en apparence pour accomplir son œuvre, mais où en vérité il ne cessait de communier avec elle, il lui a tressé les plus rares couronnes, il lui a chanté les plus admirables cantiques, et il a impérativement forcé l'Humanité à accoler pour jamais les deux noms de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte.

Cette constance dans la fidélité posthume est presque surhumaine. Car si nous parlons de nos morts, si nous les pleurons, — en fait nous ne les aimons plus. J'entends que le sentiment de l'irréparable nous conduit à l'acceptation de l'irréparable ; ce point acquis, nous arrangeons notre vie d'abord à côté des morts, puis loin des morts, puis sans eux, puis, il faut bien le dire, presque contre eux. C'est un lieu commun littéraire, que de montrer l'effroi, le trouble, et finalement la résistance de ce mari, de cette femme, de ce fils, dont l'époux, dont l'épouse, dont le père ou la mère, soudain réapparus, revendiquent une place au foyer de famille. — Il n'y a plus de place au foyer pour les morts. Loi dure, dont l'injustice n'est admissbile que parce que tous nous la subirons.

Et un seul homme fait dévier cette loi. Une seule femme, et c'est Clotilde, aurait pu reparaître, après un an, après deux ans, après dix ans, elle aurait pu à tout moment, rouvrir la porte de la rue Monsieur-le-Prince et dire : « Mon ami, me voici, je reviens : me voulez-vous toujours ? » Auguste Comte à tout moment aurait répondu : « Vous me retrouvez, ma bien-aimée, comme vous m'avez laissé. Mon cœur est aujourd'hui pour vous ce qu'il était il y a onze ans. Reprenez auprès de moi une place qui, depuis votre départ, est demeurée la vôtre... »

C'est ici vraiment l'amour exceptionnel, l'amour définitif.

Mais une telle tendresse, par sa ferveur même, pouvait faire douter des relations réelles des deux amants.

Pour moi donc, j'aurai mené mon travail à bonne fin si, après qu'on m'aura lu, on veut bien reconnaître que cette Clotilde de Vaux, dont la main a pris si fortement le cœur du philosophe, n'a rien donné en échange, — que son sourire, son esprit ingénu et sa reconnaissance.

CHARLES DE ROUVRE

LES CENT-JOURS

ET L'INVASION DE 1815

VUS DE GENÈVE

Jean-Gabriel Eynard, ce diplomate genevois qui laissa de si poignants récits du Congrès de Vienne, tint, pendant les Cent-Jours, un journal aux notes minutieuses. Ses hautes relations, celles, en particulier, qu'il entretenait avec Lucien Bonaparte, lui permirent de recueillir, avec les avis donnés par les gazettes ou apportés par des courriers hâtifs, ceux de tel personnage mêlé à la grande bagarre.

A vrai dire, pendant les Cent-Jours, Eynard ne quitta guère Genève. Cet observateur consciencieux et passionné tout ensemble obtenait de la frontière une vue générale sur les événements. Ses déductions, d'ordre politique et philosophique, sont loin d'être sans valeur. Ses notes manquent, évidemment, de la sérénité exigée par l'historien ; mais, en trahissant l'émotion du contemporain, elles font revivre avec intensité une importante période.

Eynard — on s'en souvient peut-être [1] — avait vécu en

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1914 notre article intitulé : *Empereurs, rois et ministres au Congrès de Vienne*, et notre ouvrage : *Au Congrès de Vienne : Journal de J.-G. Eynard* (Paris, Plon, 1914, in-8°). Nous devons la communication du journal manuscrit d'Eynard à la confiance et à l'amabilité de ses héritiers.

France et s'était distingué au siège de Lyon. Banquier, il avait géré avec talent les biens d'Élisa Bonaparte. Ses sympathies pour la France étaient réelles, mais la « tyrannie » de Napoléon, les erreurs qu'il reprochait aux royalistes font apparaître sous sa plume des jugements sévères. Les opinions de ce diplomate sur les parties en présence traduisent les rêves qu'il forgeait pour la prospérité et la pacification de la France, ce pays dans lequel il avait lui-même lutté et où il devait recevoir dans la suite les plus hauts témoignages d'estime.

Avec une perspicacité vraiment remarquable, Eynard avait prévu, longtemps avant qu'il eût lieu, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Son journal du Congrès de Vienne contient, à ce sujet, des pages d'un singulier intérêt. Pourtant, lorsque, le 8 mars, il entend annoncer à Genève le débarquement du golfe Juan, il témoigne la plus vive surprise. Dès ce moment, il est aux aguets, le crayon à la main... et l'épée au côté. Car Eynard ne joue pas les rôles muets : lieutenant-colonel dans les milices genevoises, il ne dépose l'habit de cour du diplomate que pour revêtir l'uniforme de l'officier.

La petite République de Genève avait tout à craindre du retour de l'empereur. Par une révolte pacifique, mais énergique, elle avait, dès la fin de 1813, recouvré son indépendance et Napoléon avait lancé des ordres destinés à la châtier cruellement. C'est donc au milieu des bruits de guerre qu'Eynard enregistre les nouvelles.

Dès le 10 mars, il juge la partie perdue pour le roi et cette « Europe usée » qu'il voyait danser naguère à Vienne, puisque la présence de Monsieur et celle des maréchaux n'a pas réussi à jeter la garde nationale de Lyon à la traverse du Revenant. De curieux détails lui sont fournis par le chambellan du roi de Sardaigne, le général baron Du Noyer, qui se trouvait à Grenoble lors du passage de l'empereur et qui, pour l'heure, est en mission à Genève. Du Noyer conte la rencontre des troupes royales, sous les ordres du colonel Isoard, et de celles de Bertrand, « dans le plus grand dénuement, sans souliers, leurs guêtres et leurs habits déchirés, les capotes en lambeaux », sans solde depuis longtemps, mais marchant avec entrain et confiance sur Paris.

Quelques jours s'écoulent et c'est avec Capelle — le futur ministre de Charles X — qu'Eynard est appelé à s'entretenir. Capelle, préfet du Léman en 1813, s'est rallié à la monarchie. Il occupe, en 1815, la charge de préfet de l'Ain et siège à Bourg. C'est là que les événements viennent le surprendre.

Une conversation avec le général Gautier, avoue-t-il à Eynard, lui fit pressentir que l'armée était disposée à passer à l'empereur. Le même soir, un certain nombre de régiments entraient à Bourg au cri de « Vive Napoléon ! » Dès le lendemain il fut voir le maréchal Ney, arrivant de Lons-le-Saunier. Ney lui affirma qu'il était décidé à soutenir le roi.

« Il faut, s'écria le maréchal, que le roi se fasse porter sur un brancard à la tête des troupes ; je réponds alors que le soldat lui sera fidèle ; personne n'aura la lâcheté de l'abandonner. »

Il parut à Capelle « très monté contre Napoléon ». A six heures du matin, réveil en sursaut du préfet : au dire de son valet de chambre, Ney vient d'annoncer aux troupes leur passage aux ordres de Napoléon.

Je ne pus croire à cette trahison et je fus en toute hâte chez le maréchal ; il parut avoir honte de me voir et lorsque je lui demandai si ce qu'on m'avait dit était vrai, il me répondit avec embarras : « C'est un plan arrêté avec tous les maréchaux ; nous avons vu que les choses ne pouvaient aller ainsi et nous avons rappelé Bonaparte. Le roi est un brave homme, mais ceux qui l'entourent ont toujours cherché à nous humilier... Je sais tout ce que nous avons à craindre, mais je préfère être pilé dans un mortier par Bonaparte plutôt que d'être humilié par des gens qui n'ont jamais fait la guerre. Les Bourbons ne peuvent nous convenir ; nous avons hésité un moment si nous mettrions la couronne sur la tête du duc d'Orléans ou si nous rappellerions Bonaparte. L'opinion de l'armée nous a entraînés... Lorsque j'ai vu que la révolte était générale et que l'on ne tarderait pas à venir briser à ma porte les armoiries du roi, je me suis dit : ou il faut périr en les défendant, ou abandonner mon poste. Dans la circonstance présente, ce dévouement aurait été inutile et je me suis déterminé à venir ici. »

La nouvelle de la défection de Ney avait répandu une véritable épouvante. Madame de Staël, avec laquelle Eynard discute des événements le 23 mars, croit que « tout est perdu pour le roi. Bonaparte demandera la Belgique et la Savoie et

forcera ainsi les puissances à recommencer la guerre ». C'est aussi l'opinion de M. de Noailles, réfugié, avec beaucoup d'autres, à Genève. « Le roi était très aimé, affirme-t-il, mais les princes se conduisaient maladroitement et gâtaient tout ce que le roi faisait de bien. Monsieur se moquait de la Charte, le duc de Berry était brutal et mécontentait tous les militaires, le duc d'Angoulême et surtout la duchesse étaient très bigots, M. de Blacas et M. de Montesquiou traitaient avec légèreté tout ce qu'on leur disait des mécontentements de la nation. »

Le 13 avril, Eynard apprend que Lucien Bonaparte, qu'il connaît bien, est à Versoix. Il y court et y reçoit de Lucien des renseignements fort précis sur Murat et son entrée en campagne dans le but de sauvegarder sa couronne. « A peu près en même temps, déclare Lucien, l'empereur, prévenu par l'impératrice qu'il était comme décidé qu'on devait l'enlever de l'île d'Elbe, n'a plus balancé sur ce qu'il devait faire... et, sur les avis de l'impératrice, il s'est déterminé à partir. Comme rien n'était prêt en France, que personne ne l'y attendait, il a couru les plus grands dangers et plusieurs fois il a manqué périr. » Et Lucien conte à Eynard la première et émouvante rencontre de Napoléon avec cent cinquante hommes de ses anciennes troupes, leur hésitation, l'appel désespéré de l'empereur à leur souvenir et, en fin de compte, sa victoire morale, les soldats accourant à lui, l'acclamant et baisant ses habits de voyageur.

Eynard devait, à plusieurs reprises, revoir Lucien et s'entretenir amicalement avec lui. La conduite de l'empereur, celle des principaux personnages gravitant autour du trône momentanément recouvré, étaient le principal objet de leurs conversations. Très adroitement, Eynard amenait Lucien à parler de la politique autrichienne, de celle du pape, ou obtenait des appréciations du prince sur tel dignitaire en vue.

« Ce coquin de Talleyrand doit faire une triste figure à Vienne, lui dit un jour Lucien ; je ne serais pas surpris qu'il songeât déjà à changer de poste. » Et comme Eynard juge impossible une réconciliation entre l'empereur et le diplomate, après les propos haineux qu'il avait entendu tenir à Talleyrand. « Dans ce cas, reprend Lucien, Talleyrand doit être

désolé de ne pouvoir plus changer de peau ; il mourra de chagrin, s'il ne peut plus tromper personne ! » Parfois l'entretien roule sur les relations de Lucien avec son illustre frère. Brouillés depuis 1806, ils n'entrèrent de nouveau en rapport qu'au moment de l'abdication. Lorsqu'il sut Napoléon à l'île d'Elbe, Lucien lui écrivit, s'offrant, par respect pour ses malheurs, à venir chaque année passer trois ou quatre mois auprès de lui avec sa famille. « Sa réponse me fit voir, ajouta Lucien, qu'il n'avait pas perdu tout espoir de retourner en France. » « Croyez-vous réellement, lui demande alors Eynard, que l'empereur, en choisissant l'île d'Elbe, ait eu l'arrière-pensée d'être à portée de la France? — Je n'en doute nullement, et je vous dirai même que le duc de Padoue Arrighi[1], qui est un peu notre parent, voulait absolument suivre mon frère à l'île d'Elbe ; l'empereur l'en a empêché en lui disant : « Restez en France, Arrighi ; vous pourrez m'y être utile. »

Un mois s'écoule, et la situation européenne se trouve singulièrement modifiée. Partout des armées se forment, s'apprêtant à la lutte suprême. De toutes parts éclatent les ambitions et les haines. Un Allemand écrit — Eynard nous le rapporte : « Je ne dirai point comme quelques moralistes : « Nous « n'avons pas le droit d'exiger qu'un peuple change son souverain. » Il me serait fort égal que ce fût juste ou injuste, pourvu que nous puissions réussir. Je suis Allemand avant tout ; il m'importe peu que cela convienne ou non aux Français ; il suffit que cela soit avantageux à ma patrie ; je n'ai donc aucun scrupule à cet égard. »

De son côté, Lucien renseigne Eynard sur l'entrée en campagne du roi de Naples : après avoir affirmé à Eynard que son récent voyage à Paris n'avait point eu lieu à la demande de l'empereur, Lucien déclare :

J'ai quitté Rome le 26 mars ; je ne voulais pas y rester ; le pape n'y était plus, et, à l'approche de Murat, j'ai dû me retirer. J'aime le pape ; j'ai défendu sa cause depuis dix ans ; je n'ai eu qu'à m'en louer et je suis son sujet[2]. Murat m'écrivait de rester à Rome et me fit com-

1. Jean-Toussaint, duc de Padoue Arrighi de Casanova (1778-1353) ; capitaine à vingt ans en Égypte, général après la bataille d'Essling, se distingue à Leipzig, proscrit en 1815, gouverneur des Invalides en 1852.

2. On sait que Lucien avait reçu du pape le titre de prince de Canino.

muniquer diverses pièces pour me prouver qu'il n'avait pu se dispenser de marcher sur les États romains ; la sûreté de sa couronne l'exigeait.

J'interrompis alors Lucien, écrit Eynard, en lui demandant s'il voulait le détrôner et si c'était le motif de son attaque. Lucien m'a répondu : « Les pièces que Murat me fit communiquer étaient justement relatives à cet objet important. Je vis que l'empereur d'Autriche lui avait écrit sept à huit lettres autographes par lesquelles il renouvelait toutes les protestations d'amitié et la promesse positive qu'il ne romprait jamais son traité avec lui. Pendant les quatre premiers mois du Congrès, l'Autriche soutint Murat et les lettres de Metternich et de l'empereur paraissaient ne lui laisser aucun doute à cet égard ; tout d'un coup, l'Autriche a changé de système, et Murat reçut une belle lettre où on lui déclarait avec ménagement que le Congrès avait décidé dans une conférence secrète que le trône de Naples devait être rendu à la famille des Bourbons et on disait à Murat qu'il aurait des indemnités. A cette nouvelle, qui équivalait à une déclaration de guerre, Murat est entré en campagne.

Malgré les appréciations de Lucien, Eynard juge sévèrement la conduite de Murat. En apprenant, le 4 juin, la défaite de l'armée du roi de Naples et l'entrée des Autrichiens dans cette ville, le diplomate note dans son journal :

Voilà donc l'Italie rendue tout à fait à ses anciens maîtres ; c'est une grande nouvelle pour la maison d'Autriche qui, se trouvant sans aucune inquiétude pour son Italie, pourra porter toutes ses forces contre Bonaparte. Il est impossible d'avoir agi plus sottement que Murat ; dans son agression, il s'est montré aussi mauvais politique que mauvais général. Il a prouvé qu'il n'était que bon sabreur, mais nullement en état d'être général en chef et de conduire une grande entreprise. S'il arrive en France, il ne peut qu'être mal reçu par Bonaparte qui lui dira : « Vous avez été infidèle à ma cause à une époque où vous auriez pu me sauver et aujourd'hui vous me faites encore plus de mal en vous brouillant maladroitement avec mes ennemis et en me faisant chasser d'Italie. » Il est de fait que la chute de Murat est un événement des plus funestes pour Bonaparte. Si Murat s'était contenté de rester neutre, l'Autriche aurait été forcée de laisser cent vingt mille hommes en Italie pour le surveiller, et, probablement, si Bonaparte avait eu quelques succès, le cabinet de Vienne, effrayé pour le Milanais qui se serait trouvé entre les armées françaises et napolitaines, aurait cherché à traiter avec Bonaparte ; tandis qu'aujourd'hui l'Autriche, entièrement rassurée pour l'Italie, pourra envoyer dans le Midi de la France toutes les troupes qu'elle avait en Italie. Si Bonaparte succombe, son beau-frère en sera encore la principale cause.

Ces mots révèlent l'humeur du diplomate genevois à l'endroit de l'Autriche. Par le moyen d'habiles émissaires, celle-ci s'efforçait d'associer la Suisse aux entreprises des puissances contre la France. Tandis que l'empereur de Russie, Alexandre, se montrait respectueux de la neutralité helvétique et soucieux de n'autoriser aucune violation de territoire, l'Autriche, ou, plus exactement, l'état-major de son armée, faisait ses préparatifs pour franchir le Rhin et traverser la Suisse de Bâle à Genève. Le 16 mai déjà, Eynard écrit :

Nous avons ici (à Genève) des officiers autrichiens qui me déplaisent fort. Ils font leur possible pour nous engager dans des démarches inconsidérées. Ces émissaires sont répandus dans tous les cantons et peuvent non seulement nous compromettre auprès de la France, mais encore causer la violation de notre territoire.

La diplomatie helvétique, que ne soutenait alors aucune armée digne de ce nom, se montrait inhabile à la résistance. Eynard s'employa, mais en vain, à plaider auprès des représentants à la Diète — pouvoir législatif de la Confédération — le principe de la neutralité absolue. Il devançait son temps d'un siècle, exactement, lorsqu'il mandait au landamt Reinhard :

Beaucoup de personnes objecteront qu'une neutralité armée nous coûtera davantage qu'une guerre active. Quand cela serait vrai, la Suisse doit-elle regarder à quelques dépenses extraordinaires, lorsqu'il est question de conserver son indépendance et son rang parmi les nations? J'observe, d'ailleurs, à cet égard, qu'une fois que nous aurons montré de l'énergie par une ferme volonté de nous défendre, les puissances abandonneront toute idée de forcer notre territoire, et, notre résistance morale bien établie, nous aurons besoin de moins de baïonnettes.

Eynard correspond encore, sur le même sujet, avec Lucien. En lui adressant une lettre du pape — car Eynard avait consenti à servir d'intermédiaire entre Sa Sainteté et le prince de Canino — il lui demande :

Les Suisses sentent tous qu'il ne peut y avoir d'honneur et d'existence à venir pour eux s'ils n'ont pas dans ce moment une conduite énergique. Quant à moi, je me battrai avec fureur contre qui voudrait violer notre territoire, mais peut-être encore avec plus d'acharnement contre les Autrichiens que contre les Français.

Une lettre qu'il reçoit du général de Latour, chef d'état-major de l'armée du prince de Wurtemberg, augmente les appréhensions du diplomate genevois en lui représentant la nécessité pour la Suisse d'entrer dans la coalition. Eynard, d'ailleurs, a trop d'expérience pour ne pas voir dans la guerre qui se déchaîne une source de conflits nouveaux.

Malgré ma haine contre Bonaparte, note-t-il le 8 juin, je ne puis approuver cette guerre ; je la crois funeste à tous les partis... L'avenir me paraît épouvantable, et quel que soit le résultat de la lutte, je vois l'Europe tomber dans la décivilisation. Une guerre aussi affreuse que celle qui va s'entreprendre laissera pour des siècles des germes de haine et de désunion.

Mais la guerre est partout. La Suisse, prise au dépourvu, incapable de résistance, est traversée d'un bout à l'autre par les Alliés. L'on ne se bat pas chez elle, grâce à une capitulation, qui ouvre ses portes aux armées de la coalition, mais autour d'elle se livrent maints combats. Les chasseurs tyroliens s'avancent par le Simplon et repoussent à Meillerie — le bourg de pêche situé à l'extrémité ouest du lac de Genève — des troupes placées sous les ordres de Dessaix. Le Jura et ses cols sont le théâtre d'importantes escarmouches. Le fort de l'Écluse, aux portes de Genève, est assiégé.

La France, d'ailleurs, respecte scrupuleusement le territoire suisse : il y a échange de bons procédés entre Dessaix et le colonel de Sonnenberg, qui commande à Genève. Dessaix, apprenant l'occupation par ses troupes de Jussy, terre genevoise, en ordonne l'évacuation immédiate, et les Suisses, eux, reconduisent sur territoire français des dragons qu'ils considèrent comme « égarés » sur le sol helvétique.

Mais Eynard ne se tient pas pour satisfait. Il déplore de plus en plus la faiblesse de la Diète et il écrit :

Si la Suisse avait eu un peu d'énergie, jamais les Alliés n'auraient osé passer par force sur notre territoire. La Diète s'est laissé effrayer par les menaces déplacées des ministres alliés. Son manque d'énergie a perdu la Suisse au moment où elle pouvait jouer le plus beau rôle.

Si la Suisse est relativement épargnée, la Belgique souffre cruellement. Le 20 juin, un Genevois, Vieussieux, écrit de

Bruxelles : « Bruxelles est un vaste hôpital où une énorme quantité de blessés sont entassés. » En Alsace, les désastres s'accumulent : « Ces malheurs affectent d'autant plus qu'ils sont inutiles. » Un colonel autrichien, chargé de conduire en Suisse, où on l'exile, la ci-devant reine Hortense, déclare à Eynard : « Les Prussiens se conduisent d'une manière infâme ; ils pillent et dévastent partout et commettent tellement d'excès que les officiers autrichiens et anglais n'osent presque pas se lier avec eux, tant leur conduite est abominable. » Et une lettre privée qu'Eynard a sous les yeux, et qui provient du secrétaire d'État faisant fonction de ministre de l'Intérieur, porte : « On ne peut se faire une idée de la conduite horrible des Alliés. Leur joug est pesant ; ils écrasent la France de toutes manières. Il n'y a que les Anglais qui méritent de porter le nom de civilisés. Les autres nations sont des sauvages, surtout les Prussiens. Cet état ne peut durer plus longtemps. Si cela continue, nous verrons en France des guérillas comme en Espagne. »

L'intervention du roi lui-même, pour lequel les Alliés prétendaient combattre, les calmait à peine :

Les 10 et 11 juillet, les Prussiens travaillèrent à faire des mines pour faire sauter le pont d'Iéna ; quelque observation qu'on pût leur faire, ils continuèrent ce travail et mirent le feu à deux mines qui disloquèrent deux piles, mais sans les détruire. Le roi, pour engager les Prussiens à cesser cette destruction digne des Vandales, avait débaptisé le pont en lui donnant le nom de pont des Invalides ; cependant, malgré cela, les ingénieurs prussiens n'en continuèrent pas moins de faire travailler à détruire ce beau monument. Le roi s'en plaignit à l'empereur Alexandre qui aussitôt fit donner les ordres les plus sévères pour que ce pont fût respecté. Les Prussiens furent forcés d'abandonner cette entreprise de barbares. C'était bien assez d'avoir détruit et brûlé la belle galerie des tableaux de la Malmaison ! Heureusement que le magnanime Alexandre est toujours grand et généreux.

A plusieurs reprises, Louis XVIII se voit obligé de renouveler ses appels. Découragé, il s'écrie, certain jour, devant ses serviteurs les plus dévoués : « Si on n'écoute pas mes réclamations, je me retirerai en Espagne et j'irai y demander asile, car je ne peux voir plus longtemps déchirer mes enfants. »

Hélas ! ceux d'entre eux qu'épargnait l'occupation étran-

gère étaient en proie aux factions. La Terreur blanche sévissait. Eynard écrit le 5 août :

Les lettres de Nîmes et de Montpellier disent que ces villes ont été le théâtre de beaucoup de désordres ; des bandes se disant royalistes ont pillé plusieurs maisons et tué quelques individus. A Nîmes, surtout, il y a eu de grands désordres ; une trentaine de maisons ont été dévastées. Les protestants sont ceux qui ont le plus souffert.

Et le 10 août :

Presque dans tout le Midi, on continue à menacer ceux qu'on accuse de bonapartisme. Les protestants sont poursuivis avec acharnement et on tue ceux qui sont royalistes comme les autres. A Nîmes, on a démoli plusieurs maisons de protestants ; à Marseille, on en a pillé plusieurs.

Nous voici loin de l'union sacrée, scellée d'enthousiasme, cent ans plus tard, à l'heure des périls extérieurs ! Mais les peuples, comme les individus, ne puisent-ils pas dans les expériences les plus douloureuses l'élément même de leur force future?

A quoi servirait l'histoire si elle ne devait enseigner?

La France — ce n'est pas à nous à le démontrer, les événements s'en chargent — marche aujourd'hui d'un pas sûr à ses destinées. N'est-il pas permis de dire que la Suisse réalise les siennes? Sa faiblesse d'autrefois s'est changée en force. Abreuvée d'amertume en 1815, obligée au pire sacrifice : un aveu d'impuissance, elle a, en 1914 et en 1915, affirmé sa souveraineté en couvrant hardiment ses frontières et en ne se laissant arrêter par aucun sacrifice d'argent, pour prouver péremptoirement à l'Europe que tous ses enfants auraient su, le cas échéant, faire le sacrifice de leur vie.

ÉDOUARD CHAPUISAT

L'ÉNIGME DE GIVREUSE[1]

XIV

Il courait au hasard, la tête perdue ; soudain, le rire éclata derrière lui et, se tournant, il vit la silhouette pâle, à trois pas :

— Vous voyez, — dit-elle... — je suis insaisissable. Et voici celle que nous cherchions...

Une phosphorescence s'insinuait parmi les arbres, puis une lueur de veilleuse ; on eut le sentiment d'une immense présence ; enfin, l'astre rouge et froid se dressa parmi les colonnades.

— Voici cette main que vous vouliez prendre, — dit-elle avec une douceur équivoque. — C'est une main amie.

Il prit la petite main avec crainte; il s'agenouilla pour y mettre un baiser :

— Et vraiment, vous me faites la cour?... Prenez garde...

— Qu'y faire, si je vous aime?

— M'aimer?... Croyez-vous?

Elle lui prit le bras, elle le ramena sur la pelouse pareille à un grand étang verdâtre ; des noctuelles voletaient éperdument ; un crapaud chantait ses amours obscures :

— C'est effrayant ce que vous venez de me dire ! — murmura-t-elle. — Mais ce n'est pas vrai...

— Pas vrai ! — gémit-il. — Aussi vrai que ma vie même...

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 décembre 1916 et du 1er janvier 1917.

— Ce serait plus effrayant encore. Il n'est pas permis d'aimer si vite... Et si vous m'aimez vraiment, malheureux garçon, songez que, bientôt, je serai partie... que vous ne me reverrez pas — si vous me revoyez — avant longtemps. On ne gaspille pas ainsi son amour.

— S'enquiert-il de notre volonté? D'ailleurs, souffrir par vous, c'est encore une douceur, madame.

Elle tourna vers lui un visage ami, mais elle ne répondit point.

Pendant une semaine, leurs rencontres furent brèves. Elle se montra d'humeur inégale ; il y avait des moments où elle le traitait en étranger, d'autres où elle était presque câline. Ni l'un ni l'autre ne savait comment cela finirait. Thérèse avait les raisons innombrables qu'ont les femmes pour ne pas vouloir. Peut-être, même avec Pierre, s'en serait-elle tenue à un platonique rappel des souvenirs : elle l'ignorait...

Avec Philippe, l'aventure se révélait d'autant plus équivoque que c'était ensemble l'amour d'hier et l'amour d'aujourd'hui. Cependant, l'inclination qu'elle éprouvait pour le fantastique sosie de Givreuse croissait avec une rapidité imprévue. Née de la resemblance des deux hommes, elle était très différente ; le nouvel amour avait, selon Thérèse, quelque chose de plus intime que l'autre...

Un jour qu'elle écoutait Philippe, il lui vint un soupçon aigu. A plusieurs reprises déjà, le même soupçon l'avait effleurée ; il avait paru si absurde qu'elle ne s'y était point arrêtée. Cette fois, il fut irrésistible.

Elle épia Philippe avec sournoiserie ; elle lui posa des questions insidieuses...

Il était sur ses gardes. La crise de mademoiselle de Varsennes lui avait appris à se méfier de ses souvenirs ; il ne parlait du passé qu'avec une extrême prudence. Thérèse ne le trouva pas en défaut, et cependant le soupçon demeurait. Il y eut même un instant où elle crut vraiment que Pierre de Givreuse était auprès d'elle et jouait le rôle de Philippe...

« C'est idiot ! pensait-elle. Pourquoi ferait-il cela? »

Le soupçon persistait, équivoque et multiple.

« Et quand ce serait Pierre? »

Elle n'était pas femme à vivre dans le doute. Elle fit surveiller les deux hommes ; elle connut en gros leurs travaux et leurs démarches, elle eut sur mademoiselle de Varsennes des renseignements fragmentaires, mais décisifs pour un esprit comme le sien :

« Voilà pourquoi Pierre n'est pas venu? se demanda-t-elle. Mais si mes soupçons sont justes, cela expliquerait pourquoi il joue auprès de moi le rôle de Philippe... Ce serait abominable, et habile. Il aurait sans risque l'ancien et le nouvel amour ! »

L'imagination de la femme se joue dans l'impossible, surtout quand l'impossible se mêle à l'antique duel des sexes... Elle riait d'elle-même : pourtant, elle alla épier le château de Givreuse et surprit mainte démarche de Pierre.

Un jour, surexcitée, elle l'attendit.

Il la vit brusquement devant lui, sur la route. Hypnotisé, son regard se fixait sur elle, avec une stupéfaction naïve qui ne pouvait être feinte :

— Thérèse ! — balbutia-t-il.

Elle l'examinait avec une curiosité dévorante. Très vite, elle vit qu'il avait les joues plus maigres que Philippe, le teint plus pâle, et, dans toute son allure, quelque chose de plus rêveur, de plus indécis.

« C'est lui Pierre ! se dit-elle... C'est lui que j'ai aimé... »

Elle sentit, avec une joie sourde, que cet amour si profond et si terrible, la laissait presque indifférente. Il avait définitivement disparu dans le gouffre des choses mortes ; Philippe seul l'émouvait. Elle devina une indifférence pareille chez le jeune homme, et de cela seulement elle ressentit un léger dépit :

— Vous savez que j'ai vu votre sosie, — fit-elle avec un peu de sarcasme... — Sans doute, la ressemblance est prodigieuse... Pourtant, je ne m'y tromperais point...

Un instant, ils demeurèrent là, échangeant des paroles qui ne les intéressaient guère, puis elle lui tendit la main, sans rancune.

Il crut devoir télégraphier à Philippe, qui arriva au château, vers le soir.

— J'ai rencontré Thérèse, — dit-il, dès qu'ils furent seuls.

Philippe devint pâle; la jalousie passa en rafale :

— Où? — demanda-t-il d'une voix rauque.

— Sur la route d'Avranches.

— Elle doit l'avoir voulu.

— Je ne crois pas... L'entrevue a été courte et si insignifiante !

Philippe marcha quelque temps le front bas ; une ride profonde rapprochait ses sourcils ; une sévérité chagrine contractait ses lèvres :

— Il ne faudrait pas que mes épreuves s'aggravent, — dit-il enfin. — Je me suis violemment conformé au sort ; j'ai voulu qu'il n'y eût aucune rivalité de fait entre nous... Thérèse t'est-elle complètement indifférente?

— Complètement.

— Eh bien ! moi, je l'aime...

— Tu l'aimes ! — exclama Pierre.

L'évolution de sa vie ressemblait si peu à celle de Philippe, qu'il en demeura abasourdi. Il ne concevait pas que, ayant aimé Valentine, on pût se remettre à aimer madame de Lisanges.

— Oui, — reprit Philippe. — Et remarque que je ne l'aime pas par un retour du passé, le passé serait presque un obstacle ; je l'aime pour *un renouvellement de ma personne et* DE LA SIENNE, qui est aussi inexplicable que notre unité... Sans doute, je n'ai pas entièrement cessé d'aimer Valentine, mais désormais, l'abandon de cet amour n'est plus tragique... Thérèse, même si elle ne m'aime pas, m'a délivré... Souffrir pour elle, c'est une souffrance normale. Comprends-tu pourquoi il me faut l'entière certitude de ton indifférence?

Pierre l'écoutait, ébloui. La jeunesse de l'univers rentrait en lui, toutes les grâces éparses que l'espérance rassemble dans le ciel et sur la terre. Il espérait comme on respire la jeune brise du matin.

— Est-ce vrai ! — bégaya-t-il. — Oh ! si tu savais comme Thérèse est lointaine... comme elle se perd dans les ténèbres...

— C'est plus que je n'en demandais. Sois libre... Entre Valentine et toi, il n'y a plus d'obstacle...

Ils étaient arrêtés dans un coin tout resplendissant de fleurs

vagabondes ; ils se regardaient avec cette expression qui dépassait la tendresse ; mais ils n'eurent aucun des gestes qui marquent l'amitié des hommes.

XV

Thérèse jouait une de ces sonates slaves où frémit la même âme révoltée, inassouvie et fraternelle que dans *la Guerre et la Paix* ou *le Crime et le Châtiment*. Les fantômes passaient sur la steppe, dans le déferlement des vents du large ; des vagues de mysticisme gonflaient les cœurs ; les hommes pleuraient leur destinée chagrine et leur isolement éternel...

Philippe contemplait le corps rythmique et ce cou rond comme le cou de la Sulamite, sur lequel retombait une chevelure fabuleuse. Les fées sonores évoquaient son propre destin. Il s'étonnait de ne pas le trouver plus étrange...

— Aimez-vous cela? — demanda-t-elle.

— Par instants c'est trop fluide... tout m'échappe, puis, c'est un enveloppement impérieux, presque morbide et pourtant très doux...

Les yeux changeants de Thérèse palpitaient entre les cils ténébreux ; l'amour s'exhalait d'elle comme le parfum des tilleuls ; et Philippe songeait avec ébahissement qu'elle avait été sa maîtresse, qu'elle l'ignorait, et qu'ils étaient en face l'un de l'autre comme des êtres qui s'aiment pour la première fois...

Il fallait la conquérir ! Elle se tenait là, énigmatique et neuve, et lui qui, jadis, l'avait pressée innombrablement contre son cœur, ne savait pas même s'il obtiendrait un baiser de ses lèvres...

— M'aimez-vous toujours? — fit-elle avec un mélange de câlinerie et de sarcasme.

— Vous êtes trop femme pour n'en être pas sûre !

— Sûre?... Le plus décevant des mots. Comment des êtres autour de qui tout change et qui changent eux-mêmes, pourraient-ils être sûrs de quelque chose?

— *E pur si...*

— Vous le croyez... et ce n'est pas faux... Mais il est impossible que ce soit *déjà* vrai... Ou alors, c'est un pauvre amour dont il faudrait avoir peur.

— Ne dites pas cela, — fit-il d'une voix suppliante. — Que savez-vous si un grand amour ne peut pas naître en peu de jours !

— Soit... Disons qu'il n'est pas vérifié... Je suis classique, j'ai le sens du temps — et je ne me fie qu'à ce qui a duré ! Il faut d'abord que je sache si l'amour qu'on m'offre sera une *grande* aventure, sinon à quoi bon? Dans ce monde tragique, où nous recevons si peu de bonheur et si peu de beauté, que reste-t-il à la femme si l'amour n'est qu'un caprice?

Elle pencha sa tête étincelante :

— Vous ne me déplaisez pas... Mais comment savoir si je vous aimerai? Combien de fois vous verrai-je encore avant mon départ? Une dizaine de fois peut-être, et combien de fois vous ai-je vu? Nous sommes des étrangers. Est-il possible que nous cessions de l'être dans un si court intervalle?...

— Si vous m'aimiez pourtant !

— Eh bien ! — dit-elle avec son petit rire ambigu, — je vous aimerais, et c'est tout. Vous ne croyez pas que je céderais au dernier moment, en coup de foudre... Ce serait le plus sûr moyen d'être oubliée...

— Je ne vous oublierais point.

— Et qu'en savez-vous? Vous n'êtes pas encore à l'âge où l'homme se connaît ; et je ne sais si cet âge arrive pour un sur mille !... Ce que je sais, c'est que les perfides moralistes masculins ont menti, à travers les siècles, en chargeant la femme de cette infidélité qui est l'essence même de l'homme !

Elle s'était rapprochée ; elle posa ses petites mains sur les épaules de Philippe, et lui dardant son regard dans les prunelles :

— Mystère ! Mystère ! — chuchota-t-elle.

Il avait tressailli. D'un geste irrésistible, il s'empara de Thérèse, et l'attira contre sa poitrine. Elle résistait à peine ; la chevelure était là, si douce et si sauvage ; il y plongea farouchement les lèvres, et il sentait palpiter le corps délicieux de la jeune femme.

— Thérèse ! — balbutia-t-il.

D'un mouvement vif, fort et souple, elle se dégagea :

— Vous n'avez pas le droit de m'appeler ainsi ! — se récria-t-elle.

Un instant, l'émotion demeura sur elle et détendit sa bouche. Ses pupilles s'étaient dilatées au point que l'iris ne formait plus qu'une bague brillante.

Elle se reprit ; le visage devint grave et dur :

— Me voilà sur mes gardes ! Ne comptez sur aucune surprise ! — fit-elle d'un ton de défi.

Il la connaissait bien. Il savait qu'elle demeurerait maîtresse d'elle-même, jusqu'à la minute où elle consentirait librement...

Six heures sonnèrent. Elle dit :

— Je vais recevoir une visiteuse. Vous verra-t-on demain?

— Je ne sais pas... Nous allons essayer un canot électrique... un grand canot insubmersible, qui pourra peut-être, quand il sera au point, servir contre les sous-marins...

— Ah ! — fit-elle intéressée... — On prétend qu'il y a des sous-marins près du littoral... Comment un canot pourrait-il combattre ces monstres?

— Le canot est extrêmement rapide... avantage qui s'accroît de sa petitesse... il peut lancer une torpille légère... qu'on croit efficace...

L'anxiété se répandit sur le visage de Thérèse. Elle serra nerveusement la main de Philippe...

— Venez dès que vous serez rentré... à n'importe quelle heure !

L'aube allait venir. On ne sait quels haillons de lumière traînaient sur la mer et dans l'immense ténèbre du ciel. Il y avait des ébauches de moires, des miroitements blafards, de vagues et fugitives phosphorescences. Puis on commença de discerner des nuages gris de limaille et des vagues gris de boue.

De l'orient blême, la piquette du jour se répandit sur les plaines sauvages de l'Océan ; des nuées laineuses bourraient le firmament.

Une petite barque venait de surgir des falaises. Elle avait presque la couleur des flots et les deux hommes qui la mon-

taient semblaient des fragments de la coque, dont leurs vêtements avaient la nuance. Une partie seulement de leurs bustes émergeait de deux concavités creusées dans la superficie de l'embarcation.

Ils tournèrent un rocher à double cime, redouté par les navigateurs, et filèrent vers le sud-ouest, à toute allure. Cette allure était surprenante pour un si petit bâtiment : elle devait atteindre près de trente nœuds. Des deux hommes qui le montaient, l'un était vieux, un collier de barbe rouge et blanche, une face de cuir bistre, deux yeux de marcassite sous de rudes sourcils fauves, des yeux de marin, rapides et sûrs. L'autre était Philippe.

La mer grondait faiblement. Les vagues étaient longues, point hautes cependant, très lentes.

— Ça va ferme ! — dit le vieux.

Philippe inclina la tête. Le vieux homme dirigeait la manœuvre. Devant Philippe, il y avait des manettes et des commutateurs. Il n'existait point d'autre communication entre l'extérieur et l'intérieur de l'esquif : dessus comme dessous, toute la coque était strictement étanche ; la barque se nommait l'*Insubmersible* — et elle l'était.

Des yeux de matelot pouvaient discerner, très loin, quelques navires perdus sur la mer. L'un d'eux était plus visible que les autres, et beaucoup plus proche. C'est vers celui-ci que s'orienta la barque. Il filait vers le nord-ouest, à toute vitesse ; cette vitesse était fort inférieure à celle de l'*Insubmersible*. Après dix minutes de course, la distance avait sensiblement décru.

Philippe, à travers sa longue-vue, discerna le nom du voyageur : *Old Queen-Elizabeth*. C'était probablement un cargo, un bâtiment déjà ancien, de quinze cents à deux mille tonnes, avec deux cheminées.

— Attention ! — grommela le vieux marin.

Son doigt désignait quelque chose à la surface des flots, et que Philippe n'aperçut pas tout de suite :

— Un périscope, — précisa l'autre.

Philippe le distingua péniblement, minuscule sur l'immensité.

— Vous avez raison...

— Pas d'erreur, monsieur... le bateau là-bas est signalé... la sale bête est en chasse.

— En plongée?

— Elle doit avoir ses raisons... On ne me fera pas croire qu'elle a pas vu !

— Au *Queen-Elisabeth*, mon camarade... avec des circuits.

Le vieux cligna de l'œil en connaisseur ; la barque se mit à décrire des zigzags et des paraboles. Là-bas, une sorte de bête apocalyptique émergea :

— Il monte, monsieur. Foi de Pierre Salaun, ça sera la chasse.

— Maintenant, c'est lui qu'il faut suivre !

C'était un sous-marin de grande envergure, un cruiser puissamment armé et plus véloce que le cargo. Plus de six kilomètres séparaient les deux navires. L'*Insubmersible* formait avec eux un triangle presque équilatéral ; il était environ à cinq kilomètres de l'un et de l'autre.

Pendant quelque temps, les trois embarcations voguèrent en silence.

Enfin, on aperçut un jet de fumée, bientôt suivi d'une détonation.

L'*Old Queen-Elizabeth* continuait sa route.

— Trop court ! — ricana le vieux.

Le sous-marin était à cinq kilomètres du cargo, l'*Insubmersible* à trois kilomètres du sous-marin, sur lequel il fonçait à belle vitesse.

Le sous-marin continuait le tir. Graduellement ses projectiles encadraient le fugitif.

— Touché ! — grommela rageusement Philippe.

Il pouvait voir la trouée faite par l'obus.

— Ils nous en veulent aussi, monsieur ! — grogna Pierre Salaun.

Jusqu'alors, l'équipage du sous-marin n'avait pas paru s'apercevoir de la présence de l'*Insubmersible*. Le canot n'était qu'un insecte perdu sur la mer. A la longue, en voyant la manœuvre de l'insecte, le capitaine du cruiser s'étonna.

— Quand je vous le disais ! — remarqua Salaun.

Une bombe venait de s'enfoncer dans les flots, à trois ou quatre encablures et, tout de suite, d'autres la suivirent. La

vitesse extrême de l'*Insubmersible*, ses embardées et sa petite taille, en faisaient un objectif difficile...

Pour l'*Old Queen-Elizabeth*, l'aventure devenait sinistre. De larges fissures béaient dans sa coque, dont l'une à la ligne de flottaison. L'eau entrait ; le navire commençait à se pencher, l'équipage s'empressait aux canots de sauvetage... Un énorme jet de vapeur, une détonation prolongée annoncèrent que la machinerie était atteinte :

— Les pauvres ! — murmura Salaun, en faisant un rapide signe de croix... — ils sont flambés !

Le canot n'était plus qu'à quelques centaines de mètres du sous-marin. Les projectiles l'enveloppaient furieusement ; mais la petite embarcation aussi rapide que les goëlands et aussi déconcertante que les hirondelles, semblait jouer à cligne-musette avec les obus.

— Ah ! ben, — ronchonna le marin...

Un projectile venait de s'enfoncer à moins de dix toises.

— Pas encore de ce coup ! — clama sauvagement Salaun...

— Il faut ralentir... puis s'arrêter... le cap sur eux ! — commanda paisiblement Philippe.

Le vieux obéit. Là-bas, l'*Old Queen-Elizabeth* coulait, des embarcations chétives fuyaient sur la plaine glauque. Les hommes du sous-marin riaient.

— Stop ! — dit Philippe, l'œil fixé sur l'ennemi.

Il toucha successivement trois boutons électriques... Une poussée sourde, un sillage, puis une vague aux flancs du submersible, une clameur et des imprécations :

— Ils en tiennent ! — reprit le jeune homme... — Au large !

L'*Insubmersible* s'éloignait à toute vitesse ; le sous-marin semblait indemne ; il continuait à bombarder la barque :

— Il en tient tout de même, allez ! — remarqua le vieux.

Un quart d'heure s'écoula. L'*Insubmersible* était hors de portée. L'*Old Queen-Elizabeth* avait coulé ; le sous-marin demeurait en surface.

— Doucement ! — dit Philippe.

Il avait repris sa longue-vue, il examinait l'ennemi :

— Il a certainement quelque chose !

— Hé là ! — exclama Salaun. — Voyez voir là-bas... au fond, monsieur... y a quelqu'un...

A son tour, Salaun exhibait une lorgnette...

— Ma tête !... c'est un contre-torpilleur... Seulement, ce porc de sous-marin va plonger...

Le contre-torpilleur avançait à grande allure.

— Le sous-marin ne plonge pas ! — dit Philippe.

— Alors, c'est qu'il ne peut pas... Notre dragée lui a détraqué quelque chose... Attention... Hourra...

Un coup de canon lointain venait de retentir.

— Trop court ! — constata Salaun.

La canonnade s'enflait ; le sous-marin était proprement encadré. Il tenta de riposter. Salaun jubilait.

— Pas de taille, vieille drogue !... S'en faut de deux kilomètres. Et tu ne plonges toujours pas... Je constate...

Une gerbe de feu et de fumée s'éleva du sous-marin. Un tir impitoyable le trouait et faisait sauter la chaudière. Le monstre donna de la bande et commença de s'enfoncer. Deux gros obus l'achevèrent ; il coula dans un maelstrom ; bientôt une large nappe huileuse s'étendit sur les flots :

— La bête elle est crevée ! — exclama Salaun, en faisant le signe de la croix... — Et vous savez, monsieur Frémeuse... c'est tout de même nous qui avons commencé le boulot... Sans notre petite torpille, le gros frère n'aurait pas eu le temps... le requin serait rentré dans la mer : David a eu Goliath.

Une joie étrange, tellement elle était abstraite, emplissait le cœur du jeune homme, tandis que chez le vieux c'était une explosion farouche.

L'*Insubmersible* se rapprocha de l'endroit où avait disparu le pirate. La nappe grasse et moirée commençait à disparaître ; quelques carcasses flottaient :

— Assassins ! — hurlait Salaun. — Dieu sait ce qu'ils ont fait claquer de brave monde... En v'la un qui remue...

Un homme se débattait faiblement sur l'immensité glauque. Il semblait jeune encore, le visage glabre, les joues minces.

— Où qu'on le mettrait? — demanda le vieux homme.

— On verra !

L'homme disparut, mais pour émerger plus loin. Philippe

lui jeta une amarre ; le naufragé s'y accrocha ; il murmura quelque chose, puis ses bras s'ouvrirent et sa tête fonça dans les vagues... On ne le revit plus.

Des nuages épars, en se soudant, formèrent une nuée colossale. On discernait encore des fissures bleues. Elles disparurent avec une rapidité fantasmagorique ; un vent sournois tourbillonna et la nuée devint un nimbus couleur de fumée et d'ardoise, ourlé de lueurs palpitantes. Des vagues courtes, très rudes, faisaient vaciller le canot :

— Ça va faire du sale café ! — marmonna Salaun. — Faut rallier la côte à grand'erre...

La côte était à huit nœuds quand la tourmente éclata dans sa force. Le frêle *Insubmersible* vacillait dangereusement. A chaque instant, son hélice fonctionnait à vide. Salaun, froncé, crispé, attentif et pâle, cherchait à éviter les passes dangereuses... Subitement tout s'arrêta : le moteur ne fonctionnait plus :

— On est entre les mains du Diable ! — fit le marin. — Ça m'aurait été égal encore... Mais pas aujourd'hui... Si encore y avait pas ces cochonneries d'écueils...

Pendant près d'une heure, l'embarcation flotta au hasard de la bourrasque. Les deux hommes tâchaient de lutter... Des lueurs livides traînassaient dans l'étendue ; le fond du firmament était si sombre qu'on avait l'impression d'être à la fin d'un crépuscule... Un haut écueil, fait de trois roches, s'élevait vers la gauche...

La pluie roula par rafales, un voile plombagineux couvrit l'Atlantique et Salaun, malgré sa longue expérience, ne reconnaissait plus sa route... Ils scrutaient l'étendue ; et la petite embarcation semblait une épave emportée au gré des météores. Soudain, un profil sinistre se profila dans la brume...

— L'écueil ! — grogna Salaun.

L'*Insubmersible* fit entendre un craquement sourd ; ils étaient dans le roc...

Cela formait une sorte de crique étroite, assez longue ; entre deux blocs, on entr'apercevait une échancrure.

— On peut s'amarrer, — déclara le vieil homme... — et s'il n'y a pas de trou... on verra moyen de s'en tirer... plus tard...

Il réussit effectivement à fixer la barque à une pointe granitique, et ils débarquèrent. Une demi-heure s'écoula, l'*Insubmersible* ne coulait pas ; de-ci de-là un ressac le secouait, et déjà la tourmente s'apaisait ; une trouée bleuissante creusait le zénith :

— Chance, monsieur, — remarqua Salaun, — le bachot m'a tout l'air d'être sain... si on pouvait seulement faire marcher la mécanique !

— C'est difficile... et peut-être impossible... Les qualités propres au canot s'y opposent... Il faut un outillage spécial pour entrer là dedans !...

Ils s'étaient réfugiés dans l'échancrure. Cela formait, au centre, une espèce de caverne au plafond fendu. Le sol était lisse, poli par les vagues, presque horizontal. A marée haute, il était submergé.

— On est tranquille pour plusieurs heures... et, à la haute marée, on peut grimper... y a une façon de niche, où on tiendrait deux.

— Le temps s'apaise.

— Faudrait des chances pour accoster là-bas... Bah ! on rencontrera du monde avant...

L'aventure n'inquiétait plus Philippe. Il était content. L'infime *Insubmersible* venait de rendre un service qui dépassait de loin sa valeur marchande. Toutefois le hasard avait fait les trois quarts de la besogne. Philippe n'ignorait certes pas qu'un ou plusieurs sous-marins s'étaient montrés en vue des côtes, mais rien ne pouvait le guider, d'autant plus que l'indice d'un jour ne signifiait rien pour le lendemain. Son expérience avait été heureuse : si le canot n'était pas au point, il avait pourtant montré des qualités positives...

Pendant que Philippe songeait, le beau temps était revenu, avec cette soudaineté qui semble plus fréquente encore sur l'océan que sur la terre.

Salaun était retourné vers la barque. Il se livra pendant quelque temps à des manœuvres... Puis, sa silhouette trapue se dressa :

— Ça va... la mécanique marche, monsieur Philippe !

Il était dix heures du matin quand Philippe se présenta chez Thérèse. Elle parut dans un grand vêtement de laine, toute moite du bain ; les cheveux de la nuque n'étaient pas secs encore ; elle fixait sur Philippe des yeux ébahis :

— Excusez-moi... vous m'avez dit de venir à n'importe quelle heure...

— Comment ! déjà fini?

— Nous sommes sortis avant l'aube... Tout est fait depuis longtemps.

Il avait changé de costume. Rien ne révélait l'expédition qu'il venait d'accomplir.

— Vous avez essayé le canot?

— Dans des conditions très favorables...

— La mer était belle?

— Ce n'est pas ce que je veux dire...

Une voix se fit entendre dans la chambre voisine :

— Madame !... Madame !... vous ne savez pas... on a coulé...

Thérèse, curieuse, ouvrit vivement la porte :

— On a coulé?

— Un sous-marin, madame... en vue de Granville !

Thérèse se tourna vers Philippe :

— Vous le saviez?

— Oui. Le sous-marin venait de couler un vapeur anglais, l'*Old Queen-Elizabeth*... un torpilleur l'a coulé à son tour.

— Vous l'avez vu?

— Comme je vous vois.

— C'est pendant que vous étiez en mer?

— Oui.

— Oh ! dites comment c'est arrivé !

Elle tournait vers lui un visage où une naïveté de petite fille se mêlait à l'ardeur de la femme.

Il raconta ce qui s'était passé ; il le fit sobrement, sans insister sur le rôle de l'*Insubmersible*. Avide, elle multipliait les questions ; elle *voulait* violemment que le rôle de Philippe eût été décisif et elle reconstruisait à sa manière l'aventure de la faible barque attaquant le grand pirate.

— C'est vous qui l'avez blessé ! — affirmait-elle. — C'est vous !

— On ne le saura jamais.

— Mais c'est sûr ! Pourquoi n'aurait-il pas plongé?

Une teinte rosée envahissait les joues mates. Philippe vit passer dans les yeux éclatants cette lueur d'incendie qui, jadis, précédait leurs étreintes... Le passé s'incarna dans le présent et Philippe, perdant la tête, avança les bras pour saisir la jeune femme. Deux petites mains à la fois se joignirent aux siennes et le continrent, tandis qu'une voix volontaire chuchotait :

— Non !... Vous m'êtes cher, Philippe... Mais je ne vous aime pas encore !

XVI

Le docteur Savarre revenait de sa clinique lorsqu'on lui remit la carte d'un visiteur, accompagnée d'une lettre. Le nom lithographié sur la carte, inconnu à Savarre, prenait pourtant une signification intéressante à cause de l'adresse qui le suivait : « *Château de Grantaigle.* »

— Ce n'est pas là une carte de domestique... Et le préparateur est mort.

Il regarda la lettre et ne l'ouvrit pas tout de suite ; il aimait à exercer sa divination :

— S'*il* n'était pas mort?

Enfin, il décacheta l'enveloppe et lut :

« Monsieur,

» M. Charles Gourlande est le préparateur ou plutôt le collaborateur dont je vous ai parlé lors de votre visite. A ce moment, il avait disparu et, par erreur, on l'avait rayé du nombre des vivants. Il pourra vous renseigner infiniment mieux que je ne le pourrais moi-même : de plus, il sait exactement quelles sont les découvertes que mon oncle voulait cacher aux hommes, parce qu'il les jugeait néfastes, sinon pour toujours, du moins pour notre génération et la suivante.

» Vous pouvez faire confiance à M. Charles Gourlande : il n'existe pas de plus honnête homme.

» Veuillez croire, monsieur, à mon sincère dévouement.

» ABEL DE GRANTAIGLE »

Savarre relut la lettre :

— Des découvertes néfastes? Vais-je vraiment apprendre quelque chose?

Il haussa les bras, du geste qui exprime l'incertitude, et ordonna d'introduire Charles Gourlande.

C'était presque un géant. Au-dessus d'épaules massives et sèches, il montrait un visage en losange, semé de poils tabac, mal agglomérés. Des mâchoires lourdes bossuaient les lèvres. Les yeux vastes et creux décelaient la nyctalopie.

— Je vous remercie d'être venu ! — fit Savarre, en lui tendant la main.

L'autre avança un bras encore tout ankylosé par de récentes blessures. Il y eut une courte pause, durant laquelle Savarre et Charles Gourlande s'observaient anxieusement :

— Monsieur, — dit enfin le dernier... — je ne sais ce que vous désirez savoir... mais, comme vous l'apprend sans doute la lettre de monsieur Abel de Grandtaigle, mes confidences seront limitées par des promesses — formelles et inconditionnelles — que j'ai faites à mon maître. Sa mort ne me délie point.

— Est-il donc vraiment mort?

— Aucun doute n'est possible. On a retrouvé ses restes ensevelis sous les ruines...

— Vous connaissiez, je crois, tous ses secrets, je veux dire ses secrets de laboraitoire.

— Pas tous. Il y a quelques formules essentielles... quelques expériences capitales, qu'il a tenues cachées même pour moi... Mon maître était certainement le plus puissant génie scientifique, et de beaucoup, qui ait paru sur la terre... Un Faraday, un Ampère, un Carnot, un Maxwell, un Curie, si grands soient-ils, ne sauraient lui être comparés...

Un éclair de mauvaise humeur traversa Savarre. Il discerna que c'était un mélange d'indignation, de jalousie et de dédain. Mais il s'exerçait depuis trop longtemps à l'objectivisme pour qu'un tel sentiment ne s'éteignît pas aussitôt : « D'ailleurs, se dit-il, avec une ironie qui s'adressait à soi-même... *il* est mort... donc... »

Il sourit ; et ce sourire signifiait que le scepticisme remplaçait la jalousie.

— Vous ne me croyez pas, — fit Gourlande, qui sourit à son tour. — C'est trop naturel!... Au reste, cela n'a aucune importance... Revenons à notre sujet. Que désirez-vous savoir?...

— Je voudrais, — répondit le neurologue avec une nuance d'hésitation, — connaître la nature des découvertes de monsieur de Grantaigle... et leurs résultats positifs... je veux dire leurs *réalisations*... Ce n'est pas la curiosité qui me pousse.

Gourlande pencha le front, songeur, puis :

— Vous ne vous souvenez peut-être pas exactement de l'objet de ses premiers travaux?

— Exactement, non. Il s'agissait, je crois, de polarisation.

— Mon maître précisait d'une part les théories de la polarisation rotatoire, et, d'autre part, il créait en quelque sorte la polarisation mécanique, mais pour des systèmes circulaires, ou pseudo-circulaires, seulement. Dans sa dernière note, *restée incomprise jusqu'à ce jour*, il donnait une théorie sur la transformation des ondes transversales en ondes longitudinales et réciproquement... A partir de ce moment, il cessa de communiquer avec les sociétés aussi bien qu'avec les personnalités savantes. Il commençait à devancer de trop loin nos contemporains. Ses découvertes se multipliaient, de plus en plus profondes et de plus en plus diverses. Je puis vous révéler ses recherches sur la polarisation électrique, non pas appliquée à la polarité négative et positive, mais à la polarisation *de chacun* des électrons, ou si vous préférez, des atomes électriques. Cette découverte l'a mené aux phénomènes de la pré-électricité. Le résultat le plus étonnant de ses recherches fut la bipartition des atomes.

Savarre eut un grand sursaut et ses tempes s'enflèrent.

— Il ne faut pas que le terme prête à équivoque, — continua Gourlande. — La bipartition des atomes est un phénomène absolument différent de la bipartition des cellules animales. Dans celle-ci, il se forme deux pôles-noyaux, qui président à la formation de deux cellules nouvelles, en tout semblables à la cellule-mère. Dans la bipartition des atomes, il y a aussi formation de deux atomes complets, mais chacun de masse réduite, et formé d'éléments pré-atomiques, orientés, dans chaque nouvel atome, à angle droit avec les éléments

pré-atomiques de l'autre. On obtient ainsi deux systèmes de corps simples, par exemple deux hydrogènes, deux oxygènes et par suite deux espèces d'eau ordinaire et deux espèces d'eau oxygénée. Pour un même volume, ces hydrogènes, ces oxygènes, ces eaux, ont la moitié de la masse, et conséquemment, du poids des hydrogènes, des oxygènes et des eaux ordinaires. Ils ont aussi des propriétés lumineuses et électriques particulières...

Savarre s'était levé ; une émotion violente bouleversait ses prunelles ; un jet de lumière l'éblouissait jusqu'au tréfonds de l'inconscient.

Il ne put retenir un cri :

— C'est prodigieux !

Car, subitement, il n'avait plus aucun doute. Les paroles de Gourlande s'ajustaient fatalement à l'énigme des Givreuse :

— J'ose présumer, — murmura le neurologue d'une voix rauque, — que Grantaigle a étendu ses découvertes à la matière organisée.

Gourlande se taisait. Son regard nyctalope, étrangement lointain, semblait venir vers Savarre du fond d'une caverne.

Après une longue pause, il reprit :

— Oui, mais là doivent s'arrêter mes confidences... Les formules que je pourrais vous communiquer ne vont pas même aussi loin. Elles s'arrêtent aux phénomènes pré-électriques. Pour obtenir la bipartition des atomes, il faut résoudre des problèmes qui, je crois, ne seront pas résolus avant deux ou trois siècles... car un homme comme mon maître ne se produira peut-être jamais plus... comme il ne s'en était jamais produit dans le passé !...

— Je suis sûr, — cria Savarre avec une extrême agitation... — je suis sûr que Grantaigle avait appliqué la bipartition aux êtres vivants...

— Sûr ! — dit Gourlande d'une voix assombrie... — Sûr?

— *Absolument* sûr.

Ils demeuraient face à face, les yeux fixes et tout pâles.

— Monsieur, — fit doucement le visiteur, — j'ai répondu à vos questions... autant que me le permet l'engagement sacré que j'ai pris avec mon maître. Vous ne refuserez pas à votre tour de me répondre : pourquoi vous intéressez-vous à ses

découvertes? Elles ne ressortissent pas à vos propres travaux...

— Je vous le dirai !... Mais auparavant, je désire faire, en votre présence, une vérification décisive. Pouvez-vous me consacrer une demi-heure?

— Je suis libre tout ce jour...

Savarre se rendit en automobile au château de Givreuse, où il demanda à voir Pierre. C'était vers l'heure du déjeuner : le jeune homme était au jardin.

— Voulez-vous me confier, pendant une ou deux heures, vos deux livrets individuels... car je suppose qu'ils sont au château? — demanda le neurologue.

De sa part tout semblait normal. Pierre alla prendre les livrets, sans faire aucune question, sachant que, s'il avait quelque chose à dire, Savarre le dirait spontanément.

Le docteur retourna chez lui, fouilla dans une armoire, exécuta rapidement quelques expériences à la loupe, fit deux ou trois pesées sur une petite balance de précision, et alla retrouver Charles Gourlande.

Celui-ci attendait, en feuilletant une revue, il n'avait pas repris son calme; son visage dénonçait une manière d'inquiétude :

— Excusez-moi, — dit Savarre, — si je vous demande de garder le secret sur ce qui va se passer ici et sur ce que je vais vous dire.

Gourlande eut un sourire triste :

— Sur tout ce qui n'engage pas mon honneur et mon honnêteté ; je vous promets le silence.

Savarre sentit que ce n'étaient pas de vaines paroles. Il montra *un* des deux livrets des Givreuse et un autre livret, qu'il avait retiré de l'armoire :

— Matériellement, — dit-il... — je veux dire en ne tenant compte que du papier, ces deux objets apparaissent à peu près semblables... Mais si je ne me trompe pas dans mes conjectures, ils doivent différer profondément : l'un des deux est POLARISÉ !...

L'œil nocturne de Gourlande parut s'emplir d'une ombre plus épaisse. Il considéra *intensément* les deux livrets. Puis, d'un ton de défi :

— Pourquoi serait-il polarisé?

— Regardez les feuilles par transparence, et comparez?... On perçoit une indéfinissable différence entre les feuilles des deux livrets. A la loupe, c'est plus sensible : pour le livret Givreuse, on a le sentiment que la lumière passe mieux dans le sens de la longueur que dans le sens de la largeur, pour l'autre livret, rien de semblable... Enfin ! les poids diffèrent d'une manière surprenante :

Savarre attira une petite balance et, pesant l'un après l'autre les documents, il constata :

— A peu de chose près, le livret banal pèse le double du livret Givreuse !... Et ce n'est pas tout...

Le neurologue tira de sa poche le deuxième livret Givreuse et le superposant au premier sur la balance :

— A eux d'eux, ils ont le poids d'un seul livret... et si vous les comparez, à la loupe, les transparences apparentes sont égales dans les deux documents, mais dans des directions perpendiculaires !

Gourlande vérifiait avec soin chacune des assertions de Savarre.

— C'est exact ! — acquiesça-t-il. — Où voulez-vous en venir?

— Vous le devinez ! — répondit doucement le médecin. — J'affirme que ces deux livrets proviennent d'un seul livret, divisé par les méthodes de Grantaigle !

— Ce n'est pas impossible, et cela ne dépasse pas, comme fait expérimental, les confidences que je suis autorisé à faire.

La fièvre avait saisi Savarre ; il cria avec force :

— Le livret appartenait à un soldat... qui le portait sur lui au moment de l'*expérience* !...

Un grelottement secoua Gourlande :

— Vit-il encore?

— Il vit... *ils vivent* !

Une sorte de joie craintive parut dans le regard nyctalope.

— Vous saviez ! — fit impérieusement Savarre.

Charles Gourlande haussa les sourcils :

— Comprenez-vous, — dit-il à voix basse, — pourquoi mon maître a voulu que ses expériences restent secrètes? Comprenez-vous à quel point elles pouvaient être dangereuses dans

la période humaine, si barbare encore, où nous vivons?... Surtout ne l'accusez pas. Il est innocent. Il n'a pas voulu cette effrayante aventure... La note que j'ai retrouvée est brève, mais nette. C'est par hasard que le soldat blessé est arrivé dans le laboratoire... c'est accidentellement qu'il s est évanoui *à l'endroit précis où étaient concentrées les énergies polarisantes*... Mon maître était, lui aussi, blessé et sans conscience. Lorsqu'il est revenu à lui... la métamorphose était accomplie... *ils fuyaient*... Mon maître a encore eu le temps d'écrire la note... Ensuite, le laboratoire et lui-même ont été détruits.

— En somme, vous saviez?

— Je savais ce que m'a appris la note... découverte par moi, récemment, après mon retour d'Allemagne où, très malade et dangereusement blessé, j'ai passé de longs mois... A mon retour, ma première visite a été pour Grantaigle... Comme on a dû vous le dire, le laboratoire était anéanti... C'est ailleurs que j'ai retrouvé le dernier carnet de mon maître... la note n'était au reste compréhensible que pour moi seul... Je dois dire que j'ai eu des doutes sur la réalité de l'événement. J'ai supposé que mon maître avait eu une sorte d'ébranlement nerveux... avec délire et hallucination... Il était naturel que son hallucination portât sur le sujet qui l'avait préoccupé jour et nuit durant tant d'années !...

— Alors, vous jugiez l'expérience impossible?

— Dans ces conditions, oui. Jusqu'alors, mon maître n'avait obtenu des résultats parfaits qu'avec les organismes rudimentaires. La bipartition réussissait bien jusqu'aux batraciens et particulièrement avec les tritons. Le dédoublement des tritons donnait en général des individus résistants, qui se « complétaient » en quelques semaines. La plupart du temps, les grenouilles nouvellement formées n'étaient pas viables... Mon maître a dédoublé cependant des taupes, des souris, même des oiseaux, mais ils ne survivaient pas à l'expérience, ou ne survivaient que pendant quelques heures... Il est remarquable — et ceci vous intéresse — que les mois de juillet et d'août 1914 furent extraordinairement favorables aux expériences. Pendant cette période, plusieurs mammifères dédoublés survécurent assez longtemps... Mon maître affirmait que la terre traversait un milieu interstellaire particulièrement riche en

énergies pré-électriques ; il le démontrait par des expériences sur les transformations atomiques. Quoi qu'il en soit, ses découvertes se multiplièrent, et il se croyait sur le point de rendre le dédoublement inoffensif pour les organismes supérieurs... lorsque la guerre l'emporta...

Charles Gourlande ensevelit son visage dans ses mains ; un âpre sanglot souleva sa poitrine ; il murmura d'une voix presque éteinte :

— Quand j'ai revu monsieur Abel de Grantaigle, j'ai été saisi d'inquiétude. Votre démarche auprès de lui ne pouvait être sans motif. J'ai dû me demander si elle ne se rapportait pas à ce que j'avais cru être une hallucination de mon maître. A ce moment, je pensais que l'aventure avait dû se terminer par la mort de l'homme double... Et je ne sais pas encore si...

Gourlande fixait sur le neurologue des yeux suppliants :

— Non seulement ils vivent, — dit ce dernier, — mais, après une période de torpeur, ils n'ont cessé de se développer. Actuellement, ils ont toutes les apparences des hommes normaux...

— C'est bien plus que je n'osais espérer. Sans doute, le jour de leur métamorphose, les circonstances éthériques furent plus favorables que jamais — et elles continuèrent à être excellentes pendant les mois qui suivirent. Ah ! si mon maître avait vécu !... Il nous aurait tous sauvés, car il venait de se résigner à travailler pour la guerre, il préparait des radiations qui eussent engourdi, immobilisé des millions d'ennemis...

— Pourquoi est-il demeuré à Grantaigle?

Gourlande haussa les épaules :

— Il avait fait de Grantaigle un immense accumulateur d'énergies... qui dépendait plus encore de l'endroit que de l'outillage. Il aurait fallu des années pour refaire une telle œuvre !...

Il y eut un profond silence. Puis, Savarre constata avec une sorte de satisfaction sévère :

— L'aventure n'était donc pas surnaturelle?

— Elle était surhumaine. Mon maître ne fut pas seulement le plus grand des hommes : il fut à lui seul une humanité nouvelle.

ÉPILOGUE

Thérèse marchait avec Philippe, à l'ombre des hêtres rouges.

C'était le jour du départ. Dans peu d'heures, madame de Lisanges s'éloignerait sur le vaste Atlantique. Une lourde détresse et d'amers regrets étaient en elle. Par intervalles, elle élevait un visage plein de fièvre vers Philippe ; lui, plus triste encore, était ravagé par son amour comme par une maladie. Un étonnement hagard passait en rafales : comment était-il possible qu'il désirât, avec cette force neuve, la femme qui avait été sa maîtresse? Parce qu'elle le croyait un autre homme, voilà qu'elle-même devenait une autre femme ! Et même, en un sens, elle se montrait plus énigmatique que si, véritablement, elle avait été une inconnue. Il n'essayait plus de comprendre, son agitation était trop vive, mais il sentait que, seul parmi les humains, il pouvait percevoir une aussi fantasque métamorphose.

De telles sensations étaient étrangères à Pierre, ses rapports avec les êtres familiers demeurant, sinon identiques, du moins semblables...

Une sonnerie lente et vieillotte retentit à une tour voisine :

— Dans peu de temps, nous ne serons plus seuls ! — chuchota Thérèse.

Subitement, elle prit le bras de Philippe, elle demanda d'une voix véhémente :

— Pardonnez-moi, Philippe... je crains de vous avoir fait beaucoup souffrir et de vous avoir paru bien cruelle...

La main si vivante tremblait sur le poignet de Philippe :

— Je ne pouvais agir autrement ! Puisque vous avez voulu l'épreuve — c'est vous qui êtes venu ! — et que vous ne me déplaisiez point... Que faire? L'amour n'est pas un jeu pour moi... Je l'ai toujours redouté comme la pire misère et souhaité comme la plus haute beauté... Plus je vis, plus je veux qu'il soit profond et durable. Alors, n'est-ce pas, je devais vous décourager tout de suite ou vous soumettre à une dure attente. Je n'ai pu vous décourager — vous m'étiez cher,

Philippe ! Vous m'apportiez le plus extraordinaire mélange de passé et d'avenir... Il fallait du temps... et la certitude que votre propre amour n'était pas un caprice... Philippe, êtes-vous bien sûr de m'aimer? Auriez-vous la force de m'attendre... plus de six mois... deux saisons?... Sinon, est-ce la peine ?

La voix passionnée envahissait Philippe comme le vent d'équinoxe envahit les sylves. Il répondit violemment :

— Je vous aime, Thérèse... de l'amour même que vous voulez — patient et résigné.

Ils étaient au milieu de la futaie. On n'entendait que le frisselis léger des ramures ; un geai fuyait dans une prairie aérienne ; l'odeur des végétaux se répandait comme une émanation de la vie éternelle.

Elle soupira, elle abandonna sa tête sur l'épaule du jeune homme et, fermant à demi les paupières :

— Il y a déjà quelques jours que je vous aime... mais il ne fallait pas le dire... j'avais peur... il y a tant d'incertitude entre les âmes... Je voulais être sûre que vous m'attendriez...

Elle eut son sourire ironique :

— Maintenant vous m'attendrez !

Il se pencha ; les lèvres d'écarlate ne se dérobaient plus ; leurs bouches échangèrent une promesse dévorante.

— Voilà mes amis ! — dit-elle...

Elle s'était dégagée ; elle lui jeta un long regard, où il y avait de la victoire et de la prière... Il ne regretta pas de ne l'avoir point possédée ; il l'attendrait comme on attend le bonheur.

Le surlendemain, Valentine, Pierre et Philippe se promenaient au pied des falaises. Quoiqu'on fût en été, le jour ressemblait bizarrement à ce jour d'hiver mou et charmant, où de longs nuages se poursuivaient au-dessus des flots intarissables... Comme alors, des barques sillaient au loin, très précises, pourtant brumeuses... Des frégates planaient sous la nue ; la mer avait le même battement ample et régulier, le battement d'une poitrine incommensurable.

Il n'y avait pas la même inquiétude dans les âmes. Philippe

était dans sa force ; la destinée ne l'étouffait plus ; son espérance avait l'aspect d'une certitude.

Valentine oubliait ces soirs sinistres où les deux hommes lui apparaissaient comme des revenants. Elle ne les confondait plus. Le regard de Philippe rappelait à peine le regard de Pierre ; elle cessait d'y découvrir l'amour qui rendait tout choix impossible. Pierre était seul près d'elle...

Elle allait dans le vent délicieux. Il lui contait la légende hasardeuse des créatures ; il donnait à ses joues la nuance des églantines ; la jeune bouche innocente avait l'attrait des fleurs rouges et l'éclat des perles encore trempées d'eau marine.

Comme au jour d'hiver, Pierre se trouva seul avec Valentine. dans le pays des pierres taillées. Le flux commençait à les assiéger. Il arrivait dans les couloirs avec sa plainte humide...

— Valentine ! — murmura le jeune homme.

Elle baissa la tête, très émue. Elle se rappelait les deux épisodes d'âme mêlés au site. Mais le second s'effaçait, c'est l'autre qui se mêlait aux battements des flots.

— Voulez-vous de ma vie... de toute ma vie?

Elle ne répondit pas tout de suite. Sa robe dansait dans le vent, une éclatante mèche de cheveux tourbillonnait sur la tempe. Elle goûta la joie de tenir en suspens son destin et celui de Pierre...

Puis, inclinant la tête, avec un sourire, elle détermina le futur.

Quand ils revinrent au haut des falaises, ils aperçurent, près d'un calvaire, le docteur Savarre qui marchait à côté d'un homme de stature géante...

Savarre s'arrêta ; son compagnon épiait les jeunes gens avec une avidité singulière.

Tous cinq suivirent la sente étroite entre les ajoncs.

Le neurologue, attirant Philippe à l'écart, demanda :

— Le sort s'arrange? Vous êtes résigné?

— Je n'ai plus besoin de l'être.

Savarre montra Pierre et Valentine :

— Ni eux?

— Ni eux.

Savarre eut un vague haussement d'épaules et rejoignit son compagnon. Le château de Givreuse se profila sur les nuages ; tandis que Valentine, Pierre et Philippe continuaient leur route, le neurologue s'arrêtait avec son compagnon devant la mer retentissante.

L'homme de haute stature — Charles Gourlande — dit :

— Je suis content de les avoir vus. Ils semblent robustes...

— Ils le sont. Tout annonce qu'ils sont *re*construits pour une longue vie.

— Je redoutais le contraire... Comment ont-ils résisté à la métamorphose? Elle est en somme foudroyante : or, dans les organismes terrestres tout est progressif, sauf la mort.

— Et encore !... Lorsque la fin n'est pas subite, les agonies ont une évolution graduée. Le docteur Barbillion a décrit, avec un remarquable talent, *la suite des morts* qui précède la mort réelle. Nous perdons d'abord l'intelligence, la mémoire, la volonté... tout ce qui constitue la conscience.

— Est-ce sûr? — interrompit vivement Gourlande. — Ce serait très consolant...

— Je n'ai aucun doute ; au moment où l'agonie commence, *nous ne savons plus ce qui se passe...*

— Cependant le moribond respire... il s'agite, son cœur bat.

— Il l'ignore ! La moëlle continue à régir le mouvement. Elle trépasse à son tour : on peut alors nous brûler la peau sans que les muscles réagissent. Cependant, nous respirons toujours, mais notre respiration est maladroite, en quelque sorte renversée : elle ne s'éteint qu'après ce bruit qui a effaré les hommes de tout temps, ce bruit « doux et prolongé », qu'est le dernier souffle.

— Beaucoup d'hommes, même supérieurs, croient que la conscience ne s'éteint véritablement qu'avec ce souffle.

— A ce moment, qui n'est pas du tout le moment suprême, comme le croient aussi tant d'hommes intelligents, à ce moment, il n'y a plus la moindre trace de conscience... Pourtant le cœur bat encore du battement qu'il avait à l'aube de la vie, dans le fœtus. Quand le cœur se tait, la mort générale est consommée, mais la série des morts locales va durer longtemps encore !

— En somme, nous mourrions toujours *du haut en bas*?

— Selon l'heureuse expression de Barbillion : « Nous quittons le soir nos vêtements dans un ordre inverse de celui qui a présidé à notre toilette matinale... Il en va de même pour la vie... »

Gourlande demeura une minute rêveur, puis :

— Dans le cas de Givreuse, la division a dû ressembler à une mort foudroyante... mais à une mort d'*ensemble*, où il n'y aurait aucun passage *régulier* du conscient à l'inconscient, et moins encore des facultés supérieures aux facultés inférieures.

— Vous le pensez parce que ce ne sont pas les organes qui ont subi la division, mais les éléments infinitésimaux de la matière. Toutefois, la division n'a-t-elle pu commencer préférablement par certains éléments?

— Peut-être par les éléments *inférieurs*. Ce sont en effet les groupes moléculaires les moins complexes qui devraient s'être dédoublés d'abord... Par suite, le phénomène eût été une sorte de mort, avec une agonie en sens inverse des agonies ordinaires... Tout ceci ne donne aucune idée de l'événement. Le dédoublement des organismes est fort rapide, il débute par un évanouissement... Il y a des raisons pour croire qu'au moment décisif, il s'agit d'une véritable explosion atomique de tout l'être... Je la compare grossièrement, pour éclairer un peu ma lanterne, à l'explosion des atomes de radium se divisant en atomes de niton et en atomes d'hélium. Seulement le phénomène est beaucoup plus délicat.

— Je ne suis pas compétent ! — grommela Savarre. — En tout cas, la reconstitution n'a rien eu de foudroyant, quoiqu'elle ait été fort rapide. Pierre et Philippe ont mis de longs mois à reprendre approximativement leurs densités. Si l'on s'en réfère à la nutrition et à la croissance normales, le poids qu'ils ont regagné est prodigieux. Ce phénomène n'en fut pas moins graduel — et il y a des êtres inférieurs qui doublent bien plus promptement leur masse et leur volume.

— On peut faire deux hypothèses. Ou bien chaque atome s'est reconstitué peu à peu, ou bien, chaque atome se reformant avec la rapidité des actions radioactives, il y a eu une suite indéfinie de reconstitutions... Dans les deux cas, tout se passe comme s'il y avait évolution *pour l'ensemble de l'individu.*

— Quelle hypothèse préférez-vous !

— La seconde. Elle est plus conforme à ce que nous savons des actions atomiques et pré-atomiques.

Ils marchèrent quelque temps sans rien dire, puis Gourlande demanda :

— Les Givreuse savent-ils quelque chose de ce que je vous ai révélé?

— Rien. Il vaut mieux qu'ils ignorent. Leurs vies deviennent régulières. J'ai pu régler la destinée de celui qui se nomme Philippe, à l'aide de papiers qui me furent laissés par un pauvre homme, mort subitement dans ma clinique... J'ai attribué ces papiers au second Givreuse, sans faire grief à aucune créature... De plus j'adopterai Philippe... J'ai pour lui une affection bizarre et son avenir me captive.

Le vent s'enflait sur l'Atlantique, le flux rugissait, plein de la fureur mystérieuse des éléments :

— La vie ! La vie ! — soupira Savarre. — Qu'est-ce que votre maître pensait de la vie?

— Elle le désespérait. Il l'interrogeait par des expériences prodigieuses, mais elle ne se livrait point. Elle demeurait pour lui la même énigme que pour les humbles femmes prosternées dans la pénombre des églises. Néanmoins, il croyait qu'elle avait sa source profonde dans les espaces nébulaires [1]. La vie terrestre n'est qu'un moment : elle préside à de mystérieuses métamorphoses individuelles ou générales.

— Individuelles ou générales ! — exclama Savarre. — Mais si elles sont invididuelles, nous ne finissons pas *ici*? Votre maître croyait donc à l'immortalité?

— Croire !... Non, il ne croyait pas, il se bornait à des hypothèses. Et d'abord, il posait que l'être, quel qu'il soit, est multiple. L'unité, telle que l'ont, de tout temps, conçue les spiritualistes, ne lui apparaissait nulle part. Malgré cela, il imaginait des vies immortelles.

— Des âmes?

— Pas exactement. Dans l'homme, par exemple, il y aurait plusieurs sortes de structures. Les premières formeraient *un être composé d'êtres*, donc sans unité essentielle, mais *indivi-*

1. Grantaigle désignait probablement ainsi les espaces interstellaires.

dualisé et *partiellement indissoluble*. Les autres formeraient un corps plus ou moins coordonné mais soumis à une dissolution intermittente pendant la vie terrestre et à une dissolution totale après la mort. Au contraire, l'être relativement indissoluble ne perdrait jamais qu'une part infime de ses éléments et même s'accroîtrait, *avec une lenteur infinie*, si j'ose ainsi dire.

— Comment l'entendez-vous? L'accroissement très lent serait-il compensé par les déperditions très lentes?

— En partie. L'accroissement dépasserait la déperdition.

— Donc le développement d'un être pourrait tendre vers l'infini?

— Pas plus que certaines séries mathématiques, qui croissent sans limites mais ne peuvent dépasser une somme déterminée. L'indissolubilité relative conçue par mon maître était au reste d'une nature particulière. Les différents êtres qui composent l'être indestructible pourraient être plus ou moins éloignés les uns des autres, sans cesser d'être étroitement unifiés : par suite *l'être total* subirait tantôt des dilatations, tantôt des contractions ; il aurait une étendue variable selon les milieux où il évolue...

— Je comprends mal, — fit Savarre... — l'être total et les êtres qui le composent sont-ils matériels?

— Selon mon maître, la matière, l'énergie, l'esprit ne seraient que des conceptions humaines... il n'admettait que des existences. Je tâcherai de vous expliquer cela plus tard [1].

— Soit. Mais, après la mort, que devient la partie relativement indissoluble de l'homme?

— Elle retourne dans le monde nébulaire. Je suppose qu'elle peut, au cours de son évolution éternelle, reformer souvent des êtres analogues aux êtres terrestres.

— Comment concilier cela avec le dédoublement de Pierre de Givreuse? Une part de Pierre était indissoluble par définition.

— Aussi bien, si les hypothèses de mon maître expriment une réalité, cette part n'a pas pu se diviser. Elle s'est coor-

1. Il est possible que la théorie de Grantaigle soit développée par nous dans un article ou une brochure, sous ce titre : *Théorie nouvelle de l'Immortalité*.

donnée avec un des corps nouveaux. Un autre être a rejoint le deuxième corps.

— Un autre être ! — exclama Savarre, avec une nuance d'ironie. — Par quel prodige se trouvait-il à Grantaigle, à l'instant même du dédoublement?

— Je ne vois là aucune difficulté, si l'hypothèse de mon maître, ou même l'antique hypothèse des esprits, est admise dans son ensemble. A toute genèse — et je n'ai pas besoin de faire remarquer de quels événements capricieux dépendent, en apparence, les genèses humaines — il faut bien qu'un être nébulaire soit présent. On suppose qu'il est averti par avance, et cela ne me semble guère plus mystérieux que la propagation de la lumière ou de la gravitation...

— De plus, chacun des deux hommes se croit Pierre de Givreuse !

— Sur la terre, quelle que soit l'origine des êtres, nous n'avons que des souvenirs terrestres... Celui qui n'était pas Pierre de Givreuse, a trouvé ces souvenirs tout formés.

Un ouragan chassait les troupeaux innombrables de la mer océane, et les oiseaux des tempêtes, avec des clameurs rauques, s'enivraient du déchaînement des météores.

— L'homme ne saura jamais ! — murmura Savarre.

— S'il avait dû savoir, — fit doucement Gourlande, — tout lui aurait été révélé à son aurore !

J.-H. ROSNY AINÉ

FRONT BALKANIQUE[1]

EN MACÉDOINE

A la suite des désillusions que vaut à chacun des belligérants la marche des événements militaires sur les deux fronts d'Occident et de Russie, l'attention se porte de plus en plus vers l'Orient balkanique, pour essayer d'obtenir de ce côté la décision qui marquera la rupture de l'équilibre. Les Allemands font contre la Roumanie un immense effort ; de leur côté les Alliés tentent d'exploiter l'importance militaire de leur position de Salonique, accrochée au flanc du groupe des empires centraux. La campagne de Macédoine a commencé avec l'automne, et les résultats qu'elle a déjà acquis font bien augurer de l'avenir. Nous voudrions examiner ici ce théâtre d'opérations, si peu connu de nos compatriotes, bien que ce soient des Français qui en aient été, voilà un siècle, les premiers explorateurs.

Cette Macédoine est d'ailleurs un étrange pays, dont l'aspect a bien déçu nos troupiers lorsqu'ils y ont débarqué à l'automne de 1915. Sur la foi des traités, et plus particulièrement de celui de Bucarest qui avait attribué Salonique et son arrière-pays au royaume hellénique, ils partaient joyeusement pour la Grèce, dont le seul nom évoquait encore chez nous des visions d'héroïsme, d'élégance et de clarté. A tout le moins comptaient-ils trouver là-bas une sorte de Provence, plus chaude puisque plus méridionale, un Midi aimable et riant,

1. Voir la carte à la fin de l'article.

paré de fleurs et d'oliviers, peuplé d'hommes actifs, avisés et remuants. Or c'est une Auvergne qui leur est apparue, plus âpre d'ailleurs que la nôtre, avec ses lourdes et hautes montagnes, ses bassins profonds et fermés, son climat tout en rudesses, enfin sa population bigarrée qui rappelle beaucoup plus les Cimmériens ou les Scythes que les Hellènes de Périclès.

Cette impression est la bonne. La Macédoine, par sa structure, les formes de son relief, son climat, et le genre de vie de ses habitants, rappelle beaucoup plus notre Massif Central que les chaînons blancs et grêles de la Provence. Comme dans le Massif Central, la charpente du pays est constituée par une énorme masse de roches cristallines, d'âge ancien, plissées et replissées, dont l'érosion avait fini par user le relief, et dont elle avait fait un plateau ondulé, aux formes adoucies et incertaines. De même qu'en France, la surrection des grandes chaînes voisines vint bouleverser ces formes simples, y tracer des lignes de moindre résistance, le long desquelles des blocs montagneux commencèrent à s'affaisser et à délimiter des fosses d'effondrement, des Forez, des Limagne, auxquels n'a pas toujours manqué l'activité volcanique. D'énormes lacs, aussi vastes que ceux qui recouvrirent jadis nos vallées de l'Allier et de la Loire, s'installèrent dans ces bassins ; leurs débris n'en sont pas encore complètement disparus. Ainsi le relief actuel de la Macédoine s'est bâti avec les mêmes matériaux et à travers les mêmes vicissitudes que celui de notre Massif Central ; il est donc tout naturel d'y retrouver les mêmes montagnes un peu lourdes, les mêmes bassins profonds et fertiles, les mêmes défilés courant d'une plaine à l'autre, enfin le même climat, où la rudesse de l'Europe centrale ne fait guère que se superposer à ce qu'a de heurté la répartition des températures et de l'humidité aux bords de la Méditerranée, sans être adoucie, comme chez nous, par l'influence modératrice des éléments atlantiques.

A y regarder de plus près, les différences ne manquent pas d'apparaître. Le premier élément de différenciation, c'est que les bassins d'effondrement sont de plus en plus prononcés et élargis vers le Sud, à telle enseigne que la mer a fini par y pénétrer, et par se loger dans ces échancrures profondes qu'on appelle le golfe d'Orfano et le golfe de Salonique ; cela vaut

à la Macédoine d'être un pays maritime et méditerranéen, tandis que notre Massif Central reste entièrement terrien et s'ouvre vers le Nord. D'autre part, le vieux massif macédonien a subi plus étroitement que le nôtre l'influence des chaînes récentes nées sur ses flancs. A l'Ouest, rien ne le sépare des crêtes albanaises moulées sur son pourtour, qui l'ont fortement redressé et disloqué : de ce côté, le massif se fragmente en véritables échines, hautes, longues et étroites, alignées du Nord au Sud, qui circonscrivent des fosses profondes orientées dans le même sens. A l'Est au contraire, l'influence de la chaîne du Balkan semble se retrouver dans la direction des bassins et des montagnes, allongés de l'Est à l'Ouest, où les contrastes de relief sont moins accentués, comme si l'énergie de la poussée balkanique s'était affaiblie à travers la masse du Rhodope. Au centre, ces deux directions semblent se conjuguer pour donner le vaste bassin de Salonique, qui s'enfonce vers l'Ouest aussi bien que vers le Nord, et doit à cette circonstance d'être l'aboutissement des vallées principales, le point de convergence des cours d'eau et des routes. Grâce à cette disposition, Salonique est donc le vrai centre de la Macédoine, tout en étant à la périphérie ; de sa plaine partent les routes pour la Macédoine orientale, celle de Sérès, Drama et Cavalla, pour les montagnes et les bassins de l'Ouest, Ostrovo, Monastir, Okrida, enfin cette vallée du Vardar, qui mène vers les bassins du Nord et de là vers la Vieille Serbie, la Morava, Nich et Belgrade.

Aussi les Alliés, lorsqu'ils voulurent empêcher la prise de possession totale que l'alliance bulgare paraissait devoir assurer aux empires centraux dans la péninsule des Balkans, commencèrent-ils par s'assurer d'une base d'opérations à Salonique, d'où ils essayèrent de protéger la retraite des Serbes en lançant une pointe le long du Vardar. Reformés et retranchés autour de la ville, ils en sont partis de nouveau pour la conquête de la Macédoine, l'aile droite vers Sérès, l'aile gauche vers Monastir. Nous voyons ainsi se dessiner trois théâtres d'opérations : celui de la plaine de Salonique, que prolonge vers Uskub le couloir du Vardar ; celui de Macédoine orientale, de Doïran à Cavalla ; enfin les gradins, les bassins et les chaînes de l'Ouest, jusqu'à la rude Albanie.

***

SALONIQUE ET LE VARDAR

Dès que le navire se dirigeant vers Salonique a doublé la presqu'île de Kara-Bouroun pour pénétrer dans le fond du golfe, tous les aspects de Macédoine se révèlent à la seule vue de la Campania, la vaste plaine au bord de laquelle trône la grande ville maritime. Un vaste bassin, long d'une soixantaine de kilomètres, large de vingt-cinq, s'enfonce vers l'Ouest, nu et triste. Alentour, une barrière de montagnes qui l'enferment presque complètement, ne laissant libre au Sud qu'une trouée d'une vingtaine de kilomètres par où se glisse la mer, entre Kara-Bouroun et les contreforts septentrionaux de l'Olympe ; murailles hautes et lourdes, qui ont gardé comme presque toutes les chaînes de Macédoine les formes usées du vieux massif où elles sont découpées. Déjà s'esquisse la différence entre l'Ouest et l'Est ; les chaînes qui se dressent à l'extrémité occidentale de la plaine sont déjà plus hautes, et drapées des teintes sombres d'une végétation plus dense, tandis que les croupes de l'Est, moins raides, étalent déjà sur leurs pentes sèches toute la nudité un peu rude de l'Orient.

Cet aspect de fosse qui s'est affaissée à travers les montagnes et que celles-ci dominent presque brutalement, est dû au mode de formation de la plaine, et à la jeunesse de ses traits. C'est d'hier que cette vaste dépression s'est enfoncée comme à l'emporte-pièce dans le bloc macédonien, le long des failles qui ont haché sa masse. Ces failles qui tracent en lignes rigides les limites de la Campania, ces compartiments de l'écorce qui ont glissé les uns au long des autres, n'ont même pas encore acquis leur stabilité ; les tremblements de terre qui secouent parfois la plaine et ses bords, et peuvent amener des désastres comme celui de 1902, prouvent que lesd erniers tassements ne sont pas encore terminés. A l'entour de la Campania, d'autres manifestations attestent la prolongation de l'activité volcanique, qui accompagne presque toujours les effondrements ; des sources thermales, des eaux sulfureuses

jaillissent un peu partout à la périphérie des terres basses; c'est à elles que Salonique devait son nom antique de Thermae. Enfin des roches éruptives du même âge que les plus récentes de notre Auvergne apparaissent çà et là sur la lisière occidentale de la plaine, en bosses arrondies qui dominent de quinze à vingt-cinq mètres les talus d'alluvions. Le même phénomène de bassins enfoncés le long de failles se retrouvera à travers toute la Macédoine, mais c'est ici qu'il a atteint la plus grande ampleur, et qu'il s'est prolongé le plus longtemps.

La présence d'une cuvette aussi profonde, dont l'affaissement est à peine terminé, attire les eaux d'alentour. De grosses rivières débouchent du Nord, de l'Ouest et du Sud, ainsi qu'une foule de torrents ; c'est la prolongation du mouvement d'effondrement de la Campania qui a forcé le Vardar et la Vistritza à creuser leurs défilés pour raccorder leur pente à ce débouché instable et vacillant. Ces rivières travailleuses jettent donc dans le bassin de Salonique une masse considérable d'alluvions ; c'est l'accumulation de ces matériaux qui a meublé la plaine. Les plus anciens de ces dépôts, formés dans le lac qui a d'abord occupé l'emplacement du bassin, sont les couches de sables et d'argiles jaunâtres, de calcaires blancs, qui apparaissent sur les bords de la dépression, en terrasses légèrement surélevées. Mais presque partout ils sont ensevelis sous des éléments plus récents, talus d'éboulis descendus des flancs, cônes de déjections construits par les torrents, et surtout les apports deltaïques des deux fleuves, qui ont envahi la plus grande partie du bassin, et continuent d'agrandir la plaine aux dépens du golfe. Ces deltas de la Vistritza et du Vardar sont des éléments singulièrement actifs et constructeurs. Au Nord les alluvions du Vardar, exhaussant peu à peu le plafond de la vallée, ont fini par dominer la dépression où se sont trouvés enfermés les lacs Ardjan et Amatovo. Au Sud, elles ont réussi à rejoindre celles de la Vistritza, et à constituer ainsi une sorte de bourrelet qui barre aux eaux de la plaine l'accès de la mer ; au centre de la dépression ainsi isolée s'est installé un nouveau lac, celui de Pazar, simple pellicule d'eau de cinq kilomètres carrés, que cernent quatre-vingt-dix kilomètres carrés de marais. Enfin le Vardar, non content d'encombrer la plaine,

gagne sur la mer ; il pousse peu à peu vers Kara-Bouroun des pointes molles, que la mer déforme et reforme, mais qui progressent lentement, et derrière lesquelles gagne un monde de roseaux, de joncs, de marais, où s'ébattent les oiseaux et où se vautrent les buffles.

Cette activité constructrice des rivières crée à la plaine de fâcheuses conditions de salubrité et d'exploitation. Les marais du delta, ceux du lac Pazar et du lac Amatovo, les bords changeants des fleuves, auraient besoin pour être mis en culture de délicats travaux d'appropriation, dont la royale incurie du gouvernement ottoman s'inquiétait peu ; ces territoires, qui forment la majeure partie de la plaine, restent en pleine sauvagerie. Et non seulement ils demeurent inutilisés, mais ils empoisonnent le reste en y propageant la fièvre pendant l'été. La température élevée de cette saison favorise la multiplication des moustiques, porteurs de germes paludéens : la moyenne de juillet à Salonique est de 26°,2, bien supérieure à celle d'Alger, et la présence de larges surfaces d'eau, le golfe, les lacs, les marais, incorpore à cette chaleur une forte quantité de vapeur d'eau qui la rend lourde, accablante, très difficile à supporter, enlevant aux organismes affaiblis leurs moyens de défense contre la fièvre et ses accès. En guise de consolation l'hiver est rude, capricieux. Les années sans neige sont rares. La température s'est abaissée plusieurs fois à —10° à Salonique, et à deux reprises depuis que des observations sont faites, on a vu la mer se prendre dans le golfe, la glace s'accrochant à tout le pourtour de la baie sur une largeur de deux kilomètres, fait unique en Méditerranée.

C'est donc à la périphérie que sont installés les habitants de la plaine, sur les talus d'éboulis, les cônes d'alluvions et les terrasses dominant les bas fonds humides et insalubres. Le contraste est grand d'ailleurs entre l'Est et l'Ouest. A l'Ouest et au Nord-Ouest, sous les hautes montagnes de Karatach et du Payak, les eaux sont abondantes ; de grosses rivières, la Voda, la Moglenitza, prêtent aux irrigations leur débit puissant et régulier : des sources naissent à chaque pas des éboulis où se sont infiltrés les ruisseaux de la montagne. Une végétation exubérante envahit toute cette frange de la plaine ; les vignobles, les champs de riz et de maïs, de sorgho, les

vergers de mûriers, de figuiers, grenadiers et noyers y parsèment les pentes et les terrasses ; dans tous les espaces que l'homme ne défriche pas, un fourré inextricable de clématites, de ronces et d'églantiers encadre les cultures. Des villages blancs du type méditerranéen parsèment les pentes ; parmi eux, des villes font des taches pittoresques. L'une d'elles, Yénidjé-Vardar, est bâtie sur l'emplacement de Pella, la vieille capitale de Philippe de Macédoine ; une autre, Vodena, est l'ancienne Edesse. Bâtie au-dessus de la plaine, au bord d'une de ces terrasses de travertin qu'ont édifiées les eaux chargées de calcaire de la Voda, ses hautes maisons serrées dominent toute la Campania, et commandent le passage vers le bassin d'Ostrovo, que franchissait jadis la voie Egnatia, et où se glisse aujourd'hui la voie ferrée de Monastir. Dans son cadre de talus striés de cascades, drapés d'une végétation drue, que dominent de belles montagnes, Vodena symbolise l'opulence et la majesté de ce rebord occidental de la plaine.

Le flanc oriental est moins séduisant. Les montagnes y sont plus basses, les pentes plus sèches, presque nues. L'aspect est gris et sévère. Au-dessus même de Salonique, les flancs du Hortatch, entaillés de ravins pierreux, laissent percer tout au long les roches cristallines infertiles dont est faite la montagne ; à peine aux abords de la ville apparaissent quelques vignobles et des figuiers souffreteux. De l'animation de la grande ville on passe presque aussitôt à une espèce de désert, comme il arrive si souvent pour les cités méditerranéennes. La présence de Salonique sur ce flanc déshérité de la plaine n'est donc pas en fonction des ressources qu'offrait la région environnante : la ville s'est installée au pied de ces pentes arides à cause de la proximité de passages faciles vers le Nord-Est, et surtout parce que son emplacement était le seul par où la plaine pût communiquer aisément avec la mer, en sol ferme capable de porter des quais, loin des boues et des marais du delta. Salonique a donc été toujours un port ; tout le mouvement de la ville est en bas, le long de la mer, parallèlement au grand quai pittoresque que domine la Tour Blanche, tandis qu'au-dessus la vieille ville n'est que ruelles montant vers une archaïque citadelle vénitienne. Porte de la Macédoine, Salonique est un peu une ville extérieure, qui n'est guère peuplée de Macé-

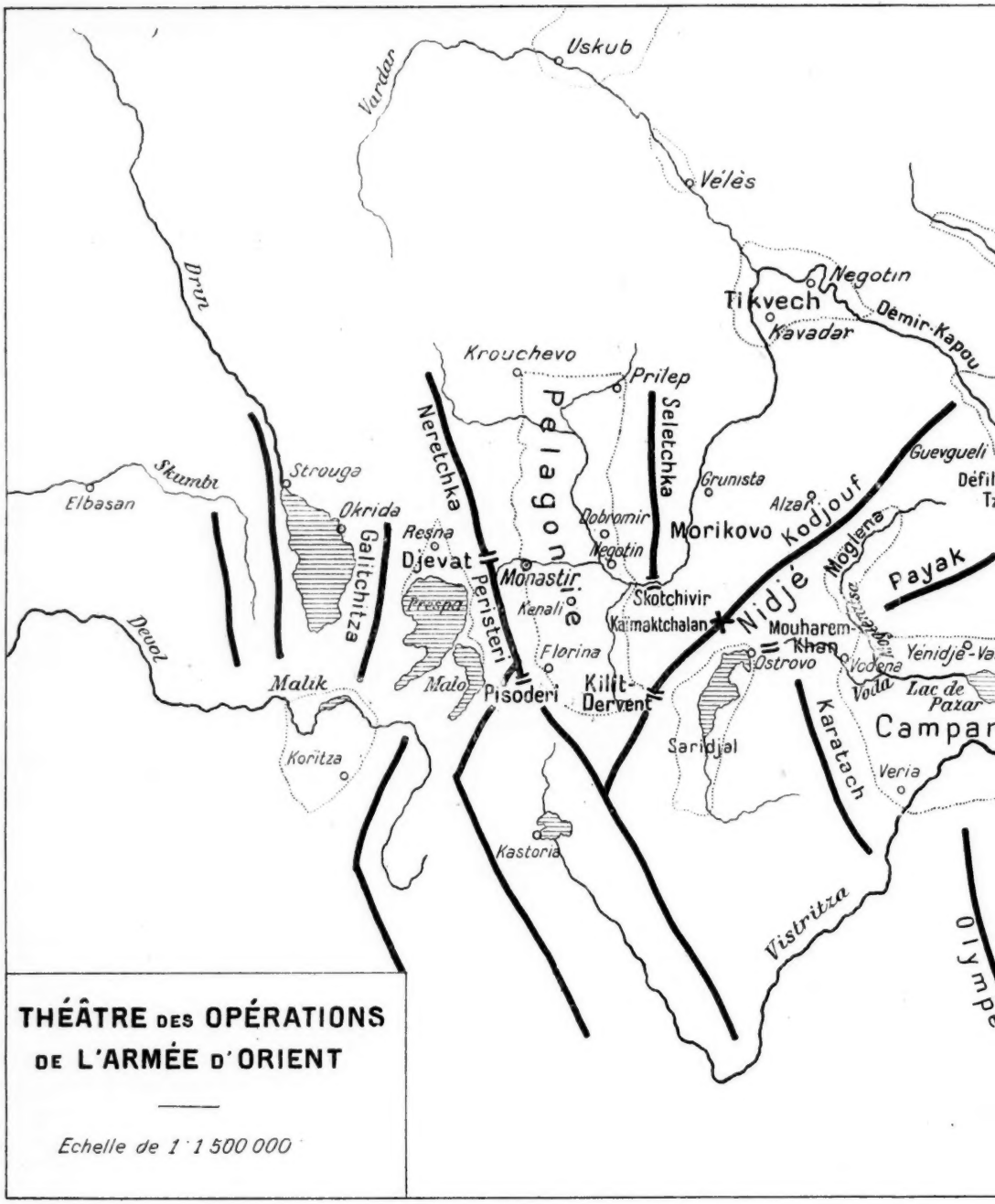
doniens, mais d'étrangers, commerçants ou conquérants; dans cette ville grecque, les Juifs hispaniques venus au xve siècle et restés fidèles à leur religion (les Sefardim) sont plus de 60 000, auxquels il faut ajouter environ 10 000 Juifs islamisés ; avec 30 à 40 000 Turcs, c'est plus des deux tiers de la population. Les Européens et Levantins comptant encore pour 8 à 10 000, il ne reste que 30 à 35 000 têtes pour l'élément grec et slave. Ainsi la ville n'est ni hellénique, ni bulgare, mais une cité toute méditerranéenne, posée à l'écart de la plaine et presque sans rapports avec les pentes grisâtres et désertes qui la dominent.

Ce contraste si frappant entre les rebords orientaux et occidentaux de la Campania tient beaucoup moins à la plaine elle-même qu'aux montagnes qui l'encadrent, à leurs formes, à leurs roches, à leur altitude. Derrière la ville et jusqu'au Vardar, pas de véritables montagnes. L'unique sommet, c'est la crête nue et sèche du Hortatch, qui s'élève au Sud-Est ; mais de là jusqu'à Doïran, ce ne sont que larges croupes arrondies et basses, faites de roches imperméables, dures et pauvres, incapables d'attirer les nuages de pluie aussi bien que de garder l'humidité qui leur est parcimonieusement répartie à l'automne et au printemps. Sauf dans les deux ou trois ravins où un peu d'eau se cache sous les alluvions, ces larges pentes douces sont nues, véritables steppes où le maquis lui-même ne peut s'installer : l'été, lorsque les maigres prairies nées des pluies de printemps se sont desséchées, tout ce plateau — la Ravna — est le domaine du gris et du jaune. Cependant ces collines déshéritées ont un rôle important : elles facilitent l'accès de la plaine. Là se déroulent, sans se heurter à des obstacles sérieux, les routes de l'Est et du Nord ; la voie Egnatia en gravit les pentes douces pour atteindre le bassin de Langaza et le golfe d'Orfano, la route de Sérès s'y élève sans difficultés ; le grand chemin de la vallée du Vardar, plutôt que de serpenter dans le défilé des Tziganes, y faisait un détour par Doïran, non loin de la voie ferrée de Dédé-Agatch. Pays de routes dit pays de batailles ; c'est là, autour du bourg de Kilkitch, que l'armée hellénique a barré aux Bulgares le chemin de la grande ville ; c'est aussi sur ces pentes de la Ravna que l'armée d'Orient a installé ce superbe

camp retranché de Salonique qui pourrait être le Torrès-Vedras de la Macédoine.

Au contraire, les belles montagnes de l'Ouest et du Nord sont des barrières. Au fond de la Campania la masse du Karatach s'élève jusqu'à 1 900 mètres. Sur ces flancs que la neige blanchit tout l'hiver, l'eau ruisselle en sources jamais taries; une végétation abondante en profite pour garnir les pentes, maquis toujours verts, forêts de châtaigniers géants, de chênes et de hêtres, vastes bois de pins, enfin prairies des sommets. Ce sont là des ressources appréciables, par contraste avec la plaine nue et brûlante; aussi, chaque avril, les nomades appartenant à cette curieuse race de pasteurs valaques qui se désignent eux-mêmes sous le nom d'Aromounes, gravissent-ils avec leurs troupeaux les sommets du Karatach pour faire paître leurs bêtes et y fabriquer du charbon de bois. Il en est de même du Payak, dont les croupes hautes de 1 400 et 1 500 mètres dominent la plaine, de la Moglenitza jusqu'au Vardar, et que revêt la claire verdure des prairies ou des bois de hêtres fréquentés l'été par des Albanais et des Valaques. La présence de ces montagnes donne une importance particulière aux défilés qui les percent, et par où les grandes vallées macédoniennes atteignent la Campania, celui de la Vistritza que garde Verria, ceux de la Voda et de la Moglenitza, enfin le couloir où débouche du Nord le puissant fleuve du Vardar.

Ainsi du côté de l'Ouest et du Nord, les bassins voisins sont isolés de la plaine de Salonique, tandis qu'on y accède facilement en venant de l'Est. La vallée du Vardar elle-même, qui y débouche, ne la rejoint qu'avec difficulté, en forçant les obstacles qui la cloisonnent. Cependant il y a un lien étroit entre la Campania et cette grande ligne fluviale. Cette file de bassins à travers lesquels court le Vardar, et qui se continue vers le Nord jusqu'à Kossovo, c'est une même rangée d'affaissements, qui sont comme l'écho progressivement affaibli de l'effondrement de la Campania, et la vallée qui les joint est bien, y compris le bassin de Salonique et en dépit des obstacles, l'axe de la Macédoine. C'est là un lien qui n'est pas seulement d'ordre tectonique, mais aussi d'intérêt économique, car c'est à l'existence de la grande voie de passage



THÉÂTRE DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT

Echelle de 1 : 1 500 000

Strouma
Rhodope
Mesta
Stroumitza
Petritch
Biélasitza
Roupel
Pirin
Poroi
Demir-Hissar
Lac Boutkovo
Drama
Doiran
Guevgueli
Défilé des Tziganes
Ardjan
la Kroucha
Sérès
Zelaova
Takynos
Cavalla
Lac Amatovo
Kilkitch
Béchik
Thasos
Golfe d'Orfano
Langaza
Lac Béchik
Salonique
Hortatch
Chalcidique
Kara Bouroun
Golfe de Salonique
Olympe
MER ÉGÉE

qui suit la vallée que le port doit la plus grande partie de son importance.

C'est donc le long du Vardar qu'à peine débarqués à Salonique nos soldats se sont avancés, pour essayer de maintenir la liaison avec la Serbie et les bassins du Nord. Ils y ont trouvé un pays difficile, plein de contrastes, qu'on peut légitimement comparer à notre vallée auvergnate de l'Allier, lorsqu'elle circule à travers les bassins et défilés de Langeac, de Brioude, d'Issoire et de Limagne. Tantôt ce sont des dépressions de forme irrégulière, dont le fond est rempli de sédiments tendres et récents que les pluies font glisser par tranches dans les rivières, et dont les débris jaunissent à chaque crue les eaux du Vardar; tantôt des gorges, sinon très profondes, du moins assez étroites et de flancs assez raides pour que les routes soient obligées de s'en écarter et de gagner les hauteurs voisines; couloirs déserts, d'où l'insécurité de l'époque turque avait chassé tous les habitants. C'est ainsi qu'après le bassin d'Uskub, magnifique nœud de routes, le Vardar plonge dans le défilé de Taor pour émerger dans le creux exigu de Vélès, tout paré de belles cultures de pavot, de blé, de tabac et de vignes. Sous la ville même, le fleuve s'engouffre dans la gorge de Vélès, hérissée de schistes noirâtres et profonde de 80 mètres, où il roule avec violence ses eaux troubles dont la quantité semble assez équivalente à celle du débit de l'Allier en Limagne. Peu à peu la vallée se dilate, les arbres et les maisons reparaissent, et l'horizon s'ouvre au Sud sur un large bassin, celui du Tikvech. Au lieu des marbres, des grès et des schistes, ce sont maintenant des argiles et des sables jaunâtres où l'érosion a beau jeu ; le Vardar s'y attarde en larges méandres, digérant difficilement les énormes masses d'alluvions que de minces affluents, ordinairement à sec, lui prodiguent aux moindres averses. Dans cette cuve profonde, les chaleurs sont fortes, et les sécheresses sévères : pendant tout l'été le Tikvech est une steppe, la plus nue de Macédoine. Mais la vigne s'accommode bien de ce régime : nulle part dans le pays elle n'est plus prospère, et les villes, Kavadar, Negotin, vivent du trafic du vin et de l'alcool. C'est là qu'en novembre 1915 nos soldats ont ralenti sur les bords du Vardar et de la Tcherna la descente bulgare vers Salonique : tâche

pénible et peu sûre, au milieu de populations musulmanes hostiles, sans autre ligne de retraite qu'un défilé dangereux et peu praticable.

Ce défilé, c'est la fameuse gorge de Demir-Kapou ou des Portes de Fer, qui se prolonge sur dix-neuf kilomètres, avant d'aboutir au bassin de Guevguéli. Ne nous effrayons pas trop de ces dimensions ; la partie vraiment héroïque et difficile du défilé est très courte : ce sont les 300 ou 400 mètres enfoncés, dès la sortie du Tikvech, dans une masse calcaire résistante qui domine le fleuve à pic de ses murailles blanches, hérissées d'aiguilles pittoresques, et où s'accrochent quelques touffes d'arbustes rabougris. Au delà, vers l'aval, le talweg s'élargit et s'évase, les flancs sont rarement verticaux : de petits bassins se dessinent, avec quelques champs de maïs ou de coton. Ce qui est sinistre, c'est la solitude de ce long défilé d'où la crainte des brigands et des soldats a presque complètement chassé la population ; la route même avait fini par l'éviter, et la voie ferrée n'y est doublée que par une mauvaise piste. Au bout, un de ces contrastes si fréquents en Macédoine : sur une longueur de vingt-cinq kilomètres, le Vardar sommeille dans le beau bassin de Guevguéli, royaume de la soie, dont les bords bien irrigués produisent aussi tabac et sésame, coton et riz, vigne et fruits ; une foule de gros villages le parsème, où se mêle une population aussi nombreuse que bigarrée de Turcs, de Valaques et de Slaves. Un dernier avatar enfin, le défilé des Tsiganes. Pour dix kilomètres encore, le Vardar s'encaisse de 100 à 150 mètres dans une bosse granitique qui relie le Payak à la Ravna. C'est un peu la Meuse dans la traversée de l'Ardenne schisteuse ; en haut une plate-forme presque horizontale ; au fond, le fleuve déroulant des courbes amples, et occupant à lui seul le talweg ; de l'un à l'autre, des pentes raides parsemées de maquis et de prairies d'asphodèles, striées de rares sentiers. Sur la rive droite, entamant la base des escarpements, la voie ferrée court vers Salonique, animant de son ruban le couloir majestueux et solitaire, sur lequel veillent nos soldats. Là s'est arrêtée la descente bulgare, à cette porte suprême de la Campania.

Ainsi la grande vallée macédonienne est au pouvoir de l'ennemi. Il était difficile aux Alliés, dans leur marche en

avant, d'essayer d'y pénétrer de front. Trop d'obstacles, trop de défilés, offrent aux Bulgares des lignes de résistance. On s'est vite aperçu que pour emporter ces fortes positions et reconquérir cette grande ligne de communication, c'est par les flancs qu'il fallait agir, en poussant simultanément vers les bassins de l'Est, vers les montagnes et les hautes plaines de l'Ouest.

***

LA MACÉDOINE ORIENTALE

Au Nord-Est de la plaine de Salonique, le relief de la Macédoine s'oriente définitivement dans une direction nouvelle. De vastes bassins d'affaissement alignés de l'Ouest à l'Est ont découpé le vieux massif de roches cristallines en chaînons orientés dans le même sens, que les rivières traversent en défilés pour passer d'un bassin à l'autre. Ainsi se présentent les croupes du Kroucha et du Béchik au Sud, la crête de Biélasitza et la masse du Pirin au Nord, encadrant le chapelet de bassins qui s'allonge de Doïran à Drama.

Les montagnes du Sud, qui continuent la Ravna de Salonique, sont de médiocres sommets. Leurs croupes douces, qui gardent les formes usées des anciens massifs, s'élèvent avec lenteur vers une crête peu accentuée, que des failles font tomber avec plus de raideur sur le bassin de Sérès. L'altitude ne dépasse pas 950 mètres dans le Kroucha, atteint péniblement 1 060 dans le Béchik. Cette Margeride aux formes douces est encore plus sèche et plus aride que celle de notre Massif Central. A mesure qu'on s'enfonce vers l'Orient, ce caractère d'aridité, déjà si accusé aux abords de Salonique, ne fait que se préciser. De rares forêts s'abritent dans les creux ; la plus grande partie de ces vastes surfaces peu inclinées est en prairies maigres qui se dessèchent pendant l'été. Des pasteurs, dont les uns sont des Valaques et les autres des musulmans à demi païens, tels qu'on les trouve errant en si grand nombre à travers les montagnes et les plaines d'Asie-Mineure, les Yuruks, errent dans ces solitudes, l'été en haut, se rapprochant l'hiver du bas. Du moins le massif peut-il être

traversé facilement ; entre Kroucha et Béchik, la route de Salonique à Sérès ne s'élève pas à plus de 700 mètres, facilitant ainsi le ravitaillement des troupes engagées dans cette direction.

Les chaînes du Nord sont plus escarpées. Le vieux massif macédonien y a été plus brutalement relevé, et les fragments exhaussés tombent avec plus de raideur sur les bassins. A l'Ouest, la Biélasitza (montagne blanche), vraie crête isolée entre les effondrements de Doïran et de Stroumitza, aligne sa falaise grisâtre qui atteint 1 600 mètres, toute griffée de ravins étroits, hérissée de contreforts rougeâtres où la végétation a peine à s'accrocher ; redoutable obstacle, qu'il est difficile d'aborder de front. Au delà du défilé de Roupel s'enlève la lourde masse du Pirin, qui se rattache directement au Rhodope, avec des altitudes variant de 1 300 à 1 800 mètres. L'ensemble est tout en formes arrondies, larges croupes et gibbosités peu accentuées ; mais la montagne dégringole rapidement vers le bassin de Sérès, et les torrents qui entament ces pentes raides ont découpé la masse en arêtes qui paraissent menacer la plaine. Peu de végétation sur ces pentes ; tout cela est nu et brûlé ; mais sur les hauts, des pelouses, quelques forêts, où montent l'été les pasteurs valaques, après leur hivernage dans les bassins. Ici encore la montagne est sinon trop haute, du moins trop épaisse, trop massive, pour qu'une armée puisse utilement s'y engager.

Les bassins si bien entourés par ces bastions forment une ligne de dépressions, tantôt renflée, tantôt étranglée, qui s'allonge depuis la cuvette de Doïran jusqu'à l'embouchure de la Mesta sur plus de 150 kilomètres ; c'est une voie de communications tout indiquée que suit d'un bout à l'autre la voie ferrée de Salonique à Constantinople. C'est un riche pays, en dépit de la rudesse du climat qui fait geler les lacs pendant l'hiver (— 18° à Doïran) et qui brûle ces plaines pendant l'été ; mais le sol est fertile, facile à irriguer, et a toujours été animé par un commerce actif entre la Macédoine et la Thrace. Les envahisseurs turcs s'y étaient installés en grand nombre, comme ils le faisaient toujours dans les districts privilégiés ; ils y forment encore, surtout dans les villes et leurs abords, une forte part de la population. Doïran, au bord de son lac, est

un centre turc ; tous les gros propriétaires de la région sont les musulmans habitant les parties hautes de la ville, tandis que le bas est peuplé de pêcheurs qui fournissent de poissons toutes les villes du voisinage, et vont même pourchasser l'été les anguilles sur le lac Takynos, comme les Péoniens le faisaient déjà au temps d'Hérodote. Vers l'Est, le bassin se resserre entre la Biélasitza et le Kroucha ; de vastes talus d'éboulis descendus de ces montagnes se rejoignent à travers la dépression, formant une sorte de seuil peu élevé aux abords de Poroï. Par contraste avec les pentes nues dressées au-dessus, ce couloir est rempli de verdure ; les eaux sorties des éboulis abreuvent les vergers, les champs de coton et de pavots, les plantations de mûriers et de grenadiers. Bientôt la dépression s'élargit, s'abaisse, et devient le spacieux bassin de Sérès.

Cet ample berceau, vaste de plus de 1 200 kilomètres carrés, nous rappelle la plaine de Salonique. Sur les bords, des fragments de terrasses qui attestent les vicissitudes du lac qui l'a occupé, et qui subsiste dans la partie la plus basse ; des talus d'éboulis et des cônes d'alluvions proportionnés à la force et à l'impétuosité des cours d'eau qui les ont construits. Au centre, une vaste étendue d'eau de 150 kilomètres carrés, plutôt marécage que lac, le Takynos, dont la plus grande profondeur est de trois mètres, et qui s'entoure d'une ceinture de marais. Dans ce lac se jette la Strouma, qui pénètre dans la plaine par le défilé de Roupel, et a construit à ce débouché un vaste plan incliné d'alluvions isolant derrière lui le marais du lac Boutkovo. Tout ce fond de la plaine change d'aspect à chaque saison. Aux crues de printemps, Boutkovo et Takynos s'enflent, envahissent leurs rives et finissent par se rejoindre, ressuscitant pour quelques semaines le grand lac de Sérès. L'été, la zone noyée se rétrécit et s'assèche, la Strouma en reprend possession, déplaçant à chaque fois ses bras capricieux qui circulent à travers les bancs d'alluvions. Le fleuve n'a aucune profondeur ; il ne constitue donc qu'un mince obstacle, et les troupes anglaises l'ont traversé sans grandes difficultés dans leur marche vers Sérès.

Comme dans la Campania, le centre de la plaine en est la partie la moins riche, à cause de l'insalubrité, des caprices

de la rivière et des nappes d'eau. L'été, on y cultive du coton sur les terres fraîchement humectées ; l'hiver, les pasteurs descendus du Pirin y amènent leurs troupeaux. Au contraire les bords forment peut-être la partie la plus prospère de la Macédoine, particulièrement la frange septentrionale, à laquelle les montagnes du Pirin envoient des quantités d'eau plus considérables. Le long des canaux d'irrigation qui les reçoivent, croissent à l'envi le tabac, le riz, les céréales et surtout le coton. Les vergers et les champs font à la plaine une couronne de verdure dont les gros villages grecs et turcs sont les pierreries. Quelques villes sont nées le long de cette grande voie de passage : Zelaova, Demir-Hissar et surtout Sérès. Celle-ci a été pendant la décadence de Salonique la vraie capitale économique de la Macédoine ; ses foires étaient encore au début du XIXe siècle les plus prospères de la péninsule. Les marchands de Sérès, Grecs ou Aromounes, couraient tout l'Orient et l'Europe centrale, où parfois ils s'établissaient : témoin cette famille Dumba, fixée à Vienne, et dont l'un des membres a acquis récemment quelque renommée. Aujourd'hui Sérès est ruinée et n'a plus qu'un trafic local : ses 30 000 habitants, par moitié Grecs et Turcs, sont trop peu nombreux pour l'étendue de la ville dont beaucoup de maisons sont vides et délabrées. Sérès n'est plus qu'une capitale agricole et une simple étape sur la ligne de Constantinople.

Et en effet cette belle plaine n'est pas un carrefour de communications que puissent utiliser facilement les marchands ou les armées. Vers l'Est, elle se termine en cul-de-sac dans le fertile bassin de Drama. Au Nord, le Pirin ne s'ouvre qu'aux deux extrémités, vers des gorges ou des vallées difficiles : à l'Orient, les défilés de la Mesta, qui ne mènent qu'à la masse montagneuse du Rila ; à l'Ouest, la cluse de Roupel, longue de huit kilomètres, où l'ouverture se réduit au lit de la Strouma, dominé par les escarpements rocheux des montagnes voisines. L'obstacle une fois surmonté, et atteinte la plaine de Petritch, la vallée de la Strouma redevient au delà une gorge de montagne, qui n'aboutit d'ailleurs qu'aux hauts bassins de Doubnitza et Kustendil, entourés des montagnes les plus élevées de la péninsule. Sans doute c'est la route la plus directe vers Sofia ; mais c'est aussi la plus difficile, et si l'armée grecque s'y

est engagée en 1913, c'est qu'elle n'avait plus qu'à pousser devant elle des adversaires déjà vaincus. Les chemins les plus longs mènent parfois plus rapidement au but et les Serbes nous ont déjà montré en 1913 que la vraie ligne d'invasion de la Bulgarie méridionale partait des bords du Vardar.

***

MONTAGNES ET BASSINS DE L'OUEST

L'Ouest de la Macédoine semble être la dernière région où l'on puisse mener de grandes opérations militaires. Des remparts montagneux les uns derrière les autres : on n'en compte pas moins de cinq entre la plaine de Salonique et l'Albanie. Chaque rempart couvert par un fossé, c'est-à-dire quelque bassin profond où subsiste un lac, et parfois un marais. Peu de routes ; une seule voie ferrée, de faible rendement. Mais l'ennemi y est aussi empêtré que nous, aussi loin de sa base d'opérations ; d'autre part, là sont de précieux territoires serbes à reconquérir, dont la perte sera dure aux Bulgares. C'est donc là que la campagne d'Orient de 1916 s'est développée avec son maximum d'intensité et de résultats. Commencée en septembre sur la première ligne de bassins et de crêtes, droit à l'Ouest de la Campania, elle l'a rapidement dépassée, et effectuant une conversion vers le Nord, progresse depuis octobre et novembre le long des bassins et des massifs, vers le Vardar supérieur et la Vieille-Serbie.

Le premier objectif de l'armée d'Orient a été de s'assurer des deux cellules qui gardent à l'Ouest l'accès de la plaine de Salonique, les bassins d'Ostrovo et de Moglena, ainsi que de la crête du Nidjé qui les domine. Les deux bassins, orientés du Sud-Ouest au Nord-Est, dans la continuation l'un de l'autre, sont d'ailleurs très différents. Celui d'Ostrovo (ou de Saridjol) est resté une longue cuvette lacustre, sans débouché apparent, dans laquelle on ne peut pénétrer que par des cols. Une nappe d'eau, le lac d'Ostrovo, vaste de 74 kilomètres carrés, en occupe la partie la plus profonde, au Nord-Est ; partout ailleurs s'étendent des alluvions et des terrasses témoignant

des progrès de l'asséchement du grand lac qui occupait jadis toute la dépression. Ce sol est fertile : une végétation puissante s'y développe sous l'influence d'un climat déjà beaucoup plus humide que celui de la Macédoine orientale. Il faut faire exception pour les collines calcaires qui entourent le lac d'Ostrovo, croupes de roches dures et perméables, très sèches, où ne s'accroche qu'une maigre flore de garrigue. D'autre part, la riche plaine du Sud se ressent encore de la dévastation que lui fit subir, voilà un siècle, le féroce brigand qu'était Ali de Tepelen. Aussi l'intérêt principal que présente actuellement le bassin d'Ostrovo est-il d'être une région de passage. A l'extrémité septentrionale de la dépression s'ouvre une large vallée sèche, qui ne s'élève que d'une vingtaine de mètres entre le lac d'Ostrovo et Mouharem-Khan, point le plus élevé du col (558 mètres), d'où l'on commence à descendre vers la Voda et Vodena. A coup sûr cette vaste et profonde entaille est l'ancien lit d'une rivière par laquelle le lac d'Ostrovo dégorgeait son trop-plein vers la plaine de Salonique ; aujourd'hui ces eaux se sont frayé un parcours souterrain à travers les calcaires, qui les ramène à la Voda par les grosses sources de Gougovo. Un large seuil, que n'encombrent même plus les caprices et le travail d'un torrent, ouvre ainsi vers l'Est l'accès du bassin d'Ostrovo; à la suite de la via Egnatia, le chemin de fer de Monastir s'y glisse en s'essoufflant un peu ; là est la porte de la Macédoine occidentale.

La Moglena a un rôle tout différent. Longue d'une trentaine de kilomètres, large de cinq à douze, c'est le type du bassin de montagne, profondément enfoncé entre les masses du Payak (1 500 mètres) et du Nidjé (2 500), jusqu'à 150 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, mais ne communiquant avec l'extérieur que par la gorge de la Moglenitza. Le climat de cette dépression si bien protégée est doux ; la neige n'y persiste jamais, et pourtant les chaleurs de l'été n'y sont pas lourdes et suffocantes comme à Salonique. Les eaux ruissellent de toutes parts sur les pentes, et une irrigation judicieuse les répartit à travers la plaine, avec autant d'ordre que dans une huerta espagnole. Tout le fond est en exploitation et produit d'admirables récoltes qui se répètent deux et trois fois l'an, comme dans les plaines du Comtat ; avant tout, la

culture du paprika, vendu dans toute la péninsule, puis celles du maïs, du blé, de l'orge, du coton, de la vigne et des pastèques. Partout des mûriers, qui permettent une abondante production de soie. Dans ce jardin si bien clos vit une abondante population, la plus dense de toute la Macédoine, et dont la bigarrure prouve que la variété de races et de religions ne s'oppose pas nécessairement à un labeur pacifique ; là habitent côte à côte des Pomaks, Slaves islamisés qui sont des musulmans fanatiques tout en gardant leur langue originelle, des Turcs, des Slaves chrétiens, enfin un bon nombre d'Aromounes.

Mais cette riche Moglena, la partie la plus prospère de la Macédoine avec le bassin de Sérès, se prête fort peu au passage ; elle n'est guère qu'une impasse, dont il faut escalader les murs pour y entrer ou en sortir. Or ces murs sont hauts, sauf au Nord-Est, où l'on peut atteindre le bassin de Guevguéli sans s'élever à 1 000 mètres. Tout le long de son rebord Nord-Ouest, le bassin est dominé par des montagnes puissantes, qui sont parmi les plus hautes de la Macédoine ; c'est la chaîne du Nidjé, dont la croupe robuste se suit depuis le bassin de Monastir jusqu'au Vardar en aval de Demir-Kapou. Commençant, par 770 mètres d'altitude, au seuil de Kilit-Dervent par où l'on passe d'Ostrovo vers Florina et Monastir, la chaîne s'élève rapidement jusqu'à la masse arrondie du Kaïmaktchalan, haute de 2 525, s'abaisse à 1 800 mètres au Dobropolié, se relève à 2 180 mètres dans le Kodjouf, qui domine à pic la Moglena de ses lourds sommets, descend enfin en gradins vers le Vardar. En dépit de l'altitude, les formes des parties culminantes restent frustes, comme celles de nos montagnes granitiques du Massif Central, et ces bosses arrondies sont parfois empâtées encore par les amas de roches éruptives sorties des fentes de l'écorce. Ce qui fait de cette haute chaîne un redoutable obstacle, c'est plus encore que sa hauteur la nature du pays, avec ses eaux abondantes, ses ravins étroits et profonds, l'épaisseur du manteau de neige hivernal, les grands bois de hêtres qui revêtent tout le massif, jusqu'à 15 et 1 600 mètres, ne laissant libres que les bosses des sommets, croupes herbeuses et nues. Le pays est à peine peuplé, habité par des Slaves restés purs de tout mélange, qui sont

charbonniers, pasteurs et bûcherons. Pas de routes ; quelques pistes de transhumance et le mauvais chemin par où l'on évacuait, avant la guerre, l'antimoine extrait des mines d'Alchar.

Mais l'importance stratégique de cette crête était si grande qu'il valait la peine d'essayer de l'enlever. D'une part, elle domine les bassins d'Ostrovo et de Moglena, routes de Salonique; de l'autre elle commande les dépressions du Nord, les plaines de Monastir et du Tikvech avec la vallée de la Tcherna qui passe de l'une à l'autre. Voilà pourquoi l'armée serbe partant d'Ostrovo et de la Moglena a accompli le prodige de gravir ces pentes de plus de 2 000 mètres, d'assaillir les Bulgares installés sur les sommets du Kaïmaktchalan, et de les en chasser dans une bataille qui a duré du 12 au 25 septembre en leur infligeant des pertes cuisantes. Pendant ce temps les troupes françaises nettoyaient d'ennemis la partie occidentale du bassin d'Ostrovo, franchissaient la passe de Kilit-Dervent ainsi que les hauteurs qui la dominent au Sud, et dévalaient dans la plaine de Monastir, vers Florina. La première partie des opérations était accomplie, les bassins proches de la plaine de Salonique débarrassés de la menace germano-bulgare, la crête occupée et franchie, les vallées et bassins du Nord menacés et déjà envahis.

De la croupe du Kaïmaktchalan, les Alliés avaient devant eux un paysage nouveau et varié, bien différent de celui des bassins d'où ils montaient : plaine de Monastir, plateaux du Morikovo, chaîne de Seletchka. A gauche, et se perdant dans les lointains du Nord, s'étend la vaste plaine que les anciens nommaient Pélagonie. Par son orientation, son aspect et certaines de ses dimensions, cet ample bassin de Monastir est une sorte de Forez, allongé sur plus de 60 kilomètres, large d'une quinzaine, élevé de 5 à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Comme en Forez, le sol est resté très humide, à cause de l'imperméabilité des alluvions argileuses arrachées aux schistes des montagnes bordières, et parce que la plaine reste sans pente, encore toute pareille au lac qui hier encore, semble-t-il, en occupait le fond. Au milieu de la dépression, la Tcherna déroule des eaux lentes et capricieuses, avec l'allure d'une rivière qui n'a pas encore fait son choix, et n'a pas eu

jusqu'ici l'énergie de se creuser un lit permanent ; aussi des marais et des prairies humides forment de chaque côté du cours d'eau une large zone incertaine et peu praticable. L'hiver, des taches d'eau s'élargissent à la surface des champs, où l'absence d'un réseau de drainage se fait fâcheusement sentir. Comme toujours, à mesure qu'on se rapproche des montagnes et que le sol se relève sous l'influence des apports torrentiels, la terre, plus variée, devient meilleure, les arbres se font plus nombreux, les champs de tabac, de maïs, de blé, de pavots, de paprika, les vergers de noyers et d'arbres fruitiers d'Europe, se pressent pour faire à la plaine une riante ceinture. Là sont les nombreux villages peuplés de Slaves, dont quelques-uns, Dobromir, Negotin, Kenali viennent d'entrer dans l'histoire. Au-dessus encore se dressent les villes, assises sur les premières pentes de la montagne ou sur une terrasse lacustre dominant la vallée de quelque affluent menant à un col : au Sud, Florina, avec la route du Pisoderi ; au Nord, Krouchevo et surtout Prilep, où s'embranchent trois voies vers le Vardar. Au centre trône Monastir, gros centre urbain de près de 50 000 âmes, avec des hautes maisons de style méditerranéen que dominent au Sud les pentes boisées du Boukovo, tandis qu'un faubourg remonte la vallée du Dragor, le long de la route d'Albanie.

Vers la droite, c'est-à-dire vers le Nord-Est, le spectacle est tout autre. Le paysage est uniforme et sévère. Au lieu de la large et profonde conque de Monastir s'allongent les lignes fuyantes du plateau de Morikovo, grandes croupes de roches dures qui se succèdent comme une houle régulière et fuyante, noyées parfois dans des tables de roches éruptives. Çà et là apparaissent entre les croupes des lignes plus sombres, que tracent les gorges des torrents se hâtant de rejoindre la Tcherna. Un vaste manteau de forêts, jeté sur ce relief monotone, en alourdit et assombrit encore les lignes. Le pays est presque désert, car son sol rude se prête peu à la culture, et es communications sont entravées par une foule d'obstacles, les ravins profonds descendant à la Tcherna et le lit de la rivière elle-même. Celle-ci s'est encaissée profondément pour raccorder son profil à la dépression du Tikvech ; aussi sa vallée est-elle une gorge pittoresque où les eaux battent les falaises

aiguës de marbre, se bousculent en rapides : à peine peut-on franchir les eaux bruyantes lorsqu'elles se calment, de loin en loin, dans un bassin ou *polog*, tout encombré d'une épaisse végétation d'arbres et de lianes.

Au centre enfin, entre les plateaux boisés et la plaine, s'interpose une barrière de montagnes. Cette chaîne de Seletchka est encore un gros et lourd massif qui ne doit sa forme et sa direction qu'aux effondrements qui l'ont encadré; elle forme donc une large croupe qui s'élève peu à peu vers le Nord, où elle dépasse 1 600 mètres. Au Sud, au delà de cette bosse cotée 1378 qui domine toute la plaine de Monastir, elle s'abaisse en pentes douces et en voûtes surbaissées vers la boucle de la Tcherna ; à peine un peu d'herbe s'insinue-t-elle le long de ces croupes raides, dont les teintes rougeâtres sont soulignées par la tache blanche des filons de quartz. Aux abords de la Tcherna, l'érosion a dégagé quelques formes plus raides, le groupe de pitons rocheux du Tchouk. Brusquement, la montagne plonge sur la gorge profonde par où l'active rivière a détourné vers le Tikvech et le Vardar les eaux du lac de Pélagonie, dont l'écoulement se faisait jadis par Kilit-Dervent vers Ostrovo. Dans ce défilé de Skotchivir, l'indolent cours d'eau de la plaine de Monastir devient brusquement un torrent rapide et encaissé, qui roule des alluvions et bondit en rapides entre des rochers escarpés.

En dépit des obstacles, c'est vers cet âpre massif de Seletchka que s'est décidée la principale action offensive des Alliés. Maîtres de la montagne, ils dominaient à la fois la plaine de Monastir et le plateau de Morikovo; ils menaçaient les passes de Prilep et la vallée moyenne du Vardar. Mais pour cette tâche difficile, il fallait des troupes à toute épreuve, pleines d'allant et de résistance à la fois, capables de progresser et de tenir à travers les obstacles du terrain, et malgré l'incertitude des ravitaillements. C'est l'armée serbe, appuyée de quelques contingents français, qui s'est acquittée de cette rude tâche. Le 6 octobre, elle abordait la Tcherna et prenait pied sur le Dobropolié ; le 9 octobre, elle franchissait la rivière à Skotchivir, progressait patiemment, pas à pas, dans la boucle au Nord du cours d'eau, brisait les contre-attaques ennemies ; le 10 novembre, elle s'emparait de haute lutte

des rochers du Tchouk. Les jours suivants, les résultats de ces opiniâtres opérations se développaient avec rapidité ; les Serbes poussaient en Morikovo, sur les deux rives de la Tcherna, jusqu'à Rapech et Grunista ; ils gravissaient les pentes nues de la Seletchka, finissaient par enlever la cote 1378. Déjà Monastir était dépassé au Nord-Est, tandis que les Français et les Russes l'attaquaient au Sud ; la ville était occupée le 19 novembre. A cheval sur la Seletchka, les Alliés dominent le plateau et la plaine ; ils peuvent porter leurs forces vers l'un ou vers l'autre, ou, continuant la tactique qui leur a si bien réussi, continuer à cheminer le long de la croupe vers Prilep, dont la possession leur assurerait définitivement tout le bassin de Pélagonie, menacerait le Tikvech et le nœud de routes de Vélès.

Cette belle opération, qui a pu ramener les Alliés en Macédoine serbe et leur assurer la possession de sa capitale, s'est accompagnée d'une action énergique à travers les montagnes de l'Ouest, destinée à couvrir le flanc gauche de l'armée, à déborder de ce côté les positions bulgares et à assurer la jonction avec les troupes italiennes d'Epire. De ce côté se déroule une véritable guerre de montagne. A mesure qu'on s'approche des chaînes d'Albanie, l'ampleur des mouvements qui ont transformé le massif macédonien s'accroît ; les blocs soulevés sont transformés en véritables crêtes, entre lesquelles s'enfoncent des bassins où subsistent des lacs vastes et profonds. Dominant à l'Ouest la plaine de Monastir, s'allonge la raide Neretchka, que les communiqués de l'armée d'Orient ont souvent appelée les monts Baba. Les formes lourdes des croupes macédoniennes commencent à s'y découper, sous l'influence d'une érosion plus active due à l'abondance des pluies et des neiges ; des glaciers se sont nichés jadis sous la cime, haute de 2 532 mètres, du mont Peristeri, et ont creusé les cavités lacustres d'où sort le Dragor. Heureusement cette haute chaîne, d'un caractère presque alpestre, possède plusieurs passages. Au Sud, une route, partant de Florina, la franchit vers 1 500 mètres à Pisoderi et mène à Kastoria ; au Nord, une large passe, celle de Djevat, qui semble bien être une vieille vallée par où un grand fleuve coulait vers l'Est avant que se fussent enfoncés les bassins des lacs, ouvre entre Monastir et

le lac Prespa un passage qui s'élève à moins de 1 200 mètres. Nous y retrouvons la voie Egnatia gagnant le bassin du Drin, sur laquelle s'embranche, à l'Ouest du col, une excellente route carrossable qui traverse toute l'Épire par Koritza et aboutit à Santi-Quaranta sur la mer Ionienne. Par là s'explique l'importance commerciale de Monastir, porte occidentale de la Macédoine, ouverte vers l'Albanie et l'Épire, et aussi l'intérêt de la lutte qui s'est livrée autour du Peristeri pour assurer aux Alliés cet accès de la Pélagonie. Ce sont les troupes italiennes, venues du Sud-Est, qui ont enlevé ces positions de la montagne, débordé le Peristeri, et progressé sur le Dragor dans la riante région de Tirnovo et Magarova, habitée par de laborieux Valaques qui ont utilisé les eaux de la montagne pour animer de petites industries. Ainsi se trouve assurée la communication de Monastir avec la base italienne des côtes d'Épire.

Derrière la chaîne s'étend la montueuse contrée des grands lacs que les anciens appelaient Dessarétiques. Trois cuvettes profondes trouent le massif; deux d'entre elles, celles d'Okrida et de Prespa, sont encore occupées en grande partie par des nappes d'eau de 270 et 340 kilomètres carrés, tandis que celle de Koritza n'a plus qu'un lac sans profondeur, le Malik, défendu par une énorme ceinture de marais et roselières. A l'entour de ces bassins, les montagnes perdent de plus en plus le caractère macédonien ; ce sont déjà des crêtes calcaires qui dans la Galitchitza séparent le Prespa d'Okrida, par 2 050 mètres d'altitude, et à l'Ouest du lac d'Okrida se dresse le mur blanchâtre des grandes chaînes albanaises. Les forêts se raréfient, passent à la garrigue et aux buissons. Entre ses hautes falaises de calcaire, la nappe d'Okrida rappelle le lac de Garde ; aucun chemin sur ses bords, où les hommes n'accèdent qu'en caïques, sauf aux deux extrémités Nord et Sud, où le bassin s'ourle de petites plaines d'alluvion. Prespa n'est guère plus accessible, bordé de roseaux à l'Est, de falaises escarpées à l'Ouest; cependant les progrès de l'envasement sont marqués par l'isolement de la branche du Sud-Est, devenue le « petit lac » (Malo Yezero), isolement qui se prononce à mesure que les eaux agrandissent les déversoirs souterrains (ponors) par où elles s'échappent, pour gagner probablement le bassin d'Okrida.

Ainsi ces lacs, comme les marais du bassin de Koritza, ne sont guère que des obstacles, moins franchissables encore que les montagnes qui les encadrent. Et pourtant cette région lacustre est un pays de passage, parce qu'au droit de son extrémité méridionale s'abaisse ou dévie la rude barrière des chaînes albanaises. Des bords des lacs, par les vallées du Skumbi, du Devol, de la Voïoussa, on peut gagner aisément Durazzo, Vallona, la côte d'Épire. La route d'Albanie s'enfonce dans les bassins et escalade les cols, de Resna à Okrida, puis Strouga, avant de se risquer vers Elbasan ; celle de Santi-Quaranta, dominant la côte Ouest du Prespa, rejoint à Koritza le chemin de Florina. Là se fait le passage du genre de vie macédonien à la nature et aux habitudes épirotes. Dès la descente sur Koritza, c'est l'aspect nu et grisâtre des paysages helléniques, l'apparition de rares et gros villages dressant leurs hautes maisons blanches dans des positions défensives, sur des pentes dominant les fonds, avec leur population d'hommes petits, fins et souples. Derrière, dans les dépressions de Prespa et d'Okrida, voici les vastes champs cultivés, les forêts et les prairies, une nature plus sévère et plus robuste, des hameaux de plaine, maisons basses, aux toits de chaume, aux murs de terre, composant des ensembles sans charme. Là dedans, une population sans élégance de Slaves larges et trapus, qui ignorent la fustanelle et les modes grecques, et ne connaissent que le rude drap non foulé, fabriqué par les paysans eux-mêmes, et tout semblable à celui dont nos paysans des Alpes faisaient naguère un si profitable usage.

La guerre, qui chemine de nouveau dans ces contrées reculées, n'y est pas une nouveauté. Entre ces races si distinctes, les hostilités ont été fréquentes ; d'autre part il était naturel de venir chercher des refuges dans ces districts difficiles. Un grand chef de bandits albanais a longtemps été établi dans un repaire à la pointe Sud du lac d'Okrida. En revanche, les comitadjis bulgares affiliés aux associations révolutionnaires venaient se cacher dans ces montagnes où s'était installée au xe siècle une principauté de leur race, et y bravaient les zaptiés ottomans et les bandes grecques. Depuis 1912 les troupes turques et serbes, les bandes albanaises, les bataillons bulgares s'y sont succédé ; maintenant ce sont les chas-

seurs d'Afrique, qui précèdent les alpini et les bersagliers. Des bassins de Koritza et de Prespa, les troupes alliées gagnent vers Okrida ; par là elles tournent l'Albanie, comme les Serbes de la boucle de la Tcherna ont manœuvré Monastir.

Ainsi, à travers les obstacles si redoutables que le relief et le climat dressent devant elle, l'armée d'Orient a commencé glorieusement la rude tâche qu'on attendait d'elle. Bien mieux, elle tire parti des difficultés les plus graves pour les utiliser contre l'ennemi. Elle tourne la vallée du Vardar par ses hautes montagnes de l'Ouest; elle fait du Kaïmaktchalan, montagne fortifiée avec soin par l'ennemi, le pivot de la manœuvre ; elle conquiert Monastir par la croupe de Seletchka et la crête du Peristeri. Pendant que la triste guerre des tranchées immobilise le front occidental en dépit des efforts les plus valeureux, elle bouscule un ennemi brave et bien commandé, emporte les obstacles naturels et artificiels, et réussit à reprendre la guerre de mouvement. Isolée de ses bases d'opération par la mer où rôde l'ennemi, jetée au milieu d'une contrée rude et hostile, elle vient à bout de toutes les difficultés à force de dévouement et d'abnégation.

RAOUL BLANCHARD

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

AGIR,
par **Édouard Herriot.**

On ne reprochera pas à l'auteur d'être le théoricien d'un art qu'il n'a pas pratiqué. Dans le domaine de l'administration municipale et des œuvres de guerre, les initiatives de M. Herriot ont donné des résultats que tous ont pu apprécier. Il rassemble aujourd'hui les études qu'il a consacrées à l'organisation nationale, œuvre de la « direction française » qu'il faut opposer à la méthode allemande : préoccupations du temps présent (assistance aux mutilés, aux aveugles, salaires des femmes, etc.), questions de politique étrangère, mesures à prendre pour réorganiser l'expansion commerciale, tels sont les thèmes traités avec lucidité par M. Herriot. « Je pense, dit-il en terminant, que notre ministère des Travaux publics songe aux moyens de faire échec aux plans ambitieux de l'Allemagne. » Les Français peuvent maintenant en être sûrs.

LA COSAQUE,
par **Valentin Mandelstamn.**

C'est un récit de guerre très attachant avec le surcroît de l'intérêt romanesque qu'inspire l'aventure de la Cosaque Natacha. On y trouvera aussi un tableau joliment nuancé de la campagne russe où M. Valentin Mandelstamn a vécu, des scènes rustiques et militaires également prises sur nature On a tellement écrit de romans inexacts ou insuffisamment renseignés sur la Russie qu'il y a plaisir à signaler celui-ci, d'une observation si directe et si sûre.

QUELQUES LIVRES NOUVEAUX.

La *Transfiguration de sainte Dorothée*, par Léa Laurent, est une œuvre curieuse dont une partie nous transporte dans la Venise du XVIe siècle et l'autre nous ramène au début de la guerre actuelle. La documentation est érudite, l'intrigue bien menée. *Boris et moi*, petit roman épistolaire de Jean Mallech, ne manque ni de grâce ni de sincérité. Les *Douze lunes du Bois*, par Claude Kamme, forment une suite de poèmes, en prose d'inspiration pastorale où l'on trouvera de réelles qualités d'expression. Citons également le *Cippe*, contes sous forme de lettres, du même auteur. Il y a une certaine grâce élégiaque dans *Mausolée*, de Jacques-Kerwyn de Meerendré.

MORALE KANTIENNE ET MORALE HUMAINE,
par **F. Sartiaux.**

Ce volumineux ouvrage vise à dénoncer la morale kantienne comme un système d'équivoques et à l'éliminer de la pensée contemporaine. La première partie analyse le système : elle veut montrer qu'il n'est qu'une transposition des principes religieux, dissimulés sous une prétendue forme rationnelle ; la seconde marque l'opposition de la « mysticité pseudo-logique » du kantisme au rationalisme classique qui sépare nettement spéculation philosophique et religion. Un dernier chapitre, révélant l'idée directrice du livre, prétend prouver que le kantisme n'est qu'une expression de la « mentalité prussienne ». La seule indication de ces thèses suffit à montrer qu'elles prêteraient à bien des discussions, en particulier sur l'importance philosophique du criticisme, dont Kant reste l'initiateur.

LA BELGIQUE EN FRANCE LES RÉFUGIÉS ET LES HÉROS,
par **Pierre Nothomb.**

Le sous-titre de ce livre résume le double aspect sous lequel l'histoire évoquera le souvenir du peuple belge au cours de ses épreuves : les réfugiés. M. Nothomb les décrit installés dans les provinces françaises après leur douloureux exode ; les héros, il en exalte le souvenir dans les camps où se reforme l'armée belge, ou près des champs de bataille, dans les églises de Flandre où cantonnent les troupes. Le livre se termine sur des pages inspirées par l'amour de la patrie belge, la confiance dans l'avenir qui lui est réservé et la reconnaissance pour la France qui accueillit le malheureux peuple chassé de son foyer.

LES MARCHANDS DE PATRIE,
par **Pierre Decourcelle.**

On trouvera dans ce roman un récit très documenté et très dramatique des mystérieux événements qui ont entouré le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. A cet élément d'intérêt tout historique s'ajoute le don d'invention romanesque qui se manifeste dans les fictions mêlées aux secrets de chancellerie, et qui est, on le sait, une des qualités maîtresses de M. Pierre Decourcelle. Aussi l'ouvrage plaira-t-il également à des catégories de lecteurs fort dissemblables, ayant de quoi contenter amplement la curiosité des uns et l'imagination des autres.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.